

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

Emerson et Thoreau

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

ANDRÉE BRUEL

PARIS
IMPRIMERIE
LES PRESSES MODERNES
45, rue de Maubeuge
Ateliers à Troyes (Aube)

1929

THE JOURNAL OF THE

AMERICAN

DOUBTLESS

THE

THE

EMERSON ET THOREAU



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553001_0044

Emerson et Thoreau

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

ANDRÉE BRUEL

PARIS
IMPRIMERIE
LES PRESSES MODERNES
45, rue de Maubeuge
Ateliers à Troyes (Aube)

—
1929

***La Faculté n'entend donner ni approbation,
ni improbation aux opinions émises dans les thèses;
ces opinions doivent être considérées comme
propres à leurs auteurs.***



I. AVANT 1841

Emerson et Thoreau

Cette étude a été faite, et le livre écrit en partie, à Concord, à quelques pas de la maison d'Emerson, tout près des rivières et des bois où il aimait faire de longues promenades avec Thoreau, au milieu des souvenirs conservés par sa famille, et dans une atmosphère qui ressemble parfois à celle où vécurent les deux écrivains.

Concord s'efforce de garder intactes ses reliques littéraires et historiques, pour la joie des nombreux visiteurs qui viennent de toutes les parties des Etats-Unis; une file d'autos traverse la petite ville, pour aller contempler le *Minute Man* sur le champ de bataille; des cars pleins de touristes s'arrêtent quelques instants devant les maisons d'Emerson, de Hawthorne, des Alcott; une foule de baigneurs se plonge joyeusement dans les eaux de Walden.

Le visiteur moins pressé, qui ne vient pas en auto, peut facilement retrouver le charme d'autrefois, et comprendre dans quel recueillement vivaient les écrivains de ce qu'on a appelé l'âge d'or de la littérature américaine. Pour celui qui cherche à vivre la vie de Concord, les portes des vieilles demeures s'ouvrent. La maison d'Emerson sur la *Cambridge Turnpike Road* est restée ce qu'elle était au temps des *Essais*; les mêmes livres sont alignés sur le mur, le salon semble prêt à accueillir tous les transcendentalistes et les réformateurs qui venaient y quêter un encouragement.

The Old Manse est plus émouvante encore. C'est une vieille maison pour l'Amérique, puisqu'elle existait, à peu près semblable à ce qu'elle est restée, avant la guerre d'Indépendance. On a respecté les moindres détails de l'antique demeure; les portraits qui impressionnaient Hawthorne sont toujours là, les meubles et les livres sont intacts, on y vit à la lumière des lampes, près du feu

de la cheminée, comme au temps où Emerson rentrait chez lui après avoir médité au bord de la rivière, pour écrire les pages de *Nature* sur l'austère chaise au bras recourbé en forme de pupitre. La maison de bois semble faire partie du paysage d'eau et de prairies.

Un peu plus loin, dans la campagne, la ferme de Edmund Hosmer remonte aussi aux temps héroïques, et contient de nombreux souvenirs; les histoires passionnantes que Thoreau venait raconter à son ami le fermier sont encore présentes à la mémoire de la vieille Miss Abbie Hosmer. Une autre famille Hosmer conserve pieusement des papiers concernant Thoreau.

Sur la route de Lexington, dans les maisons qui dominent le talus appelé *Revolutionary Range*, on montre les ingénieuses cachettes où s'arrêtaient quelques heures les esclaves du Sud en fuite vers le Canada; le musée de Concord, *The Antiquarian Society*, entre autres pieux souvenirs, conserve le mobilier de Thoreau à Walden, — très simple lit, chaises et table —, et la *Concord Library*, la bibliothèque publique inaugurée par Emerson, contient les manuscrits, les portraits, les bustes ou les statues de tous ceux qui ont illustré leur petite ville.

Les écrivains de Concord vivaient autant dans les bois et les prés que dans leur maison; et l'Amérique est trop respectueuse de tout ce qui touche à l'amour de la nature pour ne pas avoir laissé leur caractère aux paysages consacrés par de charmantes descriptions.

Il suffit de laisser passer le dimanche, avec son flots de visiteurs bruyants, et d'éviter la grand'route, pour retrouver la solitude qu'aimait Thoreau. Tout le territoire qui entoure l'étang de Walden est une *State Reservation*. Aucune construction ne vient en troubler la paix, et l'endroit où Thoreau vécut il y a plus de soixante-dix ans n'est marqué que par un amas de pierres apportées par ses admirateurs; et si les sentiers très fréquentés, sont mieux dessinés qu'au temps où il rentrait dans sa cabane la nuit en écartant les branches, on peut encore retrouver, surtout l'hiver, l'impression

d'isolement et de pureté qu'il était venu chercher sous les pins, en face de l'eau étincelante.

Les rivières mêmes n'ont guère changé. Les maisons américaines de cette région, toujours en bois, entourées d'un terrain sans barrières, ne donnent pas l'impression de morceler le paysage; on peut prendre un canot, et s'absorber sans craindre d'interruption, dans la floraison des plantes d'eau et l'exquise lumière sur l'eau presque immobile, qui enchantaient John et Henry Thoreau lorsqu'ils descendaient la Concord et la Merrimack.

Les habitants de Concord sont tout prêts à raconter ce qu'ils savent, ou ce qu'ils ont entendu dire, sur leurs célébrités locales. En ce qui concerne Emerson, l'opinion est unanime. C'est le sage de la ville, et son souvenir est fait de vénération et d'affection. Il n'en est pas de même pour Thoreau, à propos de qui les légendes ont la vie dure. On se rappelle encore à quel point il pouvait lui arriver d'être sale; on ne lui a pas pardonné d'avoir fait scandale en refusant de payer ses impôts, et surtout d'avoir résolument vécu en marge de la petite société. « Naturellement, disent les uns, Emerson était le grand homme, et Thoreau l'imitait en tout ». C'est une opinion superficielle qu'en entend encore souvent exprimer. « Thoreau, disent d'autres, était sans aucun doute un aussi grand homme qu'Emerson ». On se rappelle sa conversation attachante, et la forte sérénité de ses derniers moments.

Son amitié même pour Emerson donne lieu à des déclarations aussi contradictoires. Les enfants d'Emerson, qui ont vécu avec lui pendant toute leur jeunesse, n'ont jamais vu de nuage entre leur père et l'ami qui venait joyeusement leur apporter les nouvelles des bois et de la rivière. Edward Emerson lui a consacré un livre plein de fidèle affection, et Edith Emerson (Mrs Forbes), affirme que la sympathie de sa famille entière pour Thoreau est toujours restée invariable. Mais Frank Sanborn, qui vécut pendant quelques années dans l'intimité de la famille Thoreau, à la fin de la vie de Henry, ne craint pas de déclarer qu'il y eut une période de douloureux éloignement entre Emerson et Thoreau.

Le témoignage de Sanborn, dit-on à Concord, n'est pas toujours sûr ; il était souvent irritant, et ses livres ont soulevé des protestations. Mais d'autre part, le journal de Thoreau, publié après sa mort, contient quelques pages pleines de souffrance, où il est difficile de ne pas voir une allusion à Emerson. Il s'agit là de sentiments délicats, entre deux êtres également nobles, et il ne faudrait certes pas accorder trop d'importance à ce qui n'a été probablement qu'une impression d'isolement ressentie par Thoreau pour qui l'amitié tenait la place de tous les autres sentiments humains.

L'étude qu'on va lire a pour but de montrer comment une amitié de plus de vingt ans a fait naître un profond attachement entre les deux écrivains, rapprochement intellectuel, confiance mutuelle dans cette élévation de pensée qui fait la force de la Nouvelle Angleterre ; comment Emerson, pendant longtemps, a été tout pour Thoreau, et lui a donné l'inspiration et la joie ; puis comment Thoreau s'est lentement dégagé de l'influence à laquelle il s'était offert, pour exprimer un caractère original.

Les circonstances dans lesquelles ils sont entrés en contact ont permis à Emerson de jouer un rôle capital dans la vie de son jeune ami : il était en possession de toute une riche expérience quand Thoreau, prêt à accueillir une forte impulsion, s'est trouvé en face de lui.

Lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois, en 1837, à Concord, Emerson avait 34 ans et Thoreau 20.

Emerson était déjà connu ; il avait traversé une crise difficile de son existence. Il avait eu une jeunesse pauvre et studieuse. De ses ancêtres, pasteurs, pionniers, il avait hérité une gravité et une dignité qu'il a conservées toute sa vie. Son père, le révérend William Emerson, imposait à Ralph Waldo et à ses frères, une sévère discipline de travail. A peine savaient-ils parler qu'ils devaient déjà apprendre par cœur et étudier sans cesse.

La famille, qui avait toujours été pauvre, vécut une période de véritable misère à la mort du père en 1811. Ralph avait huit ans ; malgré la grande pénurie qui régnait à la maison, il continua l'effort intellectuel intense qu'avait voulu son père, grâce à l'énergie de sa mère. Pour elle, le développement spirituel de ses fils passait avant tout ; peu importait que leurs corps fussent mal nourris et mal vêtus, pourvu que leur pensée prît une direction droite.

A cette haute influence s'ajoutait celle de la tante Mary Moody Emerson, qui exhortait sans relâche ses neveux à l'austérité et à l'étude, leur reprochait leurs faiblesses avec une rude franchise, et leur écrivait : « Faites toujours ce que vous avez peur de faire ».

Les seuls répit accordés à cette enfance travailleuse furent quelques séjours à la campagne, aux environs de Boston, au bord de la rivière de Concord. Ce sera un des meilleurs souvenirs d'Emerson, et dès qu'il aura libéré sa vie de toute entrave, c'est là qu'il reviendra.

A l'âge de 14 ans, il entra à l'Université de Harvard. La pauvreté de sa mère l'obligea à gagner sa vie en partie pendant qu'il suivait les cours. Il lut beaucoup, mais ne donna guère de signes d'un talent destiné à exercer une grande influence. Il était modeste, grave et timide ; comme son père, comme la plupart de ses ancêtres, il se destinait à l'Eglise.

Il avait rencontré la tradition à Harvard, sous la forme des livres et des méthodes d'enseignement ; il allait maintenant la trouver dans ce métier de pasteur unitaire qu'il avait choisi. Il se prépara à ses fonctions tout en gagnant sa vie comme professeur dans une école, et il étudiait les doctrines qu'il devait ensuite enseigner en chaire. Il était déjà plein de doutes sur la réalité de sa vocation et sur la vérité des dogmes qu'il lui faudrait exposer ; et sa tante Mary Moody, à qui il s'adressait anxieusement pour l'aider à comprendre le problème du mal et le but de la vie, ne pouvait pas lui donner la réponse qu'il cherchait. Pendant longtemps, il devait aller ainsi en quête d'un maître, en Amérique et en Europe,

jusqu'à ce qu'il eût compris que la quête était vaine, et qu'il fallait chercher en lui-même.

En 1826, il dut faire un voyage dans le Sud des Etats-Unis, à Charleston et à Sainte-Augustine, pour rétablir sa santé, si débile qu'il songeait à abandonner sa profession. Il ne se sentait pas la force de parler en public ; sa voix même n'y résistait pas.

Mais le soleil de la Floride lui rendit courage, et en 1829 il accepta la charge de la Second Church unitaire de Boston. C'était un lourd fardeau pour un jeune homme de 26 ans, chez qui la foi n'avait pas un caractère de certitude ; il fallait enseigner alors qu'il était plein d'angoisses lui-même, et qu'aucune doctrine ne pouvait le satisfaire ; et il fallait faire face aux obligations multiples de son ministère, alors que la santé des enfants Emerson était loin d'être brillante, et que les privations de la jeunesse ajoutées à une constitution fragile l'obligeaient à vivre avec précaution. Son frère Edouard devait mourir bientôt de surmenage ; un autre frère, Charles, était destiné à lui survivre de peu ; et Ralph Waldo, lui-même, éprouvait une inquiétante douleur au poulmon.

C'étaient des années douloureuses d'incertitude et de doute, de faiblesse physique. Pourtant, pendant quelque temps, il put croire que la vie allait s'éclairer pour lui. Il avait épousé une charmante et frêle jeune fille, Ellen Tucker ; mais son bonheur était condamné d'avance. La jeune femme était gravement malade, — trop courageuse pour le laisser voir, — bientôt perdue, après une année et demie de mariage.

Pendant qu'il voyait sa femme s'affaiblir de jour en jour, et la brillante intelligence de son frère préféré sombrer brusquement dans un accès de folie, pendant qu'il sentait ses forces physiques baisser, il était en même temps envahi par le doute sur ses prédications. Les fidèles de son Eglise étaient surpris par le manque de décision du jeune pasteur dans l'exercice de ses fonctions, et par le charme hautement spirituel de son influence personnelle ; mais, en cherchant à exprimer dans ses sermons son interprétation des textes divins, il découvrait lentement que la vie spirituelle ne doit

pas être cherchée dans les Ecritures et dans les Sacrements, mais dans la communion directe de l'être humain avec la source divine de la vie. Il se sentait paralysé par la contrainte que lui imposaient le dogme, et l'attente de ses paroissiens. Pourtant ceux-ci étaient disposés à écouter ses sermons, et à accepter une sorte de compromis qui le laisserait libre de poursuivre son analyse sans abandonner l'Eglise où son père avait prêché.

Mais il avait la conscience trop droite pour continuer à exercer un apostolat aussi douteux. Il préféra rompre. Il prêcha son sermon décisif sur l'Eucharistie. Il était arrivé à la conclusion que l'Eucharistie n'est pas un sacrement, et annonçait à ses amis dans l'Eglise qu'il refusait désormais de l'administrer. L'Eglise discuta avec bienveillance, mais maintint sa position : le Lord's Supper était pour elle un rite indispensable au culte. Pour Emerson, c'était un repas où il pouvait voir seulement un symbole. Le désaccord était devenu trop grave, et le pasteur et ses fidèles se séparèrent avec un regret mutuel.

Beaucoup de ceux qui l'avaient entendu conservaient le désir de retrouver cette parole douce, et surtout cette présence d'une spiritualité exquise. Mais personne ne chercha à le suivre avec un esprit de disciple ; ne s'était-il pas présenté comme un chercheur, et non comme un directeur de conscience ?

C'est la période la plus tragique de sa vie. Il avait renoncé maintenant à ce qu'il avait cru être sa vocation, et il se trouvait à 29 ans sans métier, sans foyer, sans amour et sans force. Triste, épuisé, obligé d'acquiescer par une difficile ascension la confiance en soi qu'il saura plus tard donner à d'autres, il quitta pour quelques temps l'Amérique et s'embarqua en 1832 pour l'Europe.

Mais il emportait avec lui trop d'obsessions pour se laisser charmer sans arrière pensée par le soleil et la beauté ; en Sicile et en Italie, à Paris, il se sentit dépaysé ; le Jardin des Plantes et les idées de Lamarck lui donnèrent des méditations fécondes, mais la ville elle-même ne lui plut pas. Sa pensée et son cœur étaient restés en

Nouvelle Angleterre, enchaînés par les questions qu'il n'avait pas résolues et les joies qui lui avaient été refusées.

En Angleterre, il fut déçu par Coleridge et Wordsworth de qui il attendait trop. Le grand événement de ce voyage fut sa visite à Carlyle qu'il alla voir en Ecosse, à Craigenputtock. Il passa là seulement un jour et une nuit, mais ce fut assez pour que sa solitude de penseur fût éclairée par cette nouvelle amitié. Sans doute, Carlyle et Emerson se ressemblaient fort peu; mais l'intense personnalité de Carlyle donna à Emerson la joie stimulante qu'il ne parvenait pas à trouver ailleurs; et Carlyle, retranché dans une sauvage solitude, fut touché et charmé par l'être délicat qui était venu lui offrir une amitié profonde et sincère, destinée à durer toute la vie.

Lorsqu'il revint en Amérique en 1833, il pouvait croire que son voyage l'avait déçu, puisque les spectacles qu'il avait eus sous les yeux l'avaient laissé froid, et qu'aucun des hommes de valeur qu'il avait rencontrés n'avait pu lui montrer la route à suivre. Mais il n'était pas le même qu'avant de partir. Il avait d'abord retrouvé ses forces physiques; il avait compris plus clairement encore que lorsqu'il se débattait dans des devoirs contradictoires, la nécessité d'être soi-même, et d'acquérir la sérénité que donne l'obéissance à l'esprit.

Il lui restait à organiser sa vie; il ne pouvait guère reprendre la carrière ecclésiastique; certaines églises lui demandaient parfois un sermon, mais on ne pouvait prendre pour pasteur un homme qui se refusait même à dire des prières publiques; comment confier la direction des rites à l'ennemi de toute forme ?

On lui demanda, à Boston, de faire des conférences, qui n'eurent pas grand succès. Il chercha alors à se retirer dans une solitude tranquille, où il pourrait penser en paix. Il songea un moment à partir un peu au nord de Bangor, dans les montagnes du Maine, où, peut-être, d'autres chercheurs d'absolu viendraient le rejoindre. Il pensa à d'autres coins d'Amérique. Enfin, il se décida pour Concord, plus simplement.

Concord, dans le Massachusetts, à 19 milles de Boston, ne représentait ni la sauvagerie, ni la grandeur, ni même la solitude; ce n'était pas un Craigenputtock. Venir à Concord, c'était renouer la tradition familiale et trouver des amis; en effet, la petite ville charmante avait été fondée en 1634 par un de ses aïeux, Peter Bulkeley, qui avait réussi, avec d'autres courageux colons venus d'Angleterre, à fonder un village prospère à l'endroit que les Indiens appelaient Musketaquid, et qu'eux-mêmes baptisèrent Concord à cause de l'entente pacifique qu'ils eurent avec les Indiens au début. C'était, dans la colonie du Massachusetts, la première ville fondée par les Anglais qui ne fût pas au bord de l'Océan. La richesse de ses bois, la beauté de ses rivières paisibles, le charme des lacs et des étangs qui apportent leur étincellement aux bois de pins et d'érables, la grandeur, au loin, du Wachusett et du Monadnoc qu'on aperçoit à l'horizon vers l'ouest, et, enveloppant tout cela, la splendeur d'un ciel profond, clair, éclatant, ont rendu Concord chère à ceux qui y sont nés ou qui ont choisi d'y venir vivre.

Lorsque, au XVIII^e siècle, les colons anglais d'Amérique ont souffert de se sentir opprimés par l'Angleterre, la petite ville de Concord fut une des premières à s'indigner contre la situation humiliante imposée par la mère patrie, et à s'offrir pour la cause de la liberté.

Il n'est pas indifférent que la première bataille de la Guerre d'Indépendance ait été livrée presque simultanément à Lexington et à Concord, le 19 Avril 1775. C'est parce que Concord était le centre actif de la rébellion au voisinage de Boston, centre d'armement et de ravitaillement, que les Anglais ont frappé là leur premier coup, cherchant à étouffer la révolte dès le début en un point important; c'est là aussi que l'enthousiasme des Américains a pour la première fois réussi à arrêter l'avance des armées britanniques. Là encore, nous rencontrons un aïeul d'Emerson : son grand-père, le révérend William Emerson, le premier qui répondit à l'appel des armes, prit son mousquet, et se joignit à la petite troupe des patriotes, et mourut peu de temps après au service de la Révolution.

Ce n'était donc pas par hasard qu'Emerson était venu habiter à

Concord en 1834; il y était venu souvent dans sa jeunesse, et il savait y trouver une atmosphère de fierté glorieuse, de travail et de liberté chèrement conquise.

Il habita d'abord *The Old Manse* avec sa mère. C'était le vieux presbytère qui appartenait à sa famille, et qu'il connaissait depuis son enfance; petite maison de bois au milieu d'un grand pré, entouré d'arbres; au bas du pré coule la Concord River, si lente et si facilement étalée que ses détours semblent des lacs. Tout près, des fenêtres, on voit le pont auprès duquel se livra la bataille historique; au loin, un horizon d'arbres et de collines, et, l'hiver, un vent glacial à tout purifier. Emerson aimait cette vieille maison isolée, la vue de la rivière, la vaste étendue du ciel, et la beauté du soleil couchant dans ce paysage aux belles lignes amples.

Peu de temps après avoir décidé de se fixer dans la calme ville révolutionnaire, il épousait Lidian Jackson, de Plymouth, et choisissait, pour son nouveau foyer, une autre maison de Concord qu'il acheta. Ce n'était plus l'austère isolement de *The Old Manse*; c'était une demeure moins vulnérable à toutes les influences de la nature, plus confortable. La maison avait d'ailleurs été bâtie par un marchand. Le poète qui venait librement s'installer là désirait plutôt comprendre les hommes que les fuir. Cette maison est dans la plaine, à la sortie de la ville, assez près pour vivre franchement au milieu de la société, assez loin pour être en quelques minutes dans les prés et les bois, seul avec le ciel et l'eau; à l'intersection de deux routes, la route de Lexington et la route de Cambridge, la première menant au premier champ de bataille américain, la seconde à l'université de Harvard; l'une rappelant que le combat pour la liberté est inutile s'il n'est pas complété par le combat pour la liberté de pensée, qui n'est jamais terminé; l'autre invitant le chercheur à une analyse toujours plus serrée de ses idées.

Ainsi, en 1835, installé à Concord, il était définitivement sorti de la crise qu'il venait de traverser. Sa santé était rétablie, son second mariage lui avait apporté le bonheur, il avait presque la fortune, l'amitié de Carlyle lui apportait une grande joie. Il lui restait à

retrouver, sous une autre forme, la mission de prédicateur et l'auditoire qu'il avait cru perdre.

Il commençait à s'exprimer librement, et ses premières œuvres contiennent l'affirmation de la liberté humaine, reniant toute tradition et toute entrave à la libre communion de l'âme avec l'Esprit universel. Il repoussait la conception acceptée de l'Etat, de la Famille, de la logique, qui, obligeant un penseur à rester fidèle à lui-même, l'enchaîne à son passé.

Un an avant de connaître Thoreau, il avait écrit son premier livre, *Nature*, 1836, rédigé à The Old Manse, bréviaire de l'adorateur mystique et spontané de l'esprit divin exprimé dans la Nature, livre plein de conviction et de fraîcheur. Il y affirmait l'unité présente en tout. C'est sa première œuvre qui ne soit pas un sermon ou un discours, c'est pour lui la première occasion de s'exprimer librement en face de lui-même, et on y sent la joie de cette liberté à laquelle il tenait tant. Il donna, en épigraphe à la deuxième édition de son livre, six vers montrant combien la conception de l'évolution universelle l'avait profondément frappé; il voyait dans l'univers « une chaîne subtile d'anneaux sans nombre » (1), et contemplant l'immense mouvement en avant des êtres, il admirait que

« s'efforçant d'être homme, le ver
monte toutes les spirales de la forme » (2).

C'est l'espoir de cette ascension et le désir d'être libéré de toute entrave pour pouvoir y participer, qui donnent l'élan et la joie à *Nature*. « Il y a de nouvelles terres, de nouveaux hommes, de nouvelles pensées » (3).

Le livre est plein d'horizon, comme le paysage que l'auteur avait sous les yeux en écrivant; il y circule un air pur et léger dans lequel la pensée s'élève sans effort.

(1) A subtle chain of countless rings. *Nature*

(2) And, striving to be man, the worm Mounts through all the spires of form. *Nature*

(3) There are new lands, new men, new thoughts. *Nature*.

« Debout, sur le sol nu, ma tête baignée par l'air heureux, je suis soulevé dans l'espace infini, tout égoïsme mesquin disparaît. Je deviens une pupille transparente ; je ne suis rien, je vois tout ; les courants de l'Etre universel circulent en moi ; je fais partie de Dieu » (1).

La beauté de la nature le ravit parce qu'il y voit la présence d'un élément spirituel, et il ne se lasse pas de décrire la vue que lui donnait son calme domaine de Concord où les principaux éléments de beauté étaient un immense ciel et une exquise lumière, dans lesquels le charme terrestre du paysage n'a plus qu'une importance secondaire.

« Je vois le spectacle du matin du haut de la petite colline située derrière ma maison, de l'aube au crépuscule, avec des émotions qu'un ange pourrait partager. Les longues barres frêles des nuages flottent comme des poissons dans la mer de lumière écarlate. De la terre, comme d'un rivage, je regarde cette mer silencieuse. Il me semble prendre part à ses transformations rapides ; cet enchantement actif s'empare de ma poussière ; je me dilate et je conspire avec le vent du matin. Comme la nature nous divinise avec quelques éléments très simples. Quel charme avait, hier soir, le coucher de soleil de Janvier. A l'Ouest, les nuages divisés et sous-divisés en flocons roses modulaient en nuances d'une indicible douceur, et il y avait dans l'air tant de vivante suavité qu'il était douloureux de rentrer dans la maison. Les arbres sans feuilles deviennent des torches enflammées dans le couchant, avec l'Est bleu pour fond, et l'étoile des calices morts des fleurs, et les tiges flétries, et la paille gelée, ajoutent à cette musique muette » (2).

(1) Standing on the bare ground, my head bathed by the blithe air and uplifted into infinite space, all mean egotism vanishes.

become a transparent eyeball ; I am nothing ; I see all ; the currents of the Universal Being circulate through me ; I am part or parcel of God. *Nature*.

(2) I see the spectacle of morning from the hilltop over against my house, from daybreak to sunrise, with emotions which an angel might share. The long slender bars of cloud float like fishes in the sea of crimson light. From the earth, as a shore, I look out into that silent sea. I seem to partake its rapid transformations ; the active enchantment reaches my dust, and I dilate and conspire with the morning wind. How Nature does deify us with a few cheap elements. The charm, last evening of a January sunset. The western clouds divided and subdivided themselves into pink flakes modulated with tints of unspeakable softness, as the air had so much life and sweetness that it was a pain to come within doors. The leafless trees become spires of flame in the sunset, with the blue east for their background, and the stars of the dead calices of flowers, and every withered stem and stubble rimed with frost, contribute something to the mute music (id.).

Toute cette joie intense qu'Emerson a exprimée avec tant de délicatesse et de force dans son livre, lui venait de ce que cette beauté à laquelle il était si sensible n'était pour lui que le symbole exquis de la beauté spirituelle vers laquelle il tendit toute sa vie. C'est pourquoi les arbres, le soleil, les êtres n'auront jamais qu'une place de second plan dans sa pensée, la loi morale est pour lui au centre de tout, et l'unité spirituelle domine et englobe la fluide variété des formes.

C'est à cette époque qu'il faisait ses premières conférences publiques, qui sont des déclarations de principes, et des déclarations de guerre. A Boston, il donna une série de conférences en automne 1836 sur « la Philosophie de l'Histoire Moderne », et un peu plus tard sur « la Culture Humaine »; et surtout, il prononça son discours « The American Scholar », que Holmes a appelé « notre déclaration d'indépendance intellectuelle ». Il prononça ce discours en Août 1837 à la Société Phi Beta Kappa devant un auditoire passionné pour ou contre le sujet traité. C'était une vibrante exhortation suppliant les étudiants et les savants d'être eux-mêmes et de repousser la contrainte imposée par les conventions et les traditions. Ce n'est pas seulement un droit pour le penseur de refuser de suivre une direction quelle qu'elle soit; mais c'est son devoir absolu, les préliminaires de sa mission, qui consiste à se laisser pénétrer lui-même par l'esprit divin pour en apporter la splendeur et la vérité aux autres. Comment accomplira-t-il la tâche héroïque si sa marche est entravée par le passé ? Il ne craignit pas, devant son auditoire universitaire, de stigmatiser l'Académisme, invitant le savant à vivre pratiquement, et affirmant que « la Vie est notre dictionnaire ».

On comprend que le public de Cambridge n'ait pas entièrement goûté ces reproches et cet appel; mais Emerson alla plus loin encore l'année suivante (15 Juillet 1838) lorsqu'il fut invité par le Collège de Théologie de Cambridge à faire le discours d'usage devant les étudiants qui quittaient le Collège et qui allaient commencer leur carrière de pasteurs. Il prenait position contre l'interprétation d'un

grand nombre de théologiens attaquant leur « dangereuse exagération de la personne de Jésus », et ajoutant que « l'âme ne connaît pas de personnalité » (*The soul knows no persons*). « Il y a quelque profanation que de dire que Dieu est personnel » (*There is some profanation in saying that God is personal*).

Ce discours provoqua les commentaires les plus divers. Quelques amis d'Emerson furent frappés par l'élévation de ses idées mais il souleva aussi de violentes protestations; on l'accusa de ruiner toute croyance à la révélation du christianisme, de mener ses jeunes auditeurs presque vers l'athéisme. Il supporta les attaques avec sérénité, et ne chercha pas à répondre aux objections. Il voulait éveiller ses concitoyens au sens de la présence vivante de l'esprit, et non pas argumenter sur des textes; il voulait dire que la vie personnelle, telle que nous la connaissons, est froide et limitée à côté de la vie puissante de Dieu, qu'il est plus sage de ne pas chercher à définir et à limiter par des paroles forcément fausses.

A la même époque, il transformait le texte des conférences qu'il venait de prononcer, et en faisait la base de ses premiers grands Essais.

Il avait donc terminé tout un cycle de sa vie. Il avait cherché et souffert, rompu avec beaucoup d'amis, renoncé à un aspect de son œuvre, celui de la prédication religieuse; il avait trouvé sa voie dans le recueillement, il passait des sermons aux livres, de l'auditoire restreint au grand public. Il avait pris conscience de lui-même quand il rencontra Thoreau.

Thoreau était beaucoup plus jeune. Né à Concord le 12 Juillet 1817, il avait 14 ans de moins qu'Emerson, et il avait eu une vie bien moins agitée. Il avait connu, lui aussi, une enfance pauvre. Son père était un commerçant malheureux, il y avait plusieurs enfants à la maison, pas beaucoup d'argent, et l'existence était parfois diffi-

cile. Mais le père était bon et paisible, la mère gaie, le frère John était un véritable ami, et les sœurs, surtout Sophia, comprenaient l'enfant épris très jeune de promenades dans la campagne, dans la neige ou dans les bois remplis de baies délicieuses. A l'Academy de Concord, on apprenait le grec, le latin. La brave petite famille aimait la vie simple, en plein air, et comprenait aussi la beauté d'une instruction supérieure. On mit tout en œuvre pour qu'Henry pût aller à Harvard ; la mère économisait pour cela depuis longtemps, sou par sou ; la sœur aînée Helen, qui était institutrice, donna un peu d'argent, les tantes mirent du leur, Henry obtint une demi-bourse, et arriva à compléter la somme nécessaire en enseignant dans une école tout en suivant les cours du Collège. Il pensa plus tard que le résultat ne valait pas tant d'efforts et de sacrifices, mais il se trompait sans doute, car il n'aurait pas possédé un style aussi parfait sans cette solide culture classique.

La vie du collège en elle-même ne l'attirait pas beaucoup. Il ne chercha pas à briller et, au lieu de suivre soigneusement un programme précis, il passa le meilleur de son temps à la bibliothèque, et quand il obtint son diplôme de bachelier ès lettres (B. A.) en 1837, il avait clairement compris que la vie universitaire, et même la vie ne société, n'était pas son fait. Dans le petit discours qu'il fit avant de quitter l'Université, le jour de la remise des diplômes, il disait :

« Que les hommes, suivant leur nature, cultivent les affections morales et mènent une vie virile et indépendante ; ce curieux monde que nous habitons est plus merveilleux que commode, plus beau qu'utile, mieux fait pour l'admiration et la jouissance que pour l'usage. L'ordre des choses devrait être renversé ; le septième jour devrait être pour l'homme le jour de travail, pendant lequel il gagne sa vie à la sueur de son front, et les six autres le Sabbat des affections et de l'âme, pendant lesquels il parcourt son vaste jardin et absorbe les douces influences et les sublimes révélations de la Nature ». (1).

(1) Let men, true to their natures, cultivate the moral affections, lead manly and independent lives. The curious world which we inhabit is more wonderful than it is

Il formulait là, à vingt ans, le programme de vie qu'il devait suivre ensuite toutes les fois qu'il le pourrait; et il n'avait pas changé d'avis, lorsqu'à Walden il constatait qu'en quelques jours il gagnait de quoi vivre et penser à sa guise pendant longtemps.

Comme Emerson, en sortant du collège, il commença par gagner un peu d'argent en enseignant; il fut chargé de faire la classe à l'école de Concord où il avait été écolier. Mais les méthodes qu'on lui imposait là (il fallait inculquer le savoir aux enfants en se servant de verges) lui déplaisaient. Comme il ne voulait pas voler l'argent qu'on lui payait, il fouetta un jour consciencieusement les enfants qu'on lui avait confiés, et donna aussitôt après sa démission.

Il essaya alors, avec son frère John, d'enseigner autrement, en prenant en mains la Concord Academy. Là, pas de punition. Henry s'occupait des études classiques et, quand il avait l'occasion, il expliquait à ses élèves la beauté des diverses saisons, et les guidait avec joie dans leurs excursions.

Il commençait à écrire. Il avait pris l'habitude de noter, tous les soirs, dans son journal, ses pensées et ses impressions de la journée; il y mettait au hasard de l'inspiration, un poème, une belle citation, une description. Il continuera à agir ainsi toute sa vie ; son journal sera pour lui une riche mine d'où il extraira ensuite tous ses livres.

Sa vie était alors organisée paisiblement; il avait une vive affection pour son frère, il aimait l'enseignement, il aimait Concord et les bois environnants; parmi les siens, on respectait son désir d'indépendance, et il n'avait pas besoin de rompre par la violence des liens qu'il s'était bien gardé de nouer. A Harvard, il avait refusé de prendre le diplôme final, estimant que cela ne valait pas les cinq dollars qu'il voulait lui faire payer; il avait doucement, sans scan-

convenient ; more beautiful than it is useful ; it is more to be admired and enjoyed than used. The order of things should be somewhat reversed ; the seventh should be man's day of toil, wherein to earn his living by the sweat of his brow ; and the other six his Sabbath of the affections and the soul, in which to range this widespread garden and drink in the soft influences and sublime revelations of Nature ». (In Edward Emerson, p. 19).

dale, cessé d'assister au service divin, incapable de s'engager dans l'impasse de l'Eglise; instinctif et sûr d'avance de ce qu'il ne pourrait pas supporter, il avait senti très tôt ce qui ne conviendrait pas à son caractère épris de liberté.

Emerson était alors le grand homme de Concord. La famille Thoreau ne lui était pas inconnue, et avec sa bienveillance coutumière, il avait aidé le jeune étudiant sans le connaître, par des recommandations qui lui avaient permis d'obtenir sa bourse à Harvard d'abord, puis son poste de maître d'école à Concord; mais il ne semble pas avoir remarqué l'originalité de son voisin.

Il fallut une intervention pour les rapprocher. En 1837, Helen Thoreau dit à Mrs Brown, belle-sœur d'Emerson, qu'elle avait lu dans le journal de son frère Henry un passage qui ressemblait aux idées exprimées par Emerson dans une de ses conférences. Emerson l'apprit et désira connaître le jeune penseur qui lui ressemblait. Thoreau lui fut présenté et l'amitié s'établit vite entre eux.

On comprend facilement que lorsque les deux hommes furent mis en présence, ils aient reconnu l'un dans l'autre le même dégoût de toute forme ossifiée desséchante, le même ardent désir de liberté physique, intellectuelle et spirituelle, la même aspiration mystique vers un océan illimité de vie, le même amour de la vie tranquille et de la Nature.

Pour Emerson, c'était un ami de plus, une âme droite et sincère, qui lui apportait, au début de sa vie d'écrivain, le témoignage de son admiration. Il comprenait bien sa valeur; un an après leur rencontre, il écrivait : « Mon jeune ami me donne beaucoup de joie; je n'ai jamais rencontré d'âme plus libre et plus droite » (1). Mais ce n'était qu'un ami s'ajoutant à d'autres, à Carlyle, à tous ceux qui seront les Transcendantalistes.

Pour Thoreau, c'était beaucoup plus encore. C'était une révéla-

(1) « I delight much in my young friend, who seems to have as free and erect a mind as any I have ever met ». (Journal d'Emerson, vol. 4, 11 Février 1838).

tion, et l'encouragement le plus précieux à s'exprimer et à se développer. Du premier coup, il se fit l'homme lige d'Emerson, l'admirant sans réserve, acceptant ses idées, allant dans son loyal enthousiasme juvénile, jusqu'à imiter les gestes et la voix d'Emerson, au grand amusement de leur entourage. L'influence d'Emerson sur Thoreau à cette époque fut immense, et ne cessa de s'affirmer pendant le reste de sa vie. Mais Emerson ne demandait pas une imitation servile, et Thoreau possédait une personnalité trop forte pour ne pas se dégager de l'empise; il sut bientôt vivre par lui-même.

C'est à peu près à l'époque où Thoreau devint l'ami d'Emerson que le mouvement du Transcendantalisme prit forme en Nouvelle Angleterre.

La crise de conscience d'Emerson et sa décision de renoncer à l'appui de l'Eglise et des conventions n'étaient pas un phénomène isolé aux Etats-Unis. Il avait seulement exprimé avec plus d'éclat les révoltes et les questions qui tourmentaient le cœur de beaucoup d'autres Américains. En formulant sa croyance dans *Nature*, *The American Scholar*, et *The Divinity School Address*, il avait attiré à lui de nombreux enthousiastes qui se dirigeaient dans la même direction que lui, et qui, s'ils ne partageaient pas toutes ses idées, étaient d'accord avec lui pour affirmer qu'il fallait rénover l'esprit de la Nouvelle Angleterre.

Cette communauté d'aspiration les réunit, et ils créèrent ce qu'on a appelé le Mouvement Transcendantaliste. On se tromperait fort en y voyant une doctrine, un système, une société, même un club. L'idée à laquelle ils tenaient le plus était la liberté de l'âme qui doit pouvoir suivre son inspiration afin de réaliser un état spirituel de l'être; ils auraient donc commis un contre-sens en donnant une forme précise à leur groupement; c'étaient des hommes très divers, assez convaincus pour risquer leur vie et leur situation toutes les fois que l'occasion s'en présentait, et qui se contentaient de se réunir

pour exposer leurs idées dans des conversations et des articles de revue.

Cette affirmation fondamentale de l'individualisme fait qu'il est très difficile de définir le transcendantalisme autrement qu'en expliquant les opinions et le caractère de chacun de ceux qui y prirent part.

Ils avaient d'abord pour trait commun qu'ils avaient tous hérité du puritanisme un désir de hauteur morale et de pureté de vie, ils étaient tous emportés par le mouvement littéraire et philosophique d'Europe, brisant les formes littéraires ; ils trouvaient que la doctrine religieuse des Unitaires, qui avait représenté quelques années plus tôt un hardi libéralisme, craquait de toutes parts, et ne contentait plus leur désir de vie spirituelle.

L'impulsion leur venait d'Allemagne, en partie directement, et en partie par l'Angleterre et la France ; ils lisaient Kant et Goethe, Schelling et Coleridge ; ils accueillirent Carlyle avec enthousiasme.

C'est en 1836 (l'année de *Nature*) qu'ils commencèrent à se rapprocher. Dès le début, Emerson eut un rôle de premier plan parmi eux ; il groupa autour de lui une vingtaine d'hommes et de femmes ; parmi eux, Alcott, Ripley, Théodore Parker, puis Margaret Fuller, Hawthorne, Ellery Channing, Thoreau. Quelques-uns étaient encore pasteurs de l'église unitaire, préférant lui infuser leur esprit plutôt que d'en sortir.

Quelques-uns des Transcendantalistes jouèrent un rôle particulièrement important dans la vie d'Emerson et de Thoreau.

Le plus curieux personnage de ce groupe où il y avait beaucoup d'étranges originaux était peut-être Amos Bronson Alcott, le Platonicien, philosophe incapable de la moindre réalisation pratique, archangélique et ennuyeux, métaphysicien et non disciplinaire, toujours en quête d'un idéal impraticable, charmant, pittoresque, et impossible (1).

(1) Journal d'Emerson, vol 6, 30 Janvier 1844.

Il trouvait dans la compagnie d'Emerson une joie rare ; il avait enfin l'impression d'être compris, et quoiqu'il crût souvent trouver sa vocation ailleurs, il revenait toujours habiter dans son voisinage. On ne pourrait pas comparer les séjours de la famille Alcott à Concord à la fidélité d'Emerson, puisque les Alcott déménagèrent, dit-on, vingt-sept fois en vingt-neuf ans au cours de leur existence inquiète. Mais on connaît six maisons de Concord qui furent habitées par Amos Branson Alcott, sa femme, et ses quatre filles, et deux de ces maisons étaient situées sur Lexington Road, tout près de celle d'Emerson.

Vers 1840, il quitta Concord dans un grand enthousiasme pour aller fonder près de Harvard, village du Massachusetts, la ferme de *Fruitlands* où on devait mettre en pratique un idéal admirable de communisme et de végétarisme. On n'y boirait que de l'eau, et, sans se contenter de renoncer à la viande, on se nourrirait seulement de végétaux « aspirants », c'est-à-dire de ceux qui montent vers le ciel, à l'exclusion des pommes de terre ou des carottes dont la bassesse est préjudiciable au sage. L'arrivée de l'hiver suffit pour mettre fin à l'expérience ; après l'échec de son projet, au lieu de se laisser mourir de faim et de regret, comme il avait eu envie de le faire, Alcott avait emprunté de l'argent à Emerson, était venu s'installer près de lui, et puiser dans son amitié le réconfort qui lui permettrait de faire un nouvel effort.

Un peu plus tard, une entreprise analogue sembla d'abord avoir des chances de réussir. George Ripley, pasteur unitaire, s'installa à *Brook Farm* près de Boston, pour former une communauté fraternelle sur des bases philosophiques. Brook Farm vécut un peu plus longtemps que Fruitlands ; mais l'association donnait des signes d'affaiblissement lorsque le feu, en détruisant la maison, mit fin à la société idéale.

Hawthorne, qui a écrit un charmant récit de ces efforts vers l'association transcendentaliste dans *The Blithedale Romance*, préféra vivre dans une maison à lui, près des écrivains de Concord. Il vécut les meilleures années de sa vie dans l'ancienne demeure

d'Emerson, où il écrivit *Mosses from an Old Manse*, puis, plus tard, au milieu des grands arbres, tout près des bois solitaires, dans une autre maison, the Wayside, à côté d'Alcott et à quelques pas d'Emerson.

Il y avait aussi, avec eux, une génération plus jeune. Le poète *Ellery Channing*, charmant et capricieux, qui avait choisi de venir habiter Concord parce qu'Emerson y avait élu domicile, qui partageait les promenades botaniques et poétiques de Thoreau, et qui a laissé un livre, « *Thoreau the Poet Naturalist* » dans lequel il prit plaisir à rapporter les conversations entre Emerson, Thoreau et lui-même dans la campagne, dans une sorte de cantate à trois voix, où il semble bien que celle de Channing domine .

Concord est assez près de Boston pour que les amis qui habitaient Boston et Cambridge fussent souvent mêlés à la vie de la petite ville. Personne ne s'y jetait avec plus d'ardeur et d'activité que Margaret Fuller. Douée d'une culture encyclopédique, elle dépensait son énergie sans compter dans l'étude et la diffusion des idées qu'elle partageait avec ses amis. Elle aurait bien voulu obtenir d'Emerson une franche amitié et une collaboration en toute égalité ; souvent, elle essaya de forcer sa porte et sa pensée ; mais elle fut toujours déçue. Emerson était de glace : il éprouvait pour elle une grande sympathie, mais il avait peur d'elle, et il se retranchait dans son individualisme. Il l'admirait sincèrement, et il regrettait de lui donner cette déception qu'elle ne cachait pas. Il s'excusait en disant qu'il ne se sentait pas fait pour la société, et que sa timidité l'empêchait de répondre comme il l'aurait voulu aux avances de ses amis.

« Voulez-vous savoir davantage de son histoire ? (Il s'agit de lui-même). Jamais sûr de lui, timide, fier, ayant décidé depuis longtemps qu'il ne pouvait jamais exister aucun rapport entre lui et la société, il a accueilli avec surprise les égards de ceux qui sont venus à lui de bien loin et qu'il appelle maintenant ses amis ; il les a accueillis avec étonnement, et quand il a osé croire à leur sincérité, avec joie. Un homme peut-il être

heureux d'accepter une affection qu'il ne sait pas rendre ? Je le suis. C'est pourquoi, mon amie, il faut me traiter toujours comme un muet, qui n'est pas ingrat, mais qui ne sait pas communiquer avec les autres » (1).

Il s'en voulait lui-même d'être si peu en confiance avec cette femme qui méritait tant d'estime.

« Etranges conversations, chaudes et froides en même temps, attirant et repoussant, avec Margaret que j'admire toujours, que je respecte le plus quand je suis près d'elle, et que j'aime parfois ; mais que je glace et qui me glace, me réduisant au silence quand nous essayons de nous rapprocher davantage l'un de l'autre » (2).

Cette réserve qui ne s'est jamais démentie n'a pas empêché la collaboration la plus cordiale entre eux jusqu'au départ de Margaret Fuller pour l'Europe.

Avec eux travaillait fidèlement aussi *Theodore Parker*, belle force mise au service des transcendantalistes ; il leur apportait une inépuisable érudition (il avait commencé à écrire une histoire du sentiment religieux de l'humanité). Simple et bon, il avait un tempérament de lutteur qui le jeta hors de l'église unitaire ; il prit part aux discussions sociales et politiques, et il était destiné à trouver sa voie dans le mouvement anti-esclavagiste, auquel il se consacra de toute sa généreuse ardeur.

Dans ce milieu riche d'aspirations, Thoreau se développait. L'amitié d'Emerson lui avait procuré celle de tous les chercheurs

(1) Would you know more of his history? Diffident, shy, proud, having settled it long ago in his mind that he and society must always be nothing to each other, he received with astonishment the kind regards of such as, coming from the opposite quarter of the heavens, he now calls his friends ; with surprise, and, when he dared to believe them, with delight. Can one be glad of an affection which he knows not how to return ? I am. Therefore, my friend, treat me always as a mute, not ungrateful though now incommunicable. Lettre à Margaret Fuller, 1839.

(2) Strange, cold-warm, attractive-repelling conversations with Margaret, whom I always admire, most revere when I nearest see, and sometimes love ; yet whom I freeze and who freezes me to silence when we promise to come nearest. Journal d'Emerson, 12 Octobre 1841. Vol 6.

qui se réunissaient dans la calme maison de Concord. Aimant plus que tout autre son pays natal, profondément attaché à Emerson, il continuait à enseigner dans sa petite école, pleinement satisfait du milieu que le sort lui avait accordé.

Pendant l'été de 1839, il fit avec son frère John un voyage sur les rivières des environs. Il devait raconter cela plus tard dans son délicieux livre, *A Week on the Concord and Merrimack Rivers*, tout à la joie du beau paysage paisible, avec un ami parfaitement sûr. Les deux frères avaient d'abord construit leur bateau, joyeusement, en hommes qui aiment bien le latin et les mathématiques, sans doute, mais qui aiment tout autant travailler de leurs mains. Et, à la fin août, avec des provisions et des livres, ils s'étaient embarqués sur la rivière paresseuse, et ils avaient passé des jours heureux à ramer, à s'enchanter devant les fleurs, les bêtes et les lumières, passant la nuit sous la tente, s'arrêtant pour faire une incursion lorsque la rive les tentait. Ce n'était pas un long voyage, quelques jours seulement, mais qui devaient laisser à Thoreau assez de souvenirs pour qu'il désirât en faire le sujet de son premier ouvrage important.

L'amour n'a pas joué un grand rôle dans la vie de Thoreau. Une seule fois, semble-t-il, il a éprouvé une passion malheureuse pour une jeune fille, sœur d'un de ses élèves. Ellen Sewall était venue à Concord en 1839, elle était allée voir son frère chez les Thoreau, et elle avait pris part à des pique-nique avec toute la famille. Le résultat avait été que Henry était tombé amoureux d'elle. Seulement John voulait aussi épouser Ellen. Les deux frères n'eurent pas la douleur d'être rivaux en amour. Le père d'Ellen refusa John, la jeune fille elle-même refusa Henry, et épousa quelqu'un d'autre. Il pensa à elle longtemps après, et on n'a jamais entendu dire qu'il ait été amoureux une seconde fois (1).

Ce n'étaient pas les femmes et l'amour qui étaient destinés à remplir sa vie. L'amitié avait pour lui beaucoup plus d'importance.

(1) T. M. Raysor. *The Love Story of Thoreau*, *Studies in Philology*, October 1926.

En 1841, Emerson, qui défendait sa solitude contre toute intrusion le matin quand il étudiait, qui aimait errer seul dans la campagne l'après-midi, et qui refusait de s'associer aux entreprises de Fruitlands et de Brook Farm, Emerson qui n'acceptait pas d'être appelé le chef du mouvement transcendantaliste parce qu'il ne voulait à aucun prix engager sa liberté de penser, qui désolait Margaret Fuller par son attitude défensive, et qui se protégeait jalousement contre les indiscrets, demanda à Thoreau de venir habiter dans sa maison.

II

1841-1843

1841-1843

Leur convention était simple : Thoreau aurait pension en échange de tout le travail qu'il lui plairait de faire. Car Emerson, s'il aimait sa maison et son jardin, ne s'entendait nullement aux travaux pratiques. Thoreau, par contre, était un artisan hors ligne. Pour tailler une haie, régler une machine, clouer, transformer et réparer, il était sans rival. Il apportait aux plus humbles travaux la conscience et la minutie d'un artiste incapable de jamais laisser sortir de ses mains autre chose qu'une œuvre parfaite.

« Chez lui, dit Ellery Channing, qui le connaissait plus intérieurement que n'importe qui, il était ce qu'on pourrait appeler un trésor domestique, toujours là quand on avait besoin de lui, l'œil exercé et la main preste, pour faire venir les meilleurs melons dans le jardin, pour planter dans le verger les arbres les plus beaux, ou pour servir d'ouvrier à tout faire » (1).

Emerson appréciait à toute sa valeur la présence de ce compagnon discret, au regard bleu, sérieux, tout droit, qui ensoleillait ses jours. Il était frappé et charmé par sa « franchise dangereuse ». Il écrivait à Carlyle :

(1) « In his own home », says Ellery Channing, who knew him more inwardly than any other, « he was one of those characters who may be called household treasures, always on the spot, with skilful eye and hand, to raise the best melons in the garden, plant the orchard with choicest trees, or act as extempore mechanic ». (Cité par F. S. Sanborn, Thoreau, Familiar Letters).

« C'est un être noble et viril, plein de mélodies et d'inventions. Nous travaillons ensemble tous les jours dans mon jardin, et je deviens fort et bien portant » (1).

Heureux d'avoir près de lui cette influence tonique, enchanté par la connaissance directe de la Nature qu'avait Thoreau, et qui lui manquait, il sortait avec lui l'après-midi. Thoreau était chez lui partout autour de Concord. Pour les autres, c'était un joli village paisible où on aimait vivre ; pour lui, c'était une partie de lui-même, c'était sa vocation. Lorsqu'on sort de Concord, en peu de temps on perd de vue la petite ville ; sur les collines environnantes, on ne voit plus qu'un grand horizon boisé, une vallée où circulent sans hâte plusieurs rivières, et les masses des grands arbres qui empêchent de voir les maisons de bois de la Nouvelle-Angleterre. De la colline de Nawshawtuc, à quelques minutes de la grand'rue, on voit encore les clochers des églises émerger du riche feuillage ; mais un peu plus loin, on peut s'isoler complètement dans les bois pleins d'étangs. Ils allaient parfois au lac de Walden que Thoreau aimait depuis son enfance, et au bord duquel Emerson possédait un terrain ; c'était en ce temps-là un coin solitaire où les arbres se pressaient au bord d'une eau dont la pureté était un enchantement.

Sans doute, dans ces promenades vivifiantes, il était question de philosophie et de haute pensée ; mais Thoreau n'oubliait pas pour cela le charme de chaque détail du paysage. Si hautes que fussent ses spéculations, les plus humbles réalités naturelles n'y étaient jamais déplacées ; et la fraîcheur de son amour pour les plantes et les bêtes était une joie incessante pour Emerson .

« C'était un plaisir et un privilège que de sortir avec lui. Il connaissait le pays comme un renard ou un oiseau. On se soumet aveuglément à un pareil guide, et la récompense en est

(1) « A noble manly youth, full of melodies and inventions. We work together day by day in my garden, and I grow well and strong ». Emerson to Carlyle, 1841.

grande. Sous le bras il emportait un vieux cahier de musique pour presser les plantes, dans sa poche son Journal et un crayon, une longue-vue pour observer les oiseaux, un microscope, un couteau de poche, et de la ficelle. Il portait un chapeau de paille, de gros souliers, un fort pantalon gris pour pouvoir monter aux arbres, chercher un nid de vautour ou un écreuil. Il entraît dans l'étang pour y cueillir les plantes d'eau, et ses jambes aguerries étaient pour lui aussi utiles qu'une armure » (1).

Si Emerson était charmé par tant de simplicité et tant d'intimité avec la nature, Thoreau de son côté éprouvait pour son ami une admiration sans bornes. Il s'initiait avec avidité à la pensée complexe d'Emerson, et la suivait en tout jusqu'à lui ressembler dans le son de ses paroles, dans les hésitations et les arrêts de la voix qui étaient une particularité d'Emerson.

Il dit un jour à un ami.

« ...qu'il avait trouvé en Emerson un monde où la vérité existait avec la même perfection que les faits qu'il étudiait dans la nature, et que ses idées étaient aussi réelles que les antennes ou les étamines » (2).

Pour lui, Emerson était « la Nature spiritualisée ».

Emerson avait une sensibilité trop délicate pour ne pas sentir la valeur de la confiance que lui donnait ce garçon, dont il dit plus tard

« ...qu'il n'avait pas l'ombre de respect pour les opinions d'aucun homme ou groupe d'hommes, mais qu'il rendait hommage à la vérité elle-même » (3).

(1) « It was a pleasure and a privilege to walk with him. He knew the country like a fox or a bird. One must submit abjectly to such a guide, and the reward was great. Under his arm, he carried an old music book to press plants ; in his pocket, his diary and pencil, a spy glass for birds, microscope, jack knife, and twine. He wore a straw hat, stout shoes, strong gray trousers to brave scrub oaks and smilax, and to climb a tree for a hawk's or a squirrel's nest. He waded into the pool for the water plants and his strong legs were no insignificant part of his armour. » Emerson, *Memoir on Thoreau*.

(2) « He once said to me that he had found in Emerson a world where truth existed with the same perfection as the objects he studied in external nature, his ideas real and exact as antennae and stamina. He had entered deeply Emerson's secret, and was the most complete incarnation of the earlier idealism of the sage ». Moncure Conway, *Emerson at home and abroad*.

(3) Not a particle of respect had he to the opinions of any man or body of men, but homage solely to the truth itself ». R. W. Emerson, *Memoir on Thoreau*.

Il n'était pas indifférent, pour le sage qui avait fixé très haut son idéal, et qui s'efforçait tous les jours de conserver pure l'atmosphère qu'il avait donnée à sa vie, d'être sans cesse sous le regard pénétrant de ces yeux impitoyables, et de voir que le résultat de cet examen quotidien était une plus grande confiance et un plus grand respect.

Ce n'est pas que Thoreau, avec son ombrageuse indépendance et sa forte volonté, ait été un hôte facile à recevoir. Il semble que ses amis, si bienveillants, aient eu parfois quelque difficulté à s'adapter à son caractère. Mais au début de leur vie en commun, une double souffrance les avait rapprochés, et avait rendu tout malentendu impossible entre eux.

En 1842, John, son frère, son compagnon à l'école, qui avait fait avec lui tant de joyeuses excursions, avait été brusquement atteint du tétanos, et était mort dans des convulsions si atroces que Henry conserva toute sa vie, avec le regret d'avoir perdu un ami très cher, l'horreur de ce souvenir. Cette mort l'assombrit pour longtemps, et donna un autre cours à sa vie en lui faisant abandonner l'enseignement à Concord. Il n'avait jamais été fait pour la routine régulière et la nécessité d'exprimer ses idées en suivant un programme précis. Son frère parti, il s'était senti plus que jamais attiré par le désir de vie solitaire et indépendante.

Presque en même temps, Emerson perdit son petit garçon de cinq ans, Waldo. Ce double deuil les rapprocha encore. Mrs Emerson, dans cette profonde douleur éprouvée en même temps, et partagée, eut pour Thoreau une pitié affectueuse qui, s'ajoutant à la confiance qu'elle avait en lui, rendit possible entre les trois amis une complète harmonie.

Thoreau conserva l'impression de deux années de bonheur dans la maison du sage. Il écrivit à Mrs Emerson, un peu après son départ :

« Je vous remercie de votre influence de deux années. Je suis heureux d'y avoir été soumis, c'est le plus noble don qu'on puisse faire. Vous m'avez aidé à maintenir ma vie haute. Je me

sens engagé à ne pas décevoir votre attente ; peut-il être un accident plus triste que de nous sentir respectés pour des qualités que nous n'avons pas ? » (1).

Ce qui avait le plus touché sa susceptibilité de réfractaire, c'était de n'avoir jamais senti de contrainte.

« J'ai vécu dans votre maison pendant près de deux ans, et j'ai toujours été libre comme l'air. C'était un don aussi gratuit que les rayons du soleil ou la chaleur de l'été » (2).

Son Journal à cette époque contient le reflet de la joie qu'il éprouvait à vivre près d'Emerson.

« Ma vie en ce moment est comme une matinée d'été, quand les oiseaux chantent. Même cela n'est pas exact, car le plaisir de la nature comparé à celui que j'ai, est vanité ; mes heures sont faites d'une sérénité plus solide » (3).

Il s'étonnait d'avoir tant reçu alors qu'il croyait avoir si peu à donner.

« Tout ce que je puis faire pour mon ami est simplement d'être son ami. Je n'ai pas de richesse à lui offrir. S'il sait que je suis heureux de l'aimer, il n'aura pas besoin d'autre récompense. L'amitié n'est-elle pas divine ainsi ? » (4).

(1) I thank you for your influence for two years. I was fortunate to be subjected to it. It is the noblest gift we can make. You have helped to keep my life « on loft ». I felt taxed not to disappoint your expectation ; for could there be any accident so sad as to be respected for something better than we are ? » Lettre à Mrs Emerson, 22 Mai 1843.

(2) I have been your pensioner for nearly two years, and still left free as under the sky. It has been as free a gift as the sun or the summer. Lettre à Emerson, Janvier 1843.

(3) My life at this moment is like a summer morning when birds are singing. Yet that is false, for nature's is idle pleasure in comparison ; my hour has a more solid serenity.

(4) The most I can do for my friend is simply to be his friend. I have no wealth to bestow on him. If he knows that I am happy in loving him, he will want no other reward. Is not Friendship divine in this ? » Journal de Thoreau, vol 1. 7 Février 1841.

Ce bonheur remplissait sa vie ; le moindre geste prenait un sens parce qu'il était situé dans un monde devenu plus vaste à ses yeux.

« N'est-ce pas chose importante dans l'histoire d'une fleur que je dise à mon ami où je l'ai trouvée ?

...au début de l'amitié (car elle ne connaît pas de croissance) nous comprenons une justice et un amour semblables à ceux qu'on attribue à Dieu » (1).

Thoreau savait aussi bien qu'Emerson combien il est difficile de matérialiser les sentiments délicats qu'ils éprouvaient tous deux.

« Quand deux êtres vont à la rencontre l'un de l'autre, ils courent non pas de petits dangers, mais des risques terribles » (2).

On comprend qu'Emerson n'ait pas craint que la grande affection que lui portait Thoreau aboutisse à un manque de discrétion quand on lit ces phrases où Thoreau a exprimé son horreur de la familiarité :

« Il faut que les amis soient souvent séparés ; il faut qu'ils respectent leur solitude plus que leur communion,

« Les heures que mon ami me consacre ont été enlevées à une société plus haute,

« Il faut nous isoler religieusement, et donner plus de prix à nos rencontres par la rareté et l'absence de familiarité » (3).

« Il faudrait présenter les amis l'un à l'autre chaque fois qu'ils se voient. Ils conserveront éternellement un caractère

(1) Is it not an important part in the history of the flower that I tell my friend where I found it?... In the beginnings of friendship — for it does not grow —, we realize such love and justice as are attributed to God. *Journal de Thoreau*, vol. 1, 20 Mars 1842.

(2) When two approach to meet, they incur no petty dangers, but they run terrible risks. *Journal de Thoreau*, vol. 1, 19 Février 1842.

(3) Friends will be much apart ; they will respect more each other's privacy than their communion. The hours he devotes to me were snatched from higher society. We have to go into retirement religiously, and enhance our meeting by rarity and a degree of unfamiliarity. 22 Fév. 41.

d'étrangeté ; et si pendant une heure ils se sont mutuellement donné toute leur valeur, ils doivent acquérir une étrangeté nouvelle avant de se revoir » (1).

Il décrivait de véritables transports d'amitié dans une lettre écrite à Emerson à la fin de son séjour chez lui.

« Peut-être la seule chose essentielle à l'amitié est-elle qu'une confiance vitale soit accordée à l'un par l'autre. Je sens qu'un appel est adressé à mon être le plus profond quand on me témoigne noblement, même dans de petits détails, une foi implicite en moi.

« On peut oublier une menace ou une malédiction ; mais cette douce confiance me met dans le ravissement. Je n'appartiens plus à cette terre ; cela agit dynamiquement ; cela change ma substance. Je ne peux plus agir comme j'agissais jadis ; je ne peux plus être ce que j'étais avant.

« Quelle chose subtile !

« Il ne se passe rien que les sens puissent percevoir ; on ne craint pas que cette confiance soit mal placée, et entraîne des conséquences fâcheuses.

« Quand elle a été accordée, nous n'osons plus parler, nous osons à peine nous voir, nos voix nous semblent peu sûres et dénués d'harmonie » (2).

La joie de Thoreau auprès d'Emerson, a certainement été sans mélange. Il s'était senti convié à une croissance de tout son être.

« L'aide véritable implique généralement autant de grandeur chez celui qui est aidé que chez celui qui aide.

(1) Friends will have to be introduced each time they meet. They will be eternally strange to one another, and when they have mutually appropriated their value for the last hour, they will go and gather a new measure of strangeness for the next. Journal de Thoreau, vol. 1, 29 Janvier 1841.

(2) Perhaps it is only essential to friendship that some vital trust should have been reposed by the one in the other. I feel addressed and probed even to the remote parts of my being when one nobly shows even in trivial things, an implicit faith in me.

A threat or a curse may be forgotten, but this mild trust translates very substance. I cannot do what before I did. I cannot be what before I was.

How subtle a thing is this confidence ! Nothing sensible passes between never any consequences are to be apprehended should it be misplaced. When such trust has been received or reposed, we dare not speak, hardly to see each other ; our voices sound harsh and untrustworthy. Lettre de Thoreau, 12 février 1843, à Emerson, qui était à New-York.

« Un grand être, même inconsciemment, vous donne sans cesse de grandes occasions de le servir. » (1).

Il savait bien qu'il avait trouvé là une de ces rares et délicates fleurs de vie qui ne s'offrent pas souvent à ceux qui le désirent le plus. Il avait vécu dans l'atmosphère d'Emerson au temps où celui-ci composait ses premiers Essais, où se trouvent quelques-unes de ses œuvres les plus parfaites ; il avait assisté à l'élaboration de ces phrases délicates, senti près de lui l'émouvante préparation intérieure d'un chef-d'œuvre.

Ces grands Essais contenaient sous une forme originale les idées qui agitaient les plus hardis réformateurs de la Nouvelle Angleterre. Emerson était en pleine possession de son talent d'écrivain ; avec un style moins aérien que dans *Nature*, moins combatif que dans ses discours, plus varié, plus souple, il exposait ses pensées dans leur marche ondulante vers l'expression.

Il y cherchait une conception, qui fût dégagée de toutes les anciennes doctrines auxquelles pourtant il empruntait tous les éléments de sa pensée ; dans un style riche, plein d'images, il évoquait les vérités diverses qui s'étaient présentées à lui dans ses méditations ; elles semblent souvent contradictoires et il n'a pas toujours cherché à les réconcilier : il les a exposées avec sincérité. Son but n'était pas la construction logique mais l'expression honnête d'une âme en quête de vérité.

Il expose son idée centrale dans *Over-Soul*. Là il affirme. « L'homme est un courant dont la source est cachée » (2). Et cette

(1) True help, for the most part, implies a greatness in him who is to be helped as well as in the helper. A great person, though unconsciously, will constantly give you great opportunities to serve him. Journal de Thoreau, 11 Février 1841.

(2) Man is a stream whose source is hidden. The *Over-Soul*.

source est « la Sur-Ame en laquelle l'être individuel de chaque homme est contenu et où il est uni à tous les autres hommes », (1).

Notre vie n'existe que par sa participation à cette Sur-Ame, sa communion avec elle. Et notre but unique doit être de nous élever au-dessus de l'existence fragmentaire, inutile, que nous menons.

C'est l'éternelle doctrine mystique de l'identité entre l'esprit divin et l'esprit humain ; on voudrait seulement qu'Emerson expliquât ce qu'il entend par là. Chez Emerson, on ne trouve pas trace des subtiles distinctions grâce auxquelles la métaphysique de l'Inde analyse à perte de vue la complexité de la vie spirituelle ; il n'y a pas d'étapes à son initiation, et il y a un seul château pour son âme. En bon Puritain, il pose deux réalités : la grande Ame Universelle, qu'il n'appelle généralement pas Dieu, parce que ce serait lui donner un caractère personnel, et qu'il s'y refuse ; et l'âme humaine, imparfaite, dont le but est de se perdre dans la Sur-Ame.

Pas plus qu'il n'essaie de définir ce qu'il appelle la Sur-Ame, il ne cherche à expliquer le problème de l'existence même de l'âme humaine ; il lui suffit de montrer que l'homme, en des instants de joie intense, prend conscience de cette réalité qui l'inonde, et il reconnaît alors que le monde matériel est une illusion.

« L'âme connaît seulement l'âme, le tissu des événements n'est que la robe flottante dont elle est revêtue » (2).

« De chacune de ses impulsions divines, la pensée déchire les minces enveloppes du visible et du fini, et émerge dans l'éternité, dont elle aspire et expire l'air » (3).

Dans toutes nos actions et dans tous nos mouvements, nous évoluons baignés par l'âme, créés à tout instant par elle, qui sait et qui

(1) The Over-Soul within which every man's particular being is contained and made one with all other. The Over-Soul.

(2) The soul knows only the soul ; the web of events is the flowing robe in which she is clothed. The Over Soul.

(3) With each divine impulse the mind rends the thin rinds of the visible and finite, and comes out into the eternity, and inspires and expires its air. The Over-Soul.

peut, à qui il faut obéir si nous voulons que notre vie ait un sens et une valeur.

Mais la misère de nos relations humaines est telle que nous ne pouvons pas communiquer directement d'âme à âme. « Les hommes descendent pour se rencontrer » (1). Ainsi leurs rapports sont condamnés à être superficiels, aussi longtemps que deux êtres ne savent pas se rencontrer au centre de l'être. Il faut donc renoncer à toute curiosité du monde matériel, et se plonger dans cet océan de vie.

On sort de la lecture de *The Over Soul* avec l'impression de la vanité, de la fluidité, de l'impalpabilité de la vie humaine; et plus fortement que tout, se dégage la joie de cette union mystique qu'Emerson nous propose pour but de l'existence:

« De plus en plus les flots de la nature éternelle entrent en moi ; le monde est un incessant miracle, œuvre de l'âme » (2).

Quel changement d'atmosphère lorsqu'on passe de ce feu vivant qui dissipe les nuages de la Maya du monde, à un autre de ses Essais, *Self Reliance*. Ici il est moins visible que la personnalité soit une vaine illusion destinée uniquement à s'évanouir pour se perdre dans l'esprit divin.

C'est une vigoureuse exhortation à développer cette personnalité, à s'appuyer sur soi-même avec une véritable foi. Sans doute, ce qui fait la valeur de la personnalité, c'est l'esprit divin en nous qu'il faut savoir suivre. On voudrait qu'Emerson expliquât plus clairement ce qui dans la complexité humaine est destiné à périr et ce qui doit vivre éternellement.

« Crois en toi-même » (3).

« Nous ne nous exprimons qu'à moitié, et nous avons honte de cette idée divine que chacun de nous représente » (4).

(1) Men descend to meet. *The Over-Soul*.

(2) More and more the surges of everlasting nature enter into me. The world is the perennial miracle which the soul worketh. *The Over-Soul*.

(3) Trust thyself. *Self Reliance*.

(4) We but half express ourselves, and are ashamed of that divine idea which each of us represents. *Self Reliance*.

Nous rencontrons tout le temps dans la vie des obstacles à la libre expression de l'esprit divin en nous; la présence des autres hommes, qui ne savent pas mieux que nous triompher des obstacles, nous empêche d'y réussir. La société nous entrave et nous rejette dans la matérialité.

« Quiconque veut être un homme doit être un non conformiste » (1).

« Rien n'est sacré que l'intégrité de votre propre pensée » (2).

Il faut tout sacrifier à ce devoir primordial, repousser toute intervention qui risque de compromettre le libre développement de soi-même.

« Je voudrais écrire sur la porte : Caprice » (3).

A quoi bon gaspiller ses forces pour suivre un mouvement périmé, apporter à une forme morte l'énergie, le temps, la pensée qui sont indispensables à l'œuvre urgente pour laquelle toute notre vitalité n'est pas de trop?

Emerson défend ici l'attitude qu'il venait de prendre en rejetant l'église et en vivant à l'écart de la société. Il va plus loin encore lorsqu'il réclame la libération de la logique. Il ne veut pas même contracter de lien avec sa propre pensée.

« Une sotte logique est l'obsession des petits esprits, adorée par les petits hommes d'Etat, les petits philosophes, et les petits théologiens. Une grande âme n'a simplement rien à voir là. Dites ce que vous pensez maintenant en paroles vigoureuses, et demain dites encore ce que demain pensera, en paroles vigoureuses, même si cela doit contredire tout ce que vous dites aujourd'hui » (4).

(1) Whose would be a man must be a non-conformist. Self Reliance.

(2) Nothing is at last sacred but the integrity of your own mind. Self Reliance.

(3) I would write on the lintels of the door post : Whim. Self Reliance.

(4) A foolish consistency is the hobgoblin of little minds, adored by little statesmen, and philosophers and divines. With consistency a great soul has simply nothing to do. Speak what you think now in hard words and to-morrow speak what to-morrow thinks in hard words again, though it contradict every thing you said to day. Self Reliance.

C'est la force du caractère qui fait la valeur de la vie, du caractère, c'est-à-dire de la personnalité.

On sent encore dans *Self Reliance* le choc et le bruit du combat qu'Emerson venait de livrer à son milieu.

« Quand une âme est simple, et qu'elle reçoit une sagesse divine, les vieilles choses disparaissent, les moyens, les instituteurs, les textes, les temples tombent » (1).

« Par conséquent, si un homme prétend connaître Dieu et en parler, et qu'il vous ramène à la phraséologie d'une vieille nation en ruines dans un autre pays et dans un autre monde, ne le croyez pas » (2).

« Qu'est-ce que cette adoration du passé ? Les siècles sont des conspirateurs contre la santé et l'autorité de l'âme » (3).

Et il reprend, comme dans *Over Soul*, l'affirmation que l'âme est faite pour s'unir au tout; par un mouvement perpétuel.

Dans un appel ardent, il cherche autour de lui ceux qui enflammeront le monde du feu divin.

« Il nous faut des hommes et des femmes capables de rénover la vie et notre état social » (4).

Que signifient, s'écrie Emerson, ces professions auxquelles nous accordons tant d'importance ? Nous nous croyons perdus si nous ne sommes pas enfermés dans une cité.

Plus de fausses prières, rejetons loin de nous la superstition de l'Europe qui nous enchaîne, réformons notre éducation arriérée, et notre société qui est barbare. Et pour y parvenir, restons toujours, en toutes circonstances, nous-mêmes.

(1) Whenever a mind is simple and receives a divine wisdom, old things pass away, means, teachers, texts, temples, fall. *Self Reliance*.

(2) If therefore a man claims to know and speak God, and carries you backward to the phraseology of some old mouldered nation in another country, in another world, believe him not. *Self Reliance*.

(3) Whence then this worship of the past ? The centuries are conspirators against the sanity and authority of the soul. *Self Reliance*.

(4) We want men and women who shall renovate life and our social state. *Self Reliance*.

Cet Essai soulève des problèmes à tous les pas; et que de nuances entre les principes exprimés et la mise en pratique par Emerson lui-même. Il s'emporte contre la Propriété et l'héritage alors qu'il vient d'acheter une grande maison avec l'argent de sa femme; il affirme que pour être vraiment soi-même il faut repousser tout obstacle et il se donne les liens d'un foyer. Et surtout, comment réconcilier cette forte défense du caractère individuel avec l'aspiration à se perdre dans le Tout ?

Mais cette contradiction n'en est pas une pour Emerson. C'est la règle même de sa pensée, et il l'a érigée en principe dans *Compensation*.

Le monde est double en toutes choses, et la polarité règne partout; la réaction suit l'action, et est également vraie. Et cela dans le monde moral comme dans le monde physique.

« Pour tout ce que vous avez perdu, vous avez gagné autre chose ; et pour tout ce que vous gagnez, vous perdez quelque chose » (1).

« Avec chaque influx de lumière, vient un nouveau danger » (2).

Est-ce là l'homme qui nous exhortait à nous jeter par un élan hardi, dans la Sur-Ame qui est pleine de lumière? Et où nous mènera cette puissante marche en avant de la Confiance en Soi, si chaque acquisition est en même temps une perte?

C'est justement parceque le monde est un tout, qu'il n'est pas permis à une partie d'avoir une existence propre; et Emerson, avec une compréhension pénétrante de la vie morale, voyait dans l'aspiration du monde vers l'unité la cause de cette symétrie forcée, et l'erreur de la vie humaine qui tend toujours au choix.

Nous choisissons parce que nous n'avons pas assez d'étendue

(1) For everything you have missed, you have gained something else; and for everything you gain, you lose something. Compensation.

(2) With every influx of light, comes new danger. Compensation.

pour agir universellement, et la nature ne nous permet pas de choisir ; à peine avons-nous pris parti que la vie brutalement nous présente l'envers de notre acte, et nous force à l'accepter.

« Ainsi pendant que le monde veut être entier, et refuse d'être partagé, nous cherchons à agir partiellement, à séparer et à approprier » (1).

Dans un conflit tragique, l'âme cherche l'unité pendant que l'homme est obligé par sa faiblesse de fragmenter; c'est l'écartèlement de toute notre vie; nous ne pouvons faire et comprendre qu'une chose à la fois, et il faut prendre tout, c'est la loi.

L'homme « voit la tête de la sirène mais non la queue du dragon, et croit qu'il peut couper et détacher ce qu'il veut de ce qu'il ne veut pas prendre » (2).

De là cette fatale imperfection dont nous souffrons:

« Il y a une fêlure dans tout ce que Dieu a fait » (3).

C'est pourquoi il est vain de croire que nous pouvons vivre gratuitement.

« Dans la nature, rien n'est donné, tout est vendu » (4).

Au début de son Essai, Emerson avait exprimé l'espoir de se dégager de toute tradition; mais au cours de son exposition de cette idée, il rencontre bien des conceptions traditionnelles sur lesquelles il s'appuie: c'est la Némésie grecque, c'est le dualisme des Perses et des manichéens, c'est le Karma des Hindous. C'est une très vieille idée qu'il propose à la Nouvelle Angleterre à la place de ses tradi-

(1) Whilst thus the world will be whole and refuses to be disparted, we seek to act partially to sunder, to appropriate. Compensation.

(2) Man... sees the mermaid's head, but not the dragon's tail, and thinks he can cut off that which he would have from that which he would not have. Compensation.

(3) There is a crack in everything God has made. Compensation.

(4) In nature, nothing is given, everything is sold. Compensation.

tions. Et il s'arrête avant d'arriver à la conséquence logique du principe qu'il a posé. Car cette conception de l'égalité absolue entre l'action et la réaction, cet équilibre absolu des forces, mène à l'immobilité et à l'indifférence.

Emerson recule devant ce résultat de sa pensée. Si sincère qu'il soit, l'optimisme essentiel de son caractère fait pencher la balance d'un côté, et la fin de son Essai contredit le début. Il s'arrête devant la souffrance et le mal. Sa conclusion est un espoir.

« Si vous souffrez, vous serez fortifié ; l'homme, comme l'huître blessée, répare sa coquille avec une perle » (1).

Et voici qu'il tourne court.

« Il y a dans l'âme un fait plus profond que la compensation, c'est sa propre nature. L'âme n'est pas une compensation, mais une vie. L'âme *est* » (2).

Ces choses ne s'appliquent donc pas à l'âme, mais seulement au monde matériel et au monde moral. Quelle est la nature de l'âme qui la distingue du monde moral ? Emerson ne nous le dit pas. Il se contente d'affirmer :

« Sous toute cette mer mouvante de circonstances, dont les eaux subissent flux et reflux avec un parfait équilibre, est l'abîme originel de l'Etre Réel » (3).

Il répète, sans chercher à la prouver, cette certitude de l'optimisme inépuisable dans *Spiritual Laws* ; il exhorte à l'action dans *History, Prudence, Heroism* ; et après avoir dit que l'âme ne sait pas connaître une autre âme humaine, il donne une analyse pénétrante des contacts d'âme dans *Love et Friendship* ; et enfin dans *Circles*, il

(1) Like the wounded oyster, he mends his shell with pearl. Compensation.

(2) There is a deeper fact in the soul than compensation, to wit, its own nature. The soul is not a compensation, but a life. The soul *is*. Compensation.

(3) Under all this running sea of circumstance, whose waters ebb and flow with perfect balance, lies the original abyss of Real Being. Compensation.

affirme encore que la Sur Ame et le monde matériel sont basés sur un principe unique malgré leur opposition apparente.

On peut bien penser que tout cela n'avait pas un sens faible pour Thoreau, et qu'il avait étudié avidement toute expression de la pensée de son ami, puisqu'il avait la joie d'être admis dans son intimité.

Que pouvait-il tirer de la pensée d'Emerson? Il ne s'exprimait guère à cette époque sur ces sujets, et n'avait écrit que des fragments dans son Journal; et Emerson lui-même ne croyait pas beaucoup à l'originalité de Thoreau.

J'ai dit à Thoreau que sa liberté est dans la forme mais qu'il ne révèle aucun sujet nouveau. Je connais bien toutes ses pensées ; ce sont les miennes, sous un costume tout à fait original. Mais si on demande quelles nouvelles idées il a mises en circulation, il n'a pas encore dit ce qu'il a été créé pour dire » (1).

Non, sans doute. Il était ébloui par la richesse d'Emerson, qui affirmait, alors que lui-même en était à ses premières découvertes; et il y avait dans sa pensée trop de points communs avec celle de son ami pour qu'il pût voir clairement les différences.

Sur la pensée centrale, essentielle, des Essais, il était d'accord de tout son élan. Il comprenait, aussi bien qu'Emerson, la vanité de la vie fragmentaire, la nécessité vitale de s'unir au feu vivant, et de convier ce feu à détruire en soi tout ce qui l'empêche de brûler; Thoreau a-t-il jamais fait autre chose que d'organiser son existence pour que l'esprit puisse s'y exprimer librement; et si l'Esprit divin ne venait pas occuper sa vie, du moins n'y mettait-il rien d'autre

(1) I told Thoreau that his freedom is in the form, but he does not disclose new matter. I am very familiar with all his thoughts; they are my own, quite originally drest. But if the question be, what new ideas has he tarown into circulation, he has not yet told what that is which he was created to say. Emerson's Journal, 1841.

à la place. Il se garda disponible pour être prêt à accueillir le message invisible. Qu'aurait-il pu changer à cette phrase d'Emerson :

« La pensée pauvre ne croit pas être quelque chose si elle ne porte pas une étiquette extérieure. La pensée riche s'étend au soleil, et dort et est la Nature. Penser est agir » (1).

Et les exhortations de *Self Reliance* rencontraient sa conviction innée comme un grand fleuve accueille une rivière qui cheminait dans la même direction, et l'entraîne d'un courant plus puissant. Être soi-même, écarter de soi toute contrainte, se refuser aux dogmes, au passé, à la forme, c'est l'idéal de Thoreau, c'est aussi réel pour lui que les antennes et les étamines.

Mais jamais la notion exprimée dans *Compensation*, qui était essentielle à la pensée d'Emerson, n'est vraiment entrée dans le système du monde que Thoreau portait en lui. Elle était contraire à son génie, qui était dirigé vers le choix. Cette continuelle sollicitation des contraires lui était étrangère, aussi bien dans son style que dans sa pensée et dans ses actions; on ne trouvera pas chez lui la phrase ondoyante et versatile, Emerson avait déjà remarqué cette différence. Sa pensée se portera toujours sur les mêmes sujets et s'y concentrera, au lieu de se laisser tenter et enrichir, comme celle d'Emerson, par tous les appels et toutes les contradictions; sa vie entière sera tendue avec obstination vers le même but; et son premier ouvrage en prose, *Natural History of Massachusetts*, qui sera imprimé dans le *Dial*, traitera, dans un style bien original, un sujet qu'Emerson n'a jamais vraiment abordé.

La composition des Essais n'absorbait pas à cette époque toute l'activité intellectuelle d'Emerson. Il s'occupait aussi du *Dial* (le

(1) The poor mind does not seem to itself to be anything unless it have an outside badge. The rich mind lies in the sun and sleeps and is Nature. To think is to act. (Spiritual Laws).

Cadran), revue fondée par les Transcendantalistes pour exprimer leurs idées.

C'était en Juillet 1840 qu'ils s'étaient réunis, et avaient décidé qu'il fallait fonder une revue trimestrielle dans laquelle, selon les principes du groupe, on admettrait avec le plus large éclectisme tous les collaborateurs désireux de participer par leur enthousiasme pour l'art et la littérature à la renaissance de la Nouvelle Angleterre.

Margaret Fuller entrepris la tâche difficile d'en être la directrice. Cela représentait un labeur énorme, la mission d'encourager ses collaborateurs et de découvrir de jeunes écrivains inconnus à qui le *Dial* servirait de tribune pour se faire connaître; et il était bien entendu que le résultat financier avait toutes chances d'être un déficit.

Elle accomplit sa tâche avec son énergie habituelle pendant deux ans; mais les difficultés étaient trop grandes, la revue au bout de ce temps n'avait réuni qu'une centaine d'abonnés; elle fit appel à Emerson, qui aurait voulu rester en marge de ce mouvement, comme de tous les autres. Il était à la tête, qu'il le voulût ou non, et lorsque ses amis se lassèrent d'une entreprise sans résultat visible, il se résigna à en accepter la direction en 1842.

Emerson prenait la direction littéraire, choisissait les articles à insérer, donnait lui-même des poèmes et des essais; et Thoreau assumait la tâche plus matérielle de corriger les épreuves et de recruter les abonnements. Pendant une absence d'Emerson, il dut suffire seul à tout le travail pour préparer un des numéros de la revue.

C'était un ensemble fort composite que le *Dial*. Il y avait de beaux et forts articles de Margaret Fuller sur Goethe et son « Court Essai sur les Critiques ». Alcott apportait des méditations orphiques, qui n'étaient pas déplacées auprès des passages extraits des Ecritures Orientales: les Oracles Chaldéens, Vishnu Sarma, Confucius. Une foule de jeunes écrivains, parmi lesquels Ellery Channing, fournissaient articles et poèmes.

Theodore Parker définissait l'attitude de la revue devant les pro-

blèmes théologiques. Il étudiait « Le Mouvement Unitaire en Nouvelle Angleterre ». Ses articles jonglaient avec les systèmes philosophiques, classant les êtres humains en Panthéistes, Trinitaires et Unitaires, d'après l'attitude qu'ils prennent devant le problème du mal, et la tendance qu'ils ont à attribuer ou à refuser à Dieu la personnalité.

Les Unitaires, disait Parker avec une lucidité impitoyable, ne sont pas de vrais réformateurs; ils se sont seulement débarrassés d'une contrainte qui les gênait et dès qu'ils ont été installés dans leur succès, ils ont à leur tour opprimé ceux qui se réclamaient d'un idéal de liberté spirituelle.

« Ils semblent terrifiés par l'esprit qu'ils ont évoqué. Cela indique que leur mouvement en faveur de la liberté et du libéralisme n'était pas le résultat d'un amour pur et désintéressé pour le principe de la vérité. Ils étaient opprimés par les circonstances et ils ont cherché à les améliorer ; il n'y avait rien de radical dans leur mouvement » (1).

Emerson publiait les conférences qu'il venait de faire, ses « *Lectures on the Times* ». Il était préoccupé par la nécessité d'accomplir les réformes dont il sentait l'urgence (*Man the Reformer*) et cherchait à rendre justice à l'instinct de conservation dans le monde (*The Conservative*), il insistait sur les conceptions que ses amis et lui proposaient à l'Amérique (*The Transcendentalist*). Il faisait aussi la critique de quelques livres qui venaient de paraître, les Poèmes de Tennyson, le Paracelse de Browning. Il donnait plusieurs beaux poèmes: *Saadi*, *Woodnotes*, *Ode to Beauty*, *The Sphinx*, plein de mystère, angoisse devant les problèmes de la création, dont le secret sera révélé seulement à la consommation des temps. L'uni-

(1) But they seem terrified at the spirit they have called up. This would seem to indicate that the movement in favor of freedom and liberality was no the offspring of pure, disinterested love of truth and principle. They were oppressed by the existent state of things, and sought a better. There was nothing radical intended in the movement. (The Unitarian Movement in New England, in *The Dial*, vol. 1, n° 4, April 1841).

vers a pour loi une alternance éternelle ; au centre de tout, l'amour dirige le monde (1).

Thoreau inscrivait dans son Journal un long commentaire de ce poème :

« Le problème est toujours résolu pour l'âme, mais il ne l'est pas pour l'intellect ; c'est la foi, peut-on dire, qui pose la question, car c'est à sa lumière seulement qu'on trouve la réponse » (2).

Généreusement, Emerson faisait large place à Thoreau dans ses colonnes, et lui donnait tout l'encouragement dont il avait besoin. Admirable occasion pour le jeune écrivain, qui n'avait encore rien publié, de faire imprimer les pages qu'il avait écrites pour lui et pour les siens.

Thoreau donna à la revue son *Histoire Naturelle du Massachusetts*, qui parut dans le premier numéro publié par Emerson. Il prenait dès le début ce qui sera son attitude originale, celle d'un écrivain précis et solide de la nature. Il s'était donné pour sujet d'examiner le rapport du *Scientific Survey* ; ce fut pour lui l'occasion de décrire ce qu'il aimait tant, les poissons, les arbres, la fraîche vision qu'il avait de ses bois favoris, la poésie que prenaient pour lui les faits d'expérience.

En préface à cette étude, Emerson écrivait quelques lignes, où on sent son affectueuse tendresse pour Thoreau, et son désir de lui voir acquérir la renommée qu'il méritait :

« Note préliminaire.

« Nous avons cherché comment nous pourrions célébrer dignement la bonne action que l'Etat de Massachusetts a accomplie en

(1) « Eterne alternation

Now follows, now flies...

Love works at the centre... » The Sphinx. Dial., Janvier 1841.

(2) Though the problem is always solved for the soul, still does it remain to be solved by the intellect. Almost faith puts the question, for only in her light can it be answered. Journal de Thoreau, vol 1, 7-10 March 1841.

nous donnant ce Rapport Scientifique dont le résultat est signalé dans ces volumes, quand nous avons trouvé un voisin qui est en même temps un de nos amis, cher aussi aux Muses, né à Concord où il habite, qui a bien voulu accepter de nous donner ses commentaires sur ce livre, et ce qui est encore mieux, des notes tirées des entretiens qu'il a eus avec la nature dans les bois et les eaux de son pays natal. En toute gratitude nous avons prié notre ami de laisser de côté les rames et la canne à pêche, que personne ne peut manier mieux que lui, et de prendre la plume, afin qu'Isaak Walton et White de Selborne aient leur successeur, et que les belles prairies auxquelles nous devons notre demeure et le bonheur de plusieurs années, aient leur poète » (1).
(L'Editeur du Dial, Concord, Mass.)

Dans cet article de Thoreau, on trouve déjà tous les thèmes dont il se servira dans ses livres : la nature vaut mieux que la société :

« Ce n'est pas dans la société que vous trouverez la santé, mais dans la nature. La société est toujours malade » (2).

Il serait plus sage vraiment de se retirer au milieu des arbres que de vivre parmi les hommes.

« Voyez les bourgeons du peuplier exposés gaiement à la gelée, des deux côtés des brindilles nues. Quelle confiance simple ils montrent. On pourrait vivre dans la solitude d'un cœur joyeux, si on était sûr d'y trouver les chatons du saule ou de l'aune » (3).

(1) Preliminary Note.

We were thinking how we might best celebrate the good deed which the State of Massachusetts has done, in procuring the Scientific Survey of the Commonwealth, whose result is recorded in these volumes, when we found a near neighbour and friend of ours, dear also to the Muses, a native and an inhabitant of Concord, who readily undertook to give us such comments as he has made on these books, and, better still, notes of his own conversation with nature in the woods and waters of this town. With all thankfulness we begged our friend to lay down the oar and fishing line, which none can handle better, and assume the pen, that Isaak Walton and White of Selborne might no want a successor, nor the fair meadows, to which we also have owed a home and the happiness of many years, their poet. Editor of the Dial, Concord, Mass.

(2) In Society you will not find health, but in nature. Society is always diseased.

(3) Witness the buds of the native poplar standing gaily out to the frost on the sides of its bare switches. They express a naked confidence. With cheerful heart one could be a sojourner in the wilderness, if he were sure to find there the caktins of the willow or the alder.

Quelques mois auparavant, il avait noté dans son journal le même désir de se réfugier dans une poétique solitude.

« Je veux m'en aller bientôt vivre auprès de l'étang où j'entendrai seulement le murmure du vent dans les roseaux.

« Mais mes amis me demandent ce que j'y ferai. N'est-ce pas un travail suffisant que d'assister au progrès des saisons ? » (1).

Il montrait déjà à cette époque son habitude d'observer les faits naturels de près, et non pas d'ensemble comme le faisait Emerson.

« La nature supporte l'inspection la plus minutieuse ; elle nous invite à mettre notre œil au même niveau que la plus petite feuille, et à considérer ses plaines du point de vue de l'insecte » (2).

Avec l'amour des détails qu'il conservera toute sa vie, il énumérait quelques uns des 280 oiseaux qui habitent la Massachusetts, décrivant leur chant et leurs mouvements ; puis il passait aux quadrupèdes, rats musqués, renards.

« Je marche sur les traces du renard qui a passé avant moi, il y a quelques heures, ou que peut-être j'ai fait partir, et je vais sur la pointe des pieds, plein d'attente, comme si j'étais sur les traces de l'Esprit qui réside dans le bois, et comme si je pouvais croire que je vais bientôt le forcer dans sa tanière.

« Le renard court comme s'il n'avait pas un os dans le dos, baissant parfois son museau jusqu'au sol puis rejetant sa tête en l'air quand il s'est assuré qu'il est dans la bonne voie. Quand il arrive en haut d'une pente, il joint ses pattes de devant, et se laisser glisser rapidement, en faisant tomber la neige devant lui » (3).

(1) I want to go soon and live away by the pond, where I shall hear only the wind whispering among the reeds... But my friends ask what I will do when I get there. Will it not be employment enough to watch the progress of the seasons?

(2) Nature will bear the closest inspection ; she invites us to lay our eye level with the smallest leaf, and take an insect view of its plain.

(3) I tread in the steps of the fox that has gone before me by some hours, or which perhaps I have started, with such a tiptoe of expectation as if I were on the

Les poissons lui donnaient tant de joie qu'il ne se lassait pas de les examiner, de compter leurs écailles, et de contempler leur vie. Il voyait tant de vie dans toute la nature que les blocs de glace au printemps lui semblaient participer au plaisir des êtres animés.

« Dans les ruisseaux on entend le frottement léger des petits blocs de glace qui flottent à des vitesses variables, son plein de contentement et de promesses, et là où l'eau bouillonne sous un pont naturel, on peut entendre ces radeaux hâtivement constitués tenir des conversations à voix basse » (1).

La nuit, souvent, il laissait aller son canot à la dérive sur la rivière, absorbé par le spectacle de l'eau.

« Et le promeneur nocturne est parfois obligé pour rentrer chez lui de se guider d'après l'étoile polaire, et il se sent plus près d'elle de plusieurs degrés pour avoir perdu son chemin sur terre » (2).

Il y a déjà dans cet article la finesse d'observation de Thoreau, son désir de faire une retraite dans les bois. Il a repris dans ses livres avec plus d'art, quelques passages de cette étude.

Et comme la passion de la nature s'alliait chez lui avec l'amour de la culture classique, dans d'autres numéros il publiait des traductions du grec et du latin : le Prométhée Enchaîné d'Eschyle, des satires de Perse, des odes d'Anacréon et de Pindare, traductions dans lesquelles il s'efforçait de suivre ses textes de plus près qu'on n'avait l'habitude de le faire en ce temps-là. (3)

trail of the Spirit itself which resides in the wood, and expected soon to catch it in its lair.

The fox runs as though there were not a bone in his back, occasionally dropping his muzzle to the ground for a rod or two, and then tossing his head aloft, when satisfied of his course. When he comes to a declivity, he will put his fore feet together, and slide swiftly down, shoving the snow before him.

(1) In the brooks is heard the slight grating sound of small cakes of ice, floating with various speed, full of content and promise, and where the water gurgles under a natural bridge, you may hear these hasty rafts hold conversation in an under-tone.

(2) And the musing night walker... may have to steer his way home through the dark by the north star, and he will feel himself some degrees nearer to it for having lost his way on the earth.

(3) V. « Henri Thoreau, Bachelor of Arts », par Clarence Gohdes, dans *The Classical Journal*, Février 1928.

Mais malgré tant d'efforts, *The Dial* ne parvenait pas à toucher le grand public. A grand peine, on atteignait le chiffre de 250 abonnés. Carlyle trouvait que la revue n'avait pas plus de consistance qu'une aurore boréale. Les collaborateurs eux-mêmes n'étaient pas satisfaits ; les uns auraient voulu qu'on cherchât plus de perfection littéraire et artistique, d'autres désiraient que ce fût un organe de réforme sociale. La largeur d'esprit qui avait fait appel à toutes les bonnes volontés condamnait le *Dial* à l'échec matériel, et en 1844 la revue cessa de paraître.

Elle avait cependant accompli son rôle et fait œuvre utile, en montrant toute l'activité intellectuelle de la Nouvelle Angleterre ; elle avait confirmé Thoreau dans son désir d'être un écrivain, elle lui avait montré sa voie, et lui avait permis dès le début de révéler son originalité.

III

1843 - 1848

III

1843-1848

En Mai 1843, Thoreau quittait la maison d'Emerson où il avait été si heureux, laissait là la composition du *Dial* et le cher paysage de Concord. Que s'était-il passé ? Il allait encore une fois chercher à gagner sa vie ; on ne peut pas toujours être à la charge de ses amis, et une occasion s'était offerte. Le frère du philosophe, le juge William Emerson, qui habitait Staten Island, près de New-York, avait besoin d'un précepteur pour son fils, et Ralph Waldo avait recommandé son collaborateur dont il était sûr.

Thoreau avait un métier qui n'était pas fatigant. Lorsqu'il avait terminé les leçons, il pouvait aller se promener dans l'île, explorer à cœur joie les bois et les côtes qui lui offraient un spectacle bien plus grand et plus varié que les collines du Massachusetts ne pourraient jamais lui présenter. Il avait devant lui le mouvement des bateaux, et l'immense océan. Une mine d'observations pour un homme qui savait regarder, comme lui.

Et quand il avait un jour de liberté, il pouvait aller à New-York, voir pour la première fois une vraie grande ville, et une vraie foule. Il y faisait la connaissance d'amis d'Emerson, à qui il avait été recommandé : Henry James, le père de William, homme profondément original, fervent de philosophie et de mysticisme, qui le recevait avec une grande bonté ; Horace Greeley, le journaliste de la *Tribune*, l'accueillait bien aussi, et se montrait disposé à l'aider. Mais il découvrait combien il est difficile de placer de la copie quand on a l'habitude d'écrire pour soi-même et non pour le public.

Et il s'ennuyait. Il n'était pas fait pour cette grandeur, pour cette masse. Concord et le paisible paysage boisé l'avaient marqué dès sa naissance ; il leur appartenait, il ne pourrait jamais être pleinement lui-même ailleurs que dans ce cadre.

Puis sa pensée revenait toujours à la maison d'Emerson où il s'était épanoui ; dans cette autre demeure, il sentait trop vivement la différence. Il écrivait à Emerson. Une correspondance affectueuse dans laquelle ils échangeaient les précieuses nouvelles sur leurs amis, et toutes sortes de détails sur la composition du *Dial*, toujours entre les mains d'Emerson.

Thoreau écrivait en Mai qu'il était malade. Il avait une bronchite. Cependant il terminait pour le *Dial* son *Winter Walk*, qui devait paraître dans le numéro d'Octobre. Il confiait à Emerson sa profonde déception devant la ville.

« Tout ici me désappointe excepté la foule » (1).

« Plus je vois la cité, moins je l'aime. J'ai honte de mes yeux qui la contemplent. Elle est mille fois plus mesquine que je n'aurais pu l'imaginer.

« Quand donc le monde comprendra-t-il qu'un million d'hommes n'ont pas d'importance comparés à *un* homme ? » (2).

Il lui avouait qu'il ne croyait pas réussir très brillamment chez ses hôtes, et que ce qu'il avait trouvé de meilleur à Staten Island, c'est la plage solitaire. Mais sa pensée revenait toujours à Concord.

« D'autres peuvent dire : N'y a-t-il pas les cites d'Asie ? Mais que sont-elles ? La voie céleste est de rester chez soi.

« Et les dernières à être oubliées sont ces promenades d'autrefois dans les bois, quand leurs futaies étaient remplies d'une atmosphère parfumée, — promenades trop sacrées pour être rappelées à la légère » (3).

(1) Everything there disappoints me but the crowd. 12 Mai.

(2) I don't like the city better, the more I see it, but worse. I am ashamed of my eyes that behold it. It is a thousand times meaner than I could have imagined.

When will the world learn that a million men are of no importance compared with *one* man ? 8 Juin.

(3) Others may say : Are there not the cities of Asia ? But what are they ? Staying at home is the heavenly way. And least of all are forgotten those walks in the woods in ancient days, too sacred to be idly remembered, when their aisles were pervaded as by fragrant atmosphere. 8 Juillet.

Il songeait aux collines d'où, avec Emerson, il avait vu de si beaux couchers de soleil, après de si bonnes conversations.

Et comme il était heureux de recevoir le *Dial*, et de critiquer les articles, lui qui avait été en somme, le sous-directeur de la revue et qui en suivait toutes les péripéties de loin avec sollicitude.

« Je pense que voici un noble numéro du *Dial* ! Il est plein de pensée et de sentiment. Je peux en parler maintenant un peu comme un étranger. Soyez sûr qu'il n'est pas écrit en vain ; il ne l'est pas pour moi. J'entends sa prose et ses vers ; ils me provoquent et m'inspirent, ils ont ma sympathie. J'entends les voix calmes et convaincues, tristes et joyeuses de mes amis, et pour moi c'est une longue lettre d'encouragement et de reproche ; et sans doute il en est de même pour plus d'un autre dans ce pays. Aussi n'abandonnez pas le bateau » (1).

Emerson, qui l'avait recommandé aux amis qu'il avait à New-York, souhaitait vivement voir Thoreau trouver un autre débouché pour ses articles que les colonnes hospitalières mais peu rémunératrices du *Dial*. Hélas, les revues accueillantes ne paient pas, et celles qui pourraient payer refusent tout.

« La littérature ne trouve pas ici de marché, et même le peu que j'écris est plus que je ne peux vendre. J'ai essayé la *Democratic Review*, le *New Mirror*, et *Brother Jonathan*. Ces deux derniers, de même que le *New World*, sont débordés de copie gratuite, et qui ne vaut pas plus. Le *Knickerbocker* est trop pauvre ; il n'y a que le *Ladies' Companion* qui paie » (2).

(1) I think this is a noble number of the *Dial*. It perspires thought and feeling. I can speak of it now a little like a foreigner. Be assured that it is not written in vain ; it is not for me. I hear its prose and its verse. They provoke and inspire me, and they have my sympathy. I hear the sober and the earnest, the sad and cheery voices of my friends, and to me it is a long letter of encouragement and reproof, and no doubt so it is to many another in the land. So don't give up the ship. 8 Juillet 43.

(2) Literature comes to a poor market here and even the little that I write is more than will sell. I have tried the *Democratic Review*, the *New Mirror*, and *Brother Jonathan*. The last two, as well as the *New World*, are overwhelmed with contributions which cost nothing, and are worth no more. The *Knickerbocker* is too poor, and only the *Ladies' Companion* pays. 14 September.

Il acceptait avec joie les corrections qu'Emerson faisait à ses manuscrits, et ne se gênait pas, à son tour pour critiquer rudement ce qui ne lui plaisait pas dans l'œuvre de son ami.

Votre lettre aux Abonnés est excellente, et frappe au bon endroit.

« Mais j'ai beaucoup de critiques à faire sur votre Ode à la Beauté. Le ton est tout à fait indigne de la pensée. Vous glissez trop rapidement à la rime, comme s'il fallait s'en débarrasser le plus vite possible, ou comme si vous étiez debout sur le bord du vers avec une hachette, et que vous donniez un coup sec sur les vers quand ils sortent, les uns courts, les autres longs. Donnez-nous donc une longue bobine, nous la couperons comme cela nous plait. On dirait une parodie » (1).

Il critiquait quelques vers qu'il trouvait stéréotypés, et il ajoutait :

« J'aimerais vraiment mieux voir ces pensées introduites par une volée de jurons et de malédictions. Mais j'aime votre poésie comme j'aime peu d'œuvres proches et récentes » (2).

On voit qu'avec toute sa respectueuse admiration pour Emerson il ne le mettait pas sur un piedestal, et que c'est avec l'affectueuse égalité d'un compagnon de travail, habitué à tout discuter avec franchise, qu'il examinait les productions littéraires de son ami. Et on comprend aussi ce que voulait dire Emerson, toujours si court-vois, lorsqu'il disait que l'esprit combatif de Thoreau gâtait parfois leurs conversations.

Emerson, de son côté, donnait à l'exilé les nouvelles de Concord; et comme il savait bien qu'une partie du cœur de Thoreau était res-

(1) Your letter to Contributors is excellent and hits the nail on the head. But I have a good deal of fault to find with your Ode to Beauty. The tune is altogether unworthy of the thoughts. You slope too quickly to the rhyme, as if that trick had better be performed as soon as possible or as if you stood over the line with a hatchet and chopped off the verses as they came out, some short and some long. But give us a long reel and we'll cut it up to suit ourselves. It sounds like parody.
17 Oct.

(2) I had rather have the thoughts come ushered with a flourish of oaths and curses. Yet I love your poetry as I do little else that is near and recent, 17 Oct.

166 dans les arbres et la terre, il lui apportait d'abord ces nouvelles consolantes :

« Le temps froid a attristé notre paysage et nos jardins presque jusqu'à maintenant ; mais le soleil d'aujourd'hui efface le souvenir de ces choses. Je viens d'aller visiter mes petites plantations, et je vois que toutes vos greffes vivent, sauf une ; et tous mes nouveaux arbres, y compris les vingt pins qui remplissent les vides dans mon rideau, sont bien vivants » (1).
« Les pommiers et les pruniers parlent de vous à tous les vents » (2).

Il le tenait minutieusement au courant de tout ce qui se passait au *Dial*, de ce que faisaient leurs amis, et des menus faits et gestes des bébés, Edith et Ellen. Et il l'exhortait à continuer ses traductions du grec, et à entreprendre celle de Pindare.

« Ce serait une belle chose à faire, puisque Pindare n'a pas de traduction digne de lui ; rien en anglais qui soit digne de sa gloire » (3).

Et si Thoreau critiquait sans ménagement l'Ode à la Beauté, ce n'est qu'un échange, car Emerson corrigeait avec quelque impatience l'essai de Thoreau : « *A Winter Walk.* »

« J'ai l'intention d'envoyer votre *Promenade d'Hiver* à l'imprimeur demain pour le *Dial*. J'ai un peu hésité avant de le faire, malgré les fidèles observations qu'elle contient, et les belles esquisses du pêcheur de brochets et du bûcheron, à cause de votre *maniérisme* — toujours mon vieux reproche ; comme si, en faisant attention, on pouvait trouver le secret de votre rhétorique : par exemple, appeler un endroit froid étouffant, une

(1) The cold weather saddened our landscape and our gardens here almost until now ; but to-day's sunshine is obliterating the memory of such things. I have just been visiting my petty plantations, and find that all your grafts live except a single scion ; and all my new trees, including twenty pines to fill up interstices in my curtain, are well alive (10 Juin).

(2) The apple-trees and plums speak of you in every wind. 20 Juillet.

(3) It would be a fine thing to be done, since Pindar has no adequate translation, — no English equal to his fame. 20 Juillet.

solitude publique, un endroit désert domestique (mot qui revient trop souvent), dans les bois insulter les cités, puis faire l'éloge des bois en les comparant à des villes, à des armées, etc. En faisant d'assez libres coupures, cependant, j'ai supprimé mes principales objections » (1).

Cela en passant, et tout naturellement. C'était leur habitude de se critiquer l'un et l'autre sans que cela tirât à conséquence, et cela n'empêche pas Emerson de répéter :

« N'avez-vous pas de traduction grecque prête pour moi ? Où sont mes traductions de Pindare pour le *Dial* ? » N'oubliez pas de m'envoyer quelque chose de bon et de fort » (2).

Les traductions de Pindare parurent juste à temps, dans les deux derniers numéros du *Dial*, en Avril 1844. Thoreau lui-même était revenu à Concord en décembre 1843. Il avait renoncé au préceptorat, et pendant plus d'un an il vécut chez ses parents, paisiblement, au milieu de la grand'rue de Concord. Il avait tout à fait compris, cette fois, qu'il n'était pas fait pour l'enseignement, et les déceptions éprouvées chez les éditeurs de New-York lui avaient clairement montré qu'il ne fallait pas songer à gagner sa vie dans la littérature il n'y avait pas de profit, et dans le journalisme pour lequel il ne se sentait pas fait. Il ne pouvait pas passer toute son existence chez Emerson, malgré la parfaite délicatesse de son ami. Il s'arrêta d'abord à la solution la plus simple, qui était d'aider son père dans la fabrication des crayons qui faisaient vivre la famille. Et comme il

(1) I mean to send the *Winter Walk* to the printer to-morrow for the *Dial*. I had some hesitation about it, notwithstanding its faithful observation and its fine sketches of the pickarel fisher and of the woodchopper, on account of *mannerism*, an old charge of mine, — as if, by attention, one could get the trick of the rhetoric ; for example, to call a cold place sultry, a solitude public, a wilderness domestic (a favorite word), and in the woods to insult over cities, whilst the woods, again, are dignified by comparing them to cities, armies, etc. By pretty free omission, however, I have removed my principal objections. 8 Sept.

(2) Have you no Greek translations ready for me ? (8 sept.). Where are my translations of Pindar for the *Dial* ? Fail not to send me something good and strong. 25 Oct.

ne pouvait rien faire à peu près, dès qu'il s'occupa des crayons, il se mit à perfectionner le mode de fabrication. C'étaient des crayons très imparfaits, d'un mauvais noir, et qui se cassaient facilement, on les vendait quand même parce que les autres crayons américains étaient aussi mauvais. Mais Henry apporta à son travail la minutie sérieuse d'un homme formé par la traduction du grec et l'observation serrée des plantes et de tous les phénomènes de la vie, rien n'était petit pour lui, et il passait sans effort d'une tragédie d'Eschyle au grain d'un crayon ; et il eût bientôt inventé un procédé qui transforma l'industrie paternelle ; on se procura une certaine terre de Bavière, Henry fabriqua une machine qui obtenait une mine de plomb plus fine, et la fabrication Thoreau donna le meilleur crayon d'Amérique.

Ses amis le félicitèrent d'avoir enfin entre les mains un gagne-pain ; très étonné, il répondit qu'il n'avait pas l'intention de fabriquer un autre crayon ; c'était l'invention qui l'intéressait ; il laissait l'exploitation à son père. Pour lui, il ne débiterait pas sa vie en crayons. (1)

Il fallait trouver autre chose. De plus en plus, il passait son temps dans les champs et dans les bois. Plus de *Dial* à préparer pour l'impression, pas d'élèves, il ne voulait pas s'enfermer dans la fabrique au coin de la grand-rue. Il avait des rendez-vous avec les ormes et les bouleaux, il ne se lassait pas de voir apparaître les fleurs, la neige, d'écouter les oiseaux, de marcher à travers les champs incul-tes et les marais. Il allait, seul ou avec le poète Ellery Channing, aussi convaincu que lui, dans les terres de Conantum, dans les bois qui entourent l'étang de Walden, qui avait toujours exercé sur lui une fascination à cause de sa pureté étincelante au milieu des arbres.

Le problème se précisait.

Il fallait d'abord conserver sa vie libre, garder jalousement tout le temps, en bon Transcendentaliste qui voulait s'ouvrir à la Sur-Ame sans marchander. -

(1) V. Journal d'Emerson, 8 Mai 1844.

Il fallait rester au cœur de la nature et pouvoir l'observer tous les jours, à toutes les heures, avec la persévérance d'un savant, l'enthousiasme d'un amoureux, la fraîcheur de vision d'un poète.

Il fallait avoir des livres, car Thoreau n'était pas heureux quand il n'avait pas auprès de lui les grands classiques, les Grecs, les Orientaux, qui nourrissaient sa pensée.

Il fallait rester près d'Emerson, qui était toujours une inspiration vivante, et pouvoir venir n'importe quand respirer cette atmosphère de sereine méditation dont l'absence faisait de Staten Island un exil.

Il chercha donc comment il pourrait vivre seul, en réunissant toutes ces conditions, et surtout en restant tout près de Concord.

Emerson lui offrit le terrain qu'il venait d'acheter au bord de cet étang de Walden où ils avaient été souvent ensemble, et c'est ainsi que Thoreau put appliquer les principes de vie simple et de solitude que ses amis et lui avaient formulés. Il choisit un coin un peu au-dessus de l'étang, bien abrité par des pins élevés, et d'où il voyait entre les arbres l'eau du lac ; et en Mars 1845, dès que le dégel eut commencé, il se mit à construire sa cabane, avec des planches qu'il avait achetées à un Irlandais.

Emerson encourageait l'entreprise ; Channing, qui avait vécu quelque temps dans une hutte dans l'Illinois, l'aidait à avancer le travail ; et Alcott, qui avait bâti à Fruitlands la maison destinée à sa communauté idéale, prêta sa hache et donna des conseils

Le 4 juillet 1845, tout était prêt et Thoreau s'installa.

Les critiques n'ont pas manqué à cet acte qui était pourtant une conséquence très naturelle des doctrines que Thoreau avait adoptées. En s'en allant seul au bord de l'étang vivre une vie simple, en harmonie avec les pensées qu'Emerson et lui avaient échangées librement pendant des années, il appliquait la théorie qui leur était commune ; il évoluait en profondeur, sans transformation réelle en lui ; les conceptions qu'il avait eues plus jeune, il y restait fermement attaché ; il n'y voyait rien à changer, mais beaucoup à creuser. Il

réduisait au minimum les besoins matériels de l'existence et n'en souffrait pas ; il pratiquait la solitude et le contact avec la nature, dans une joie toujours renouvelée, et sa confiance en soi ne faisait que grandir dans cette aventure.

Dans cette vie l'intuition avait toute latitude pour régner, et il pouvait dire à la fin des deux années qu'il passa à Walden que l'expérience était réussie.

En effet, il avait réduit à presque rien les nécessités matérielles de la vie, qui usent l'existence des autres hommes ; il avait cultivé un petit champ derrière sa cabane, qui lui suffisait pour se nourrir, et faisant ses comptes scrupuleusement, il constatait que si on veut, on peut vivre presque pour rien. Il reste le luxe incessant, la splendeur des jours et des heures, et la pensée qui vit dans cette royale solitude.

Il n'entrait pas dans son esprit d'ériger sa conduite en principe ; pour rien au monde il n'aurait voulu servir d'exemple. Il suivait sa règle intérieure, et savait qu'elle ne convenait qu'à lui ; et il n'avait pas cherché à rompre avec la société et à vivre en sauvage. Ce n'était ni un ermite ni un anarchiste. C'était un homme sincère à la recherche de lui-même, qui avait voulu, en restant près de ses amis, se donner un temps de recueillement, une longue méditation, une plongée en lui-même. Son expérience dura deux ans, et lorsqu'il sentit qu'il était en possession de ce qu'il avait cherché, il s'en alla avec autant de simplicité qu'il était venu.

Il écrivit beaucoup à Walden ; il accumulait dans son journal une masse de matériaux de toutes sortes, il reprenait et étudiait ceux qu'il avait réunis avant. Il avait transformé son style ; cette forte concentration lui avait donné une intensité qu'il n'avait pas auparavant. Et surtout, Il travaillait à un livre qui reprenait le souvenir de son ancienne excursion sur la rivière avec son frère John, en y ajoutant beaucoup d'observations et de richesses trouvées dans ses lectures.

C'est un délicieux livre que *A Week on the Concord and Merrimack Rivers*. On y sent la fraîcheur du bain matinal que Thoreau prenait tous les jours dans l'étang, et la lumière du ciel pur se reflète dans ces pages heureuses.

L'art est loin d'y être parfait ; il y a trop de citations, et les remarques se suivent avec un lien très lâche ; dans une division assez arbitraire, Thoreau a raconté en sept journées une excursion en canot sur les rivières de Concord, souvenir synthétique de toutes ses navigations de jeunesse ; et, au fil de l'eau, sans se soucier de déranger son bon plaisir, il a mis, à peu près comme elles se présentaient dans son journal, des descriptions, des extraits de ses lectures, des déclamations contre l'absurde perte de vie qu'entraîne le système habituel, et un essai sur l'amitié.

Quels exquis tableaux se présentent à ses yeux, souvenirs aussi réels qu'autrefois, dans la même lumière légère.

« C'était une douce après-midi, aussi sereine et fraîche que si la nature mûrissait un projet plus grand qu'elle-même » (1).

« L'air était si élastique et si cristallin qu'il produisait le même effet sur le paysage qu'un verre sur un tableau, lui donnant un éloignement et une perfection idéale » (2).

Voici les plantes, l'une après l'autre, présentées avec minutie ; les saules aux feuilles étroites, allongés sur la surface de l'eau en masses d'un vert clair, la rayure rouge, rare et précieuse du *polygonum*, les gentianes d'un bleu éclatant, jetées çà et là dans la prairie comme si Proserpine venait de les laisser tomber.

« Mais nous regrettons l'absence du nénuphar blanc, qui est la reine des fleurs de la rivière... Nos eaux de Concord sont habitées par plusieurs espèces de nénuphars. Il m'est arrivé de descendre la rivière avant l'aube par un matin d'été, et de

(1) It came out a mild afternoon, as serene and fresh as if Nature were maturing some greater scheme of her own. P. 15.

(2) The air was so elastic and crystalline that it had the same effect on the landscape that a glass has on a picture, to give it an ideal remoteness and perfection. P. 56.

passer au milieu des champs de nénuphars encore fermés dans leur sommeil ; et quand enfin les flocons de lumière du soleil tombaient de la rive sur la surface de l'eau, des champs entiers de fleurs blanches s'ouvraient devant moi en un éclair pendant que je glissais sur l'eau ; elles se déployaient comme une bannière, tant cette fleur est sensible à l'influence des rayons du soleil » (1).

Les poissons le charmaient autant que les fleurs ; ce sont des aspects de la vie universelle, et quels joyaux on trouve en les regardant vivre, perches, truites, brochets, anguilles. Parfois il restait immobile pendant assez longtemps pour qu'une brème restât posée sur sa main.

Quelle joie il avait toujours lorsqu'il se plongeait dans cette contemplation solitaire.

« Il y a dans ma nature, je crois, une singulière attraction vers toute sauvagerie » (2).

Et un doute lui venait. Emerson avait dit que la Nature créée, le monde matériel, ne sont que le symbole et le signe visible d'un autre monde beaucoup plus haut et plus pur. Est-ce bien possible que tant de beauté, que chacune de ces couleurs et de ces formes qui contiennent des univers de révélation merveilleuse, ne suffisent pas à notre joie ? On cherche avec ardeur des portes qu'un effort acharné nous ouvrira sur le monde invisible dont celui-ci n'est que la figure ; mais chaque fleur, chaque animal, chaque rayon de soleil, chaque goutte de pluie intime et pénétrante, est une porte grande ouverte sur l'invisible ; il suffit de savoir entrer.

(1) But we missed the white water-lily, which is the queen of river flowers. Many of this species inhabit our Concord water. I have passed down the river before sunrise on a summer morning, between fields of lilies still shut in sleep ; and when, at length, the flakes of sunlight from over the bank fell on the surface of the water, whole fields of white blossoms seemed to flash open before me, as I floated along, like the unfolding of a banner, so sensible is this flower to the influence of the sun's rays. P. 21.

(2) There is in my nature, methinks, a singular yearning toward all wildness. P. 67.

« Nous n'avons pas besoin de prier pour obtenir un ciel plus haut que celui que peuvent nous donner nos sens dans leur pureté, — une vie purement des sens. Nos sens actuels ne sont que les rudiments de ce qu'ils sont destinés à devenir. Nous sommes relativement sourds, muets et aveugles, sans odorat, sans goût et sans toucher. Est-ce que la Nature, quand nous savons la lire, n'est pas elle-même cela dont on croit généralement qu'elle n'est que le symbole ?

Il est plus facile de découvrir un autre monde comme le fit Colomb, que de pénétrer dans un seul repli de celui-ci, que nous semblons connaître si bien ; on perd la terre de vue, le compas varie, et l'humanité se mutine ; mais il suffit d'avoir un instant de santé et des sens en bon état, pour comprendre qu'il y a une nature derrière celle que nous voyons, sur laquelle nous avons un vague droit de préemption ; c'est encore un territoire de l'Ouest pour nous, une vaste réserve. Nous vivons à la frontière de cette région » (1).

En cours de route, il racontait les événements historiques qui s'étaient passés sur le bord de la rivière, les luttes héroïques d'autrefois avec les Indiens.

Les livres ne sont jamais loin, ces autres portes ouvertes sur l'univers. Ce sont les poètes anglais, les anciens, grecs et romains, Pythagore, Platon et Jamblique, des traductions d'Anacréon, Châteaubriand, Sophocle et Kalidasa au hasard de l'inspiration. Avec prédilection il revenait au grand poème de l'Inde, Bhagavad Gita, qu'il cite souvent.

« Le Nouveau Testament est remarquable pour sa pure moralité, et les meilleures des Ecritures hindoues, pour leur pure

(1) We need pray for no higher heaven than the pure senses can furnish, a purely sensuous life. Our present senses are but the rudiments of what they are destined to become. We are comparatively deaf and dumb and blind, and without smell or taste or feeling. Is not Nature, rightly read, that of which she is commonly taken to be the symbol merely ?

It is easier to discover another such a new world as Columbus did, than to go within one fold of this which we appear to know so well ; the land is lost sight of, the compass varies, and mankind mutiny ; but there is only necessary a moment's sanity and sound senses, to teach us that there is a nature behind the ordinary, in which we have only some vague preemption right, and western reserve as yet. We live on the outskirts of that region. P. 503.

intellectualité. Jamais le lecteur n'est soulevé et maintenu dans une région de la pensée plus haute, plus pure ou plus *rare* que dans le Bhagavad Gita » (1).

Il y trouvait le bréviaire de la contemplation.

« Dans la sagesse se trouvent toutes les œuvres sans exception, dit Krishna » (2).

Mais ce n'était pas pour lui un encouragement à l'immobilité.

« Que ta vie ne se passe pas dans l'inaction » (3).

« Celui qui peut contempler l'inaction dans l'action, et l'action dans l'inaction, est sage parmi les hommes. Il accomplit parfaitement tous les devoirs » (4).

« Il est à la fois un Yogi et un Sannyasi, celui qui accomplit ce qu'il a à faire sans s'occuper du fruit de son action » (5).

Bien des fois, fasciné par l'eau du lac et le reflet de la lumière, Thoreau avait médité ces pensées ; et auprès de cette « vaste et cosmogonale philosophie de Bhagavad Gita » (6), les écrivains modernes lui paraissaient jeunes et faibles.

Et à la fin du livre, il s'arrêtait pour chanter les louanges de l'amitié.

« Un ami est un être qui nous fait sans cesse le compliment d'attendre de nous toutes les vertus, et qui peut les apprécier en nous » (7).

(1) The New Testament is remarkable for its pure morality ; the best of the Hindoo Scripture, for its pure intellectuality. The reader is nowhere raised into and sustained in a higher, purer or *rarer* region of thought than in the Bhagvat Geeta. P. 177.

(2) In wisdom is found every work without exception, says Krishna. P. 179.

(3) Let not thy life be spent in inaction. P. 180.

(4) He who may behold as it were inaction in action and action in inaction is wise among mankind. He is a perfect performer of all duty.

(5) He is both a Yogee and a Sannyasee who performeth that which he has to do independent of the fruit thereof. P. 181.

(6) The vast and cosmogonal philosophy of the Bhagvat Geeta. P. 186.

(7) A Friend is one who incessantly pays us the compliment of expecting from us all the virtues, and who can appreciate them in us. P. 352.

Nous connaissons cela, c'est presque ce qu'il avait écrit à Mrs Emerson après avoir quitté sa maison.

« L'amitié est une relation de parfaite égalité » (1).

disait aussi Thoreau, chez qui l'admiration la plus sincère n'empêchait pas qu'il fit toujours respecter sa propre intégrité intellectuelle.

Mais on aurait une déception si on s'attendait à trouver dans son livre un dithyrambe sur l'amitié et ses amis.

« On imagine des conversations incessantes avec son Ami, dans lesquelles la langue sera déliée, et les pensées exprimées sans hésitation et sans fin ; mais l'expérience est d'habitude tout autre » (2).

« A quoi sert qu'un autre vous aime, s'il ne vous comprend pas ? Un tel amour est une malédiction » (3).

Et il avait de bonnes raisons pour vouloir écarter de lui les importuns en se réfugiant dans les bois.

« Il y a des moments où nous avons assez même de nos amis, où nous commençons inévitablement à nous profaner l'un l'autre, et où nous devons nous retirer religieusement dans la solitude et le silence, pour mieux nous préparer à une plus haute intimité » (4).

Ce n'est pas par dureté et par indifférence que Thoreau se refuse à ceux qui voudraient s'approcher de lui, c'est par une conception trop haute de l'amitié, qui le fit souffrir souvent, mais cela ne l'empêchait pas de s'écrier :

(1) Friendship is a relation of perfect equality. P. 352.

(2) One imagines endless conversations with his Friend, in which the tongues shall be loosed, and thoughts be spoken without hesitancy or end ; but the experience is commonly far otherwise. Id.

(3) What avails it that another loves you, if he does not understand you? Such love is a curse. Id.

(4) There are times when we have had enough even of our Friends, when we begin inevitably to profane one another, and must withdraw religiously into solitude and silence, the better to prepare ourselves for a loftier intimacy.

« Autant j'aime la Nature, autant j'aime les oiseaux qui chantent et la paille dans la lumière et les rivières qui coulent, et le matin et le soir, et l'été et l'hiver, je t'aime, mon Ami » (1).

Ce qui pour lui était beaucoup dire.

Son livre écrit, à l'automne de 1847 il quitta sa solitude au bord de l'étang, parce qu'elle ne lui était plus nécessaire, riche pour la vie de ce qu'il avait appris là, et aussi parce qu'Emerson avait besoin de lui.

Emerson avait accepté, après bien des hésitations, d'aller faire une série de conférences en Europe ; son absence serait longue, il resterait plusieurs mois en Angleterre ; et il offrit à Thoreau de venir dans sa maison, cette fois en son absence. L'homme de confiance aurait à surveiller le domaine qu'il connaissait bien, à protéger la famille, Mrs Emerson et ses enfants, qui étaient trois puisque le petit Edward était né en 1844.

On peut se faire une idée du rôle joué par Thoreau auprès des enfants par le livre que ce même Edward Waldo Emerson écrivit beaucoup plus tard, en 1917, quand il voulut défendre son grand ami d'enfance qu'on représentait comme un être dur, farouche, ennemi de toute convention sociale, et par conséquent de la famille. Pour les petits Emerson, c'était l'être le plus gai et le plus simple.

« Dans mon enfance, j'avais un ami, un homme libre, amical, d'allure jeune, qui entrait sans frapper, venant de bois et de champs inconnus. Il laissait de côté la porte des grandes personnes, et il venait tout droit chez les enfants ; aussitôt il attisait le feu de bois ; et on aurait cru que c'était l'effet du brave et sain vent du nord plutôt que de la brassée de cotrets qu'il apportait de la cour.

« Cette silhouette jeune et gaie était bien familière dans notre maison, et quand on entendait sa voix dans le hall, les enfants ne pouvaient pas s'empêcher de venir s'accrocher à ses genoux ;

(1) As I love nature, as I love singing birds, and gleaming stubble, and flowing rivers, and morning and evening and summer and winter, I love thee, my Friend.

et il se débattait avec plaisir, s'asseyait auprès du feu et racontait des histoires ; parfois c'étaient les étranges aventures de son enfance, ou plus souvent, des écureuils, des rats musqués, de vautours qu'il avait vus ce jour-là, le duel des tortues dans la rivière, ou la grande bataille homérique des fourmis rouges et noires » (1).

Il jouait avec les enfants qui s'amusaient royalement, toujours charmés ; il faisait rire les petits avec simplicité, et quand ils étaient assez grands pour le suivre :

« Il les emmenait sur les collines où poussent les airelles, dans les marais où se trouvent les buissons des myrtilles, les guidait sur le territoire des marronniers et de l'épine-vinette, et mieux que tout, il ouvrait cette terre d'enchantement dans laquelle, parmi les sombres épicéas, les érables rouges sang et les hêtres jaunissants, nous flottions dans son bateau, chargé de feuilles, de gentianes bleues et raisins parfumés pris aux vignes en festons » (2).

Il les emmenait camper dans les bois, traverser Walden en canot à minuit, toujours simple, toujours prêt, quand on le lui demandait, à faire marcher les serrures, les gonds ou les poêles. Il marchait d'un pas allongé et régulier, infatigable ; et laissait à ses petits amis le souvenir obsédant de ses

(1) In childhood I had a friend, a free, friendly, youthful-seeming man, who wandered in from unknown woods and fields without knocking, passed by the elder's doors, but straightway sought out the children, brightened up the wood-fire forthwith ; and it seemed as if it were the effect of a wholesome brave north-wind more than of the armful of cat-sticks which he would bring in from the yard.

This youthful, cheery figure was a familiar one in our house, and when he, like the pied piper of Hamelin, sounded his note in the hall the children must needs come and hug his knees, and he struggled with them, nothing loath, to the fireplace, sat down and told stories, sometimes of the strange adventures of his childhood, or more often of squirrels, muskrats, hawks, he had seen that day, the Monitor and Merrimac duel of mud-turtles in the river, or the great Homeric battle of the red and black ants. Edward Emerson, Henry Thoreau, p. 3.

(2) He led them to choice huckleberry hills, swamps where the great high-bush blueberries grew, guided to the land of the chestnut and barberry, and more than all, opened that land of enchantment into which, among dark hemlocks, blood-red maples, an yellowing birches, we floated in his boat, and freighted it with leaves and blue gentians and fragrant grapes from the festooning vines. P. 6.

« yeux grands ouverts d'un bleu gris, sincères, capables d'un éclair malicieux, ou d'austérité, mais pas de molle douceur » (1).

imposant sa forte personnalité sans le vouloir.

« J'ai toujours vu cet homme gravement et simplement courtois, apportant une aide tranquille et utile, sincère ; et j'ai toujours entendu parler de lui avec affection et respect par mes parents et mes autres proches amis » (2).

Le 5 Octobre 1847, Thoreau avait accompagné Emerson à Boston, et avait assisté à son embarquement sur le paquebot Washington Irving dans une minuscule cabine de six pieds carrés, avec un hublot grand comme une soucoupe, pour les deux ou trois semaines que durerait la traversée (3).

Il s'installa ensuite dans la maison Emerson, où il resta de l'automne 47 à l'automne 48 ; et il écrivit souvent à son ami pour le tenir au courant de la vie de la maisonnée.

Le jardin d'abord, puisque c'est leur grande préoccupation matérielle.

« J'ai protégé les jeunes arbres contre l'hiver et les souris, et je m'occuperai à ma façon des palissades démolies et des clous tombés.

« Je voudrais de tout mon cœur rendre de bons services dans cette maison. Mais moi, qui ai employé mes dix doigts si longtemps pour résoudre le problème de la vie à gagner, comment puis-je le faire ? Le monde est une vache difficile à traire » (2).

(1) Very wide open eyes of clear blue grey, sincere, but capable of a twinkle, and again of austerity but not of softness. P. 2.

(2) I saw this man ever gravely and simply courteous, quietly and effectively helpful, sincere, always spoken of with affection and respect by my parents and other near friends. P. 8.

(3) Lettre de Thoreau à sa sœur Sophia, 24 Octobre 1847.

(4) Il have banked up the young trees against the winter and the mice, and I will look out, in my careless way, to see when a pale is loose or a nail drops out of its place. I heartily wish I could be of good service to this household. But I who have only used these ten digits so long to solve the problem of a living, how can I ? The world is a cow that is hard to milk. 14 Novembre 1847.

« Si vous avez des ordres à donner à propos des arbres, n'oubliez pas que le printemps va nous arriver bientôt » (1).

Dans la maison l'harmonie règnait.

« Nous sommes de très bonnes maîtresses de maison, Lidian et moi. Elle est pour moi une sœur très chère » (2).

Ce qui est compliqué, c'est de recevoir dignement, en l'absence du maître, les professeurs qui viennent frapper à sa porte. On y consacre les plus grands préparatifs et on tue les plus belles dindes.

En février, Mrs Emerson tomba malade ; elle avait la jaunisse et c'était Thoreau qui était chargé de donner à Emerson toutes les nouvelles, car elle ne pouvait pas écrire. Il rapportait religieusement les propos des enfants, dont il s'occupait avec la sollicitude que le petit Edward, alors bébé de trois ans, devait se rappeler avec reconnaissance.

« De temps en temps, Eddy s'installe sur mes épaules pour contempler l'humanité avec la sagesse d'un Johnson. L'autre jour, il m'a demandé très sérieusement : Monsieur Thoreau, voulez-vous être mon père ? » (3).

Son vrai père, il l'embrassait tous les jours, sur le tableau au-dessus du canapé.

« Ellen pense déjà à ce qu'on fera quand vous serez rentré ; mais aussi elle pense que ce sera dommage que je m'en aille » (4).

Les nouvelles des amis ? Alcott construit dans le verger d'Emer-

(1) If you have any directions to give about the trees, you must not forget that spring will soon be upon us. 23 Février 1848.

(2) Lidian and I make very good housekeepers. She is a very dear sister to me. 14 Novembre 1847.

(3) Eddy... occasionally surveys mankind from my shoulders as wisely as ever Johnson did. He very seriously asked me the other day : Mr Thoreau, will you be my father ? 14 Novembre 1847.

(4) Ellen is already thinking what will be done when you come home ; but then she thinks it will be some loss that I shall go away. 23 Mars 1848.

son un kiosque pour l'été, et cela fait bien rire Thoreau de voir comment le philosophe platonicien fait de l'architecture sans calculer, à la grâce de Dieu, en suivant « les courbes naturelles ». Alcott, avec ses 48 ans et ses cheveux blancs, est si jeune qu'il semble toujours être sur le seuil de la vie.

Cambridge est absorbé par un grand télescope et par les satellites de Neptune. Harvard, la vieille Alma Mater, fait des progrès scientifiques. Agassiz commence ses conférences de zoologie, on crée une classe de chimie.

« Ils ont la sottise de mettre au bout de toutes ces choses sérieuses la vieille plaisanterie d'un diplôme. Et moi je dis, à chaque mouton suffit sa peau » (1).

Il est arrivé aussi cette chose inqualifiable : une demoiselle s'est permis d'écrire à Thoreau qu'elle voudrait l'épouser, et il a refusé avec horreur.

Il confie à Emerson ses ennuis d'écrivain. Les éditeurs refusent de prendre son livre, *The Week* ; il veut bien l'accepter, mais à frais d'auteur.

« Si j'aimais assez mon livre, je n'attendrais pas ; mais pour le moment, je suis indifférent. Je crois que c'est, après tout, ce que vous m'aviez conseillé, de laisser le livre attendre » (2).

Que dire sur sa vie personnelle ? Il fait des conférences sur une excursion récente dans les bois du Maine ; mais il ne se passe pas d'événements importants pour lui en dehors de sa vie intérieure.

« Je ne sais pas quoi dire sur moi. Je vais m'asseoir devant

(1) They have been foolish enough to put at the end of all this earnest the old joke of a diploma. Let each sheep keep but his own skin, I say. 14 Novembre 1847.

(2) If I liked the book well enough, I should not delay ; but for the present I am indifferent, I believe this is, after all, the course you advised : to let it lie. 14 Novembre 1847.

mon bureau vert, dans la chambre au haut de l'escalier, et je m'occupe de mes pensées, avec plus ou moins de clarté (1).

« J'ai passé beaucoup de bonnes heures dans la chambre au haut de l'escalier ; je crois que c'est du temps solidement employé » (2).

A ces lettres confiantes et gaies, Emerson répond, en remerciant chaleureusement Thoreau de sa fidélité.

« Manchester, 2 Décembre 1847.

« Cher Henry,

« Dans le paquet que j'ai reçu, votre lettre était très bien-venue, vos pensées et vos nouvelles très précieuses. C'est un des meilleurs résultats de mon voyage ici, que vous ayez pu et voulu garder ma maison ; le feu y sera d'autant plus brillant, et en gardera une lueur permanente. Merci, grand merci pour la bonté que vous montrez, je le vois, aux petits de la maison » (3).

« Il faut que je vous remercie de votre lettre qui est un vrai plaisir.

« Quoiqu'il arrive, mon cher Henry est toujours là, — si du moins il est quelqu'un qui ait le droit de l'appeler ainsi —, droit, serein, incapable de se laisser tromper. Puisse-t-il toujours en être ainsi » (4).

Il l'encourage vivement à faire paraître son livre le plus tôt possible et relève la remarque de Thoreau d'après qui Emerson aurait jugé que *A Week* pouvait attendre, et être amélioré.

(1) I do not know what to say of myself. I sit before my green desk, in the chamber at the head of the stairs, and attend to my thinking, sometimes more, sometimes less distinctly. 14 Novembre 47.

(2) I have had many good hours in the chamber at the head of the stairs ; a solid time, it seems to me. 29 Décembre 47.

(3) Dear Henry, very welcome in the the parcel was your letter, very precious your thoughts and tidings. It is one of the best things connected with my coming hither that you could and would keep the homestead ; that fireplace shines all the brighter and has a certain permanent glimmer therefor. Thanks, ever more thanks for the kindness which I well discern to the youth of the house. 2 Déc. 1847.

(4) I have to thank you for your letter, which was a true refreshment. Let who or what pass, there stands the dear Henry, — if indeed anybody has a right to call him so, — erect, serene, and indeceivable. So let it ever be ! Manchester, 23 Janvier 1848.

« Je ne pense pas que votre livre doive attendre un mois. Il faut l'imprimer dès maintenant, et je ne crois pas qu'en agissant ainsi vous risquiez plus que vous ne pouvez vous le permettre. Le livre aura certainement des lecteurs et des admirateurs, en Angleterre et en Amérique » (1).

Il décrit les impressions que produit sur lui cette deuxième visite en Angleterre. La première fois, dans l'angoisse de sa crise intérieure, il n'avait vraiment vu que ses pensées ; maintenant, l'esprit libéré, il observe mieux, et ses lettres montrent la plus franche admiration.

« Tout est centralisé dans cette magnifique machine qu'est l'Angleterre. Fabriquant pour le monde entier, elle est devenue, ou elle est en train de devenir elle-même un outil parfait » (2).

« Hier soir j'ai entendu l'homme le plus éloquent d'Angleterre prononcer ce qui était peut-être son meilleur discours, Cobden, qui est le *cor cordis* un centre d'honneur et de confiance, pour l'Angleterre grandie et grandissante.

» Son auditoire ne reste pas inactif, mais montre la sympathie la plus pénétrante » (3).

« C'est dommage que vous ne puissiez pas voir cette Angleterre avec son indescriptible supériorité matérielle de toutes sortes, la juste confiance que tous ces immenses succès passés ont créée chez l'Anglais, lui faisant comprendre qu'il peut tout accomplir..., la solidité de la science et de la valeur qu'on est sûr de trouver partout en haut lieu » (4).

On se demande ce que pouvait penser le solitaire de Walden

(1) I am not of opinion that your book should be delayed a month. I should print it at once, nor do I think you would incur any risk in doing so that you cannot well afford. It is very certain to have readers and debtors, here as well as the. 2 Décembre 1847.

(2) Everything centralizes in this magnificent machine which England is. Manufacturer for the world, she is become, or becoming, one complete tool or engine in herself. 2 Décembre 1847.

(3) Last night I heard the best man in England make perhaps his best speech. Cobden who is the *cor cordis*, the object of honor and belief, to risen and rising England. The audience play no inactive part, but the most acute and sympathizing. 2 Déc. 1847.

(4) It is a pity that you should not see this England with its indescribable material superiorities of every kind, the just confidence which immense successes of all pasts have generated in the Englishman that he can do everything.. the solidity of science and merit which in any high place you are sure to find. Londres, 25 Mars 1848.

de cette « indescriptible supériorité matérielle » ; et comme Thoreau était loin d'avoir varié dans sa profonde conviction que la recherche du succès matériel est une perte de temps, de vie et de pensée, et que dans sa petite chambre au haut de l'escalier il notait des remarques sur ce sujet, il est clair que les deux amis, toujours sincèrement attachés l'un à l'autre, ne suivaient plus tout à fait la même direction.

IV

APRÈS 1848 (a)

IV

APRÈS 1848 (a)

Emerson avait beaucoup vu et appris pendant ce voyage en Angleterre ; comme il l'écrivait à Thoreau, il était rempli d'admiration ; il avait retrouvé son vieil ami Carlyle, toujours aussi volcanique, déversant des flots de vitriol sur tous les hommes et les choses, mais non sur l'Américain à qui il restait tendrement attaché ; ils avaient fait ensemble une excursion à Stonehenge, et malgré toutes les différences de leur caractère et de leur pensée, leur amitié durait.

Cette fois, Emerson ne pouvait pas se plaindre de ne pas rencontrer assez d'hommes importants. Il avait été invité et choyé partout. Il avait vu De Quincey, Wordsworth, Dickens, Tennyson. Il avait admiré la grâce et l'esprit de Macaulay, roi des dîneurs en ville ; il avait eu une conversation avec Disraeli et entendu Faraday ; la magnifique duchesse de Sutherland l'avait invité dans son palais ; il avait entendu d'interminables discussions sur la politique française.

Il était même allé à Paris, en Mai 1848, au risque d'être mêlé aux émeutes de la rue. Sa curiosité était grande, et le moment était bon pour voir la France en activité ; il avait été vivement frappé par l'ardeur vibrante des Français.

« De tous les endroits où je suis allé, je trouve que les clubs sont les plus intéressants ; les hommes sont terriblement convaincus. On ne peut pas se rendre compte, en Nouvelle Angle-

terre, du feu et de la fureur de ces gens quand ils sont interrompus ou quand ils rencontrent un obstacle » (1).

Quelle excitation ambiante pour l'homme de Concord ! Tout le monde a l'air d'avoir un pistolet dans la poche ; on entend les chevaux traîner avec fracas des canons dans la rue, des proclamations sont affichées sur les murs. Emerson ne veut rien perdre, il va écouter Blanqui à son club, Lamartine à la Chambre (c'est un grand discours sur la Pologne), Rachel dans *Phèdre*, Michelet à la Sorbonne sur la philosophie de l'Inde et Le Verrier dans un cours de mathématiques.

L'art et la beauté de Paris, la gaité de la race, pénètrent en lui ; observateur impartial, il revise son jugement.

« Paris est l'endroit où règne, je suppose, la plus grande liberté dans le monde civilisé.

« Pendant tout l'hiver dernier, j'ai admiré les Anglais et critiqué les Français ; mais depuis quelques semaines, je me débarrasse de mon préjugé, et les Français montent de plusieurs degrés dans mon estime.

« Leur bonne éducation universelle est une chose bien agréable » (2).

Il revient à Londres faire les conférences qu'il a promis de donner ; mais il est obligé de se livrer à un travail hâtif qui lui déplaît ; il faut parler sur des sujets différents, répondre aux invitations que lui font d'autres villes ; c'est une routine fatigante et la multitude l'étourdit ; tout cela convient mal à ses habitudes de calme méditation.

(1) But though I have been to many places, I find the clubs the most interesting ; the men are in terrible earnest. The fire and fury of the people, when they are interrupted and thwarted, are inconceivable to New England. Lettre à Mrs Emerson, 17 Mai 1848.

(2) I find Paris a place of the largest liberty that is, I suppose in the civilized world. All winter I have been admiring the English and disparaging the French ; now in these weeks I have been correcting my prejudice, and the French rise many entire degrees. Their universal good-breeding is a great convenience. Lettre à sa femme, 24 Mai 1848.

« Et après avoir ainsi fait parade de mes connaissances élégantes, allez-vous croire que ma rusticité soit dégrossie, et mes mauvaises manières améliorées ? Pas le moins du monde. Je n'ai pas acquis la moindre facilité et je n'espère pas y parvenir.

« Mais je ne refuse pas toutes ces occasions, elles me sont précieuses, car je voudrais au moins savoir comment vit cette « autre moitié du monde », bien que je ne puisse pas et ne veuille pas y vivre » (1).

C'est avec plaisir qu'il retrouvera Concord. Il a admiré la rapidité des trains, les foules qui se pressent dans les villes, mais il n'aime pas vraiment la vie fiévreuse qu'il est obligé de mener; la lassitude le gagne.

« Ah ! si seulement j'étais né en Angleterre, avec un peu de chêne anglais dans ma constitution en branche de saule ! » (2).

Il avait produit sur ses amis anglais une impression de charme et d'élévation personnelle; on avait compris la valeur de son intelligence et la beauté de sa sereine douceur. Harriet Martineau cherchait à s'expliquer cette influence :

« Son influence est de nature évasive. Il y a en lui une vague noblesse et une totale douceur qui émeuvent et vont jusqu'au fond du cœur sans qu'on puisse se l'expliquer. Les logiciens triomphent de lui tout le temps, mais leur triomphe ne sert à rien. Il conquiert les intelligences aussi bien que les cœurs partout où il passe, et sans convaincre personne de la

(1) Pray, after this ostentation of my fashionable acquaintance, do you believe that my rusticities are smoothed down, and my bad manners mended ? Not in the smallest degree. I have not acquired the least facility, nor can hope to. But I do not decline these opportunities, as they are all valuable to me, who would, at least, know how that « other half of the world » lives, though I cannot and would not live with them. (Lettre à Mrs Emerson, 26 Janvier 1848).

(2) Had I been born in England, with but one chip of English oak in my willowy constitution ! (Lettre à Elizabeth Hear, 28 Déc. 1847).

raison de quoi que ce soit, il exalte la raison et donne plus de valeur à l'intelligence de ceux qu'il rencontre » (1).

Il rentra chez lui le 15 Juillet 1848. Il rapportait une foule de notes prises tous les jours pendant son voyage ; il les remania, les utilisa dans les conférences qu'il donna en Amérique et en fit son livre *English Traits* (2).

Il y disait que l'Angleterre est la meilleure des nations existantes, que Londres est l'építome de notre temps, la Rome d'aujourd'hui. Les Anglais ont beaucoup de défauts, ils ne savent pas voir autre chose que leur race et son succès, aveuglés par

« ce sens national puissant qui rend leur existence incompatible avec tout ce qui n'est pas anglais » (3).

et leur politique est pleine de mensonge.

Mais quelle variété dans la force et le talent ! quelle dignité, quel courage dans la guerre, quelles myriades de fortes personnalités. Et cette force, maintenue en respect dans l'île, éclate dans les colonies, annexant une partie de la planète.

Ils ne sont pas attirés par l'intellectualité pure ; ils n'aiment pas généraliser ; ils restent enfermés, volontairement, dans les barrières sociales traditionnelles ; mais leur triomphe est la création de belles individualités, et la grandeur de l'Angleterre se mesure à celle de ses hommes.

« Que ne pourraient-ils pas faire, si seulement ils voulaient (4).

« Les Anglais ont donné toute l'importance aux individus

(1) His influence is of an evasive sort. There is a vague nobleness and thorough sweetness about him which move people to their very depths without their being able to explain why. The logicians have an incessant triumph over him, but their triumph is of no avail. He conquers minds as well as hearts wherever he goes, and without convincing anybody's reason of any one thing, exalts this reason and makes their minds of more worth than they were before. Cité par Cabot, p. 561.

(2) Publié en 1856.

(3) That puissant nationality which makes their existence incompatible with all that is not English. *English traits*.

(4) What could they not, if only they would ? id.

qui sont le but principal et le fruit de toute société. Grâce à cette activité générale, et grâce au caractère sacré de l'individu, ils ont en sept cents ans trouvé les principes de la liberté. C'est la terre des patriotes, des martyrs, des sages et des bardes, et si un jour l'océan dont elle émerge devait l'engloutir de nouveau, elle resterait dans la mémoire des hommes une île fameuse pour ses lois immortelles, pour avoir annoncé le droit originel qui constitue les tables de pierre de la liberté » (1).

Dans ce pays où les hommes n'emploient pas toute leur force, le caractère est à toute épreuve et les manières ont une grâce séculaire

« En Amérique, nous étudions avec soin, mais nous ne sommes pas encore arrivés à la même perfection » (2).

Il était tellement impressionné par les splendides spécimens de la race qu'il avait devant lui que, dans ses conférences, il hésitait à parler de notre pauvre et faible humanité, selon son habitude,

« tant la beauté physique et la vigueur personnelle de cette race robuste impressionnait mon imagination » (3).

Grandeur de l'homme, importance de l'individu, influence des êtres qui ont su maîtriser leur faiblesse et s'élever au-dessus des races inférieures, tout cela se retrouve dans *Representative Men*, publié en 1850.

Comme Carlyle, lorsqu'il avait publié le *Culte des Héros* dix ans plus tôt, Emerson donnait une série d'Essais biographiques, destinés à faire voir comment il comprenait l'homme dans son

(1) The English have given importance to individuals, a principal end and fruit of every society. By this general activity, and by the sacredness of individuals they have in seven hundred years evolved the principles of freedom. It is the land of patriots, martyrs, sages and bards, and if the ocean out of which it emerged should wash it away, it will be remembered as an island famous for its immortal laws, for the announcements of original right which make the stone tables of liberty. Id.

(2) In America, we are apt scholars, but have not yet attained the same perfection. Id.

(3) So much had the fine physique and the personal vigour of this robust race worked on my imagination.

multiple développement. Il étudiait l'humanité en six facettes et choisissait, pour symboliser ces différents rayons de lumière humaine, Platon ou le philosophe, Swedenborg ou le mystique, Montaigne ou le sceptique, Shakespeare, Napoléon, Goethe.

En préface, sous le titre *Uses of Great Men*, il donnait sa philosophie du culte des héros. Le but ultime de la vie humaine restant la communion mystique, le moyen d'y parvenir est une confiance en soi qui rendra possible notre faculté de vision ; et puisque notre infirmité ne nous permet pas de parvenir au but par nos seuls moyens, nous avons besoin des intermédiaires que sont les grands hommes, c'est-à-dire ceux qui ont possédé avec plus d'intensité que nous le sens de la réalité. L'admiration que nous leur apportons vitalise leurs idées et nous enrichit en même temps.

Dans une oscillation incessante de sa pensée, qui avant d'avoir résolu un problème en pose aussitôt un autre d'apparence contraire et revient au premier, il affirme démocratiquement que tous les hommes sont égaux : « Il n'y a pas d'hommes ordinaires » (*there are no common men*), puis il pose en principe une hiérarchie dans le degré de pénétration de l'âme universelle, qui fait la base même de l'utilité des grands hommes.

« J'appelle grand homme celui qui habite cette sphère plus haute de la pensée, jusqu'à laquelle les autres hommes s'élèvent avec labeur et difficulté ; il n'a qu'à ouvrir les yeux pour voir les choses dans leur vraie lumière et sous un aspect large, tandis que ceux-ci sont obligés de faire de pénibles corrections et de ne pas perdre de vue de nombreuses sources d'erreur » (1).

« Il est grand, celui qui est ce qu'il est naturellement, et qui ne nous fait jamais penser à un autre » (2).

(1) I count him a great man who inhabits a higher sphere of thought into which other men rise with labour and difficulty ; he has but to open his eyes to see things in a true light, and in large relations ; whilst they must make painful corrections, and keep a vigilant eye on many sources of error. *Representative Men*.

(2) He is great who is what he is from nature, who never reminds us of others. *Id.*

Par une influence toute intérieure, les grands hommes développent notre intelligence, notre imagination, notre vitalité.

« La quête des grands hommes est le rêve de la jeunesse et la plus sérieuse occupation de l'âge mûr.

« S'il existait un aimant qui se dirigeât vers les pays et les maisons où sont les êtres qui sont intrinsèquement riches et puissants, je voudrais vendre tout ce que j'ai et me mettre en route aujourd'hui même » (1).

Ce que nous demandons aux grands hommes, c'est de nous révéler à nous-mêmes.

« Les autres hommes sont des verres grossissants à travers lesquels nous lisons notre propre pensée. Chacun de nous recherche ceux qui sont d'une autre qualité que la sienne, et qui sont les meilleurs de leur espèce ; c'est-à-dire que nous recherchons ceux qui sont différents, ceux qui sont le plus différents de nous » (2).

Le don des grands hommes n'est pas direct ; ce n'est pas du pain et du feu qu'ils donnent, ce n'est même pas une idée précise, c'est un éveil. C'est ainsi que les maîtres les plus féconds sont ceux qui se gardent bien de donner le caractère d'un dogme arrêté à leur système.

« Platon discute un côté de la question, puis un autre. L'Alémand le plus subtil, le disciple le plus aimant, n'ont jamais pu dire ce qu'était le Platonisme ; en vérité, des textes admirables peuvent être extraits de ses œuvres pour prouver les deux côtés de chaque grande question » (3).

(1) The search after the great men is the dream of youth and the most serious occupation of manhood. If there were a magnet that would point to the countries and houses where are the persons who are intrinsically rich and powerful, I would sell all and buy it, and put myself on the road to-day. Representative men.

(2) Other men are lenses through which we read our own minds. Each man seeks those of different quality from his own, and such as are good of their kind ; that is, he seeks other men, and the otherest. Id.

(3) Plato argues on this side and on that. The acutest German, the lovingest disciple, could never tell what Platonism was ; indeed, admirable texts can be quoted on both sides of every great question from him. Id.

paroles qui pourraient aussi bien, en partie, s'appliquer à Emerson,

« Les sénats et les souverains ne peuvent faire de compliments, avec leurs médailles, leur épées et leurs blasons, qui puissent être comparés au don qui consiste à présenter des pensées d'une certaine élévation à un être humain, en supposant qu'il les comprendra. Cet honneur, qui dans les relations personnelles est possible à peine deux fois en une existence, c'est ce que le génie fait perpétuellement, satisfait si de temps en temps, en un siècle, son offre est acceptée » (1).

C'est le bienfait dont Thoreau avait remercié Emerson, en quittant sa maison après le premier séjour qu'il y avait fait.

Le danger que présente pour nous l'admiration des grands hommes, c'est l'excès de cette admiration ; puisqu'ils ont pour but de développer notre individualité, le contre-sens est total si nous abdiquons notre individualité devant la leur.

« Mais le vrai génie cherche à nous défendre contre lui-même. Le vrai génie n'appauvrit pas mais libère et nous donne de nouveaux sens.

« Si un sage paraissait dans notre village, il créerait, chez ceux qui s'entretiendraient avec lui, une nouvelle conscience de leur richesse en leur ouvrant les yeux à des avantages qu'ils n'avaient pas vus ; il établirait le sens d'une égalité immuable, nous calmerait en nous donnant l'assurance qu'on ne peut pas nous tromper, puisque chacun discernerait les obstacles et les garanties des conditions. Les riches verraient leurs erreurs et leur pauvreté, les pauvres leurs délivrances et leurs ressources » (2).

(1) Senates and sovereigns have no compliment, with their medals, swords and armorial coats, like the addressing to a human being thoughts out of a certain height, and presupposing his intelligence. This honour, which is possible in personal intercourse scarcely twice in a lifetime, genius perpetually pays ; contented if, now and then, in a century the proffer is accepted. Representative Men.

(2) But true genius seeks to defend us from itself. True genius will not impoverish but will liberate and add new senses. If a wise man should appear in our village, he would create, in those who conversed with him, a new consciousness of wealth, by opening their eyes to unobserved advantages ; he would establish a sense of immutable equality, calm us with assurances that we could not be cheated as everyone would discern the checks and guaranties of condition. The rich would see their mistakes and poverty, the poor their escapes and their resources. Id.

C'est à peu près l'effet que produisait Emerson sur quelques jeunes habitants de son village de Concord, particulièrement sur la fille de Hawthorne, ou sur les enfants Alcott, et sur la partie réceptive de son auditoire dans ses conférences.

Comme le grand homme est un feu vivant, destiné à éveiller en nous la force de la personnalité, il a pour but dernier de nous élever à un état de l'être où cette personnalité disparaît.

« Mais je le trouve plus grand, celui qui peut s'abolir lui-même ainsi que tous les héros, laissant agir cet élément de la raison, qui ne tient pas compte des personnes ; ce subtiliseur, cette irrésistible force qui entraîne en haut, dans notre pensée, détruit l'individualisme ; le pouvoir est si grand, que le potentat n'est plus-rien » (1).

Emerson reproduit ici le même mouvement de pensée que dans *Compensation* ; après avoir étudié les lois de la diversité, il ramène sa pensée à l'unité divine qui rend inutiles toutes les distinctions en les réconciliant.

Representative Men était la réunion en volumes de conférences données par Emerson en Angleterre, à Manchester, à Londres ; revenu en Amérique, il fut sollicité de toutes parts d'aller porter sa présence et sa parole à l'Est et à l'Ouest des Etats-Unis ; et pendant des années, il passa une bonne partie de chaque hiver à voyager d'une ville à l'autre, supportant les fatigues d'une vie agitée qu'il n'aimait pas et pour exprimer aux publics les plus divers sa pensée complexe.

Ainsi Emerson voyageait et mettait en question toutes les théo-

(1) But I find him greater when he can abolish himself and all heroes, by letting in this element of reason, irrespective of persons ; this subtilizer and irresistible upward force, into our thought, destroying individualism ; the power so great, that the potentate is nothing. Representative men.

ries, mal satisfait des tentatives de réforme qu'il avait eues sous les yeux en Amérique, sentant la solidité de l'œuvre réalisée par la vieille Angleterre, créatrice d'hommes forts, la nation stable : et les grands hommes, les influences du passé, le tentaient et l'invitaient à l'étude.

Pendant ce temps, Thoreau, revenu dans la maison paternelle, moins attiré que jamais par les villes, les foules et les révolutions, reprenait ses promenades solitaires dans la campagne et méditait toujours les mêmes conceptions. Malgré la présence d'Emerson, l'affection de sa famille, l'amitié de Channing, de Sanborn et d'autres, il se sentait seul ; il avait l'impression qu'on ne pénétrait pas le sens qu'il donnait à la vie. On avait critiqué assez rudement sa solitude de Walden.

Il reprit les notes écrites avec joie dans son journal et, continuant le travail solide qu'il avait fait au bord de l'étang et dans sa petite chambre chez Emerson, il écrivit son plus beau livre, *Walden*.

Walden n'est pas seulement le récit de son expérience de deux ans ; cette retraite n'était pas très différente de ce que faisaient alors d'autres Américains beaucoup plus hardis en ce temps de pionniers solitaires des forêts de l'Ouest ; c'est, avant tout, l'effort que fit Thoreau pour expliquer une conception originale de la vie, qu'il ne voulait voir ramener à aucune autre.

Il a voulu vivre en profondeur.

Puisqu'il a compris — grâce à son intuition invariable et grâce à la lumineuse impulsion qu'Emerson lui a donnée — qu'il est urgent de vivre vraiment, il a refusé de s'éparpiller et il a choisi une fois pour toutes la contemplation. Pas celle du yogi hindou qui ferme ses yeux et bouche ses oreilles pour chercher le Soi dans les replis de l'être, ni celle du moine chrétien qui s'enferme dans une cellule pour chercher Dieu, mais une contemplation les yeux grands ouverts pour que la lumière du soleil y entre à flots et que les formes de la beauté matérielle et de la vie y apportent toutes les parcelles de révélation qu'elles contiennent.

Il a voulu —

« ne pas vivre dans cet inquiet, nerveux, affairé et banal Dix-Neuvième Siècle, mais rester à part et penser pendant qu'il passe » (1).

A quoi bon chercher de l'aide chez les grands hommes ? Ils ne sont pas plus avancés que nous. Passer par des intermédiaires, perdre du temps, alors que l'éternité peut être tout entière contenue dans le moment présent si nous savons l'y trouver, — à quoi bon ? Prenons un raccourci, et au lieu de nous renseigner sur les chemins suivis par d'autres, mettons-nous bravement en route seuls.

« Cette génération se félicite avec complaisance d'être la dernière d'une lignée illustre ; et à Boston, et à Londres, et à Paris, et à Rome, pensant à sa longue suite d'ancêtres, elle parle avec satisfaction de ses progrès en art, en science et en littérature. On publie les Rapports des Sociétés Philosophiques, et les éloges publics des *Grands Hommes* !

« Les sociétés savantes et les grands hommes d'Assyrie, où sont-ils ? Comme nous sommes jeunes dans notre philosophie et nos expériences ! » (2).

On ne peut s'empêcher de penser aux lettres qu'Emerson lui écrivait d'Angleterre : « Cher Henry, quel dommage que vous ne puissiez pas voir Londres ! » Et on se demande ce que Thoreau pensait de la longue analyse que venait de faire Emerson de l'utilité des Grands Hommes, retouchant ses opinions à mesure qu'il venait de les exprimer, pour ne laisser passer aucune nuance. Thoreau avait déjà balayé d'un revers de main, dans *The Week*, toute biographie : « Si je ne suis pas moi, qui donc le sera ? »

(1) Not to live in this restless, nervous, bustling, trivial Nineteenth Century, but stand or sit thoughtfully while it goes by. (Conclusion).

(2) This generation reclines a little to congratulate itself on being the last of an illustrious line ; and in Boston and in London and Paris and Rome, thinking of its long descent, it speaks of its progress in art and science and literature with satisfaction. There are Record of the Philosophical Societies, and the public Eulogies of *Great Men* ! The learned societies and great men of Assyria, where are they ? What youthful philosophers and experimentalists we are ! (Conclusion).

L'étrange idée de compter sur un autre pour montrer la voie, puisqu'il n'existe pas deux hommes semblables, que chacun se dirige vers le même but, mais en suivant autant de voies qu'il existe d'êtres et que, pour un individu donné, sa voie est la seule bonne.

« Si un homme ne peut pas marcher au même pas que ses compagnons, c'est peut-être parce qu'il entend un autre tambour. Qu'il marche donc en suivant la musique qu'il entend, quel qu'en soit le rythme et la distance » (1).

Pour découvrir cette voie, il faut d'abord écarter les influences qui nous égarent et pour cela nous assurer la solitude qui nous permettra, vivant assez longtemps dans la seule atmosphère de notre être, de voir un peu plus clair.

« Je trouve qu'il est bon d'être seul la plus grande partie du temps. La compagnie, même la meilleure, devient vite une fatigue et une dissipation. J'aime être seul, je n'ai jamais trouvé de compagnon qui me tienne compagnie aussi bien que la solitude » (2).

Ce qui lui paraît insupportable, c'est la présence continuelle d'un autre être, empêchant qu'on puisse même avoir l'illusion de le connaître dans ce qu'il a de plus haut.

« En général, la société est trop facile. Nous nous rencontrons très souvent, et nous n'avons pas eu le temps d'acquérir les uns pour les autres une valeur nouvelle » (3).

Sans doute il est heureux de recevoir des visites dans sa cabane ; mais celles qu'il préfère sont les conversations très simples des chas-

(1) If a man does not keep pace with his companions, perhaps it is because he hears a different drummer. Let him step to the music he hears, however measured or far away. (Conclusion).

(2) I find it wholesome to be alone the greater part of the time. To be in company, even with the best, is soon wearisome and dissipating. I love to be alone, I never found the companion that was so companionable as solitude. (Solitude).

(3) Society is commonly too cheap. We meet at very short intervals, not having had time to acquire new value for each other. (Solitude).

seurs et des bûcherons, de ceux qui avouent humblement qu'ils ne sont pas très intelligents, mais qu'ils n'y peuvent rien.

Pour réaliser cette solitude, il faut se débarrasser des soucis matériels ; non pas en les confiant à un domestique ou à une femme, dans une grande maison qui fait naître les difficultés, mais en les attaquant de front, soi-même. Thoreau a expliqué en grand détail comment il s'y est pris pour construire, meubler, chauffer sa cabane, cultiver son jardin et, par une économie bien entendue, réserver presque la totalité de son temps pour vivre.

« J'ai trouvé qu'en travaillant à peu près six semaines par an, je pouvais payer toutes les dépenses nécessaires à ma vie » (1).

C'est si simple à ses yeux qu'il se demande pourquoi tout le monde n'en fait pas autant. Il voit autour de lui des êtres humains esclaves de leur boutique, de leur champ, perdre leur vie à gagner de quoi vivre.

C'est tragique de voir le soin extrême que nous apportons tous à fuir ce qui devrait être notre but.

« Comme nous sommes vigilants ! bien décidés à ne pas vivre par la foi si nous pouvons l'éviter » (2).

Comment se fait-il que tout le monde ne sache pas cela ? et comment se fait-il que ceux qui ont vécu un nombre respectable d'années sur terre n'aient pas appris cette leçon indispensable ?

« J'ai vécu environ trente ans sur cette planète, et je n'ai pas encore reçu une syllabe de conseil utile ou même convaincu de mes aînés. Ils ne m'ont rien dit, et ne peuvent probablement rien me dire sur ce sujet. Voilà la vie, une expérience qu'en grande partie je n'ai pas encore faite ; mais il ne me sert à

(1) I found that by working about six weeks in a year I could meet all the expenses of living. (Economy).

(2) How vigilant we are ! determined not to live by faith if we can avoid it ! (Economy).

rien qu'eux l'aient faite. Quand j'ai une expérience qui me paraît bonne, je me dis toujours que de cela mes Mentors ne m'avaient pas parlé » (1).

Ce n'est pas qu'il essaie d'enseigner, lui-même, ce qu'il a appris ; on lui a reproché d'être très égoïste ; mais, pour rien au monde, il ne voudrait entraîner quelqu'un d'autre à le suivre ; il n'y a qu'une place dans sa barque.

« Je ne voudrais pas m'interposer entre un homme et son génie » (2).

Quand, après ses deux années de retraite, il est revenu chez Emerson, il avait déclaré que son expérience avait réussi et qu'il était inutile de continuer plus longtemps. Qu'avait-il donc trouvé ?

D'abord la Nature, dont il ne se lasse pas de pénétrer l'esprit.

« Chaque matin était une joyeuse invitation à donner à ma vie la simplicité et, si je puis dire, l'innocence de la nature elle-même. J'ai été un adorateur de l'aurore aussi sincère que les Grecs » (3).

Il avait l'impression que sa vision avait pénétré un peu plus loin que la surface des choses, à la pêche dans le courant du temps. Il décrit des moments de ce qu'il est trop respectueux de la grandeur des expériences spirituelles pour appeler d'un mot plus ambitieux que rêverie.

« A ces moments-là, je croissais comme le blé pendant la nuit. Je compris ce que signifie pour les Orientaux la contem-

(1) I have lived some thirty years on this planet and I have yet to hear the first syllable of valuable or even earnest advice from my seniors. They have told me nothing and probably cannot tell me anything to the purpose. Here is life, an experiment to a great extent untried by me, but it does not avail me that they have tried it. If I have any experience which I think valuable, I am sure to reflect that this my Mentors said nothing about. (Economy).

(2) I would not stand between any man and his genius. (Philanthropy).

(3) Every morning was a cheerful invitation to make my life of equal simplicity. and I may say innocence, with Nature herself. I have been as sincere a worshipper of Aurora as the Greeks. (Where I lived).

plation et l'abandon des œuvres. En général, je ne savais pas comment passaient les heures. Le jour se présentait, comme pour éclairer le travail que j'allais faire ; c'était le matin, puis voilà déjà le soir, et rien de mémorable n'avait été accompli. Au lieu de chanter comme les oiseaux, je souriais en silence à mon bonheur incessant » (1).

Walden est plein de descriptions minutieuses des oiseaux, des poissons et du lac. Il aime tant le cadre qu'il s'est donné qu'il va jusqu'à sentir qu'il s'identifie avec les choses. Il ne cherche pas à nous exposer la philosophie qui s'est présentée à lui dans sa recherche solitaire. Il se contente d'expliquer quelle attitude il lui a fallu prendre afin de s'éveiller à la vie et comment il a fait le vide en lui jusqu'à trouver la plénitude. Le reste ne semble pas l'intéresser.

Comme la plupart des mystiques, Thoreau sait fort bien décrire comment il est arrivé au discernement qui lui fait séparer d'instinct la réalité de l'irréalité ; puis au renoncement à ce qui lui paraissait irréel. Arrivé là, il sait seulement dire, dans son style direct et abrupt, que cela valait la peine et qu'il a trouvé ce qu'il cherchait. Il a fait passer dans son livre la joie forte et durable qu'il a su acquérir ; dans le ton de ses déclarations, il n'y a aucune trace de doute ou d'hésitation ; pas de retour en arrière, c'est un acte de foi, une réussite, il a trouvé sa voie.

Aucun de ses autres ouvrages n'aura la beauté concentrée de *Walden*. Le *Journal* qu'il a tenu toute sa vie est plein de notes savoureuses et de descriptions vivantes ; certaines pages de *Walden* et de

(1) I grew in those seasons like corn in the night. I realised what the Orientals mean by contemplation and the forsaking of works. For the most part, I minded not how the hours went. The day advanced as if to light some work of mine ; it was morning, and lo ! now it is evening, and nothing memorable is accomplished. Instead of singing like the birds, I silently smiled at my incessant good fortune. (Sounds).

The Week sont prises à son Journal presque sans changement ; mais il a, dans ce livre, réuni une fois pour toutes les principes qui faisaient la base de sa philosophie de la vie et il ne croyait pas nécessaire d'y revenir.

Ses autres œuvres sont des récits de voyages, des conférences ou des articles de circonstance, provoqués surtout par les discussions sur la question de l'esclavage. *The Week* et *Walden* sont les seuls livres qui aient paru de son vivant, sans grand succès. Toutes ses autres œuvres ont été publiées par sa sœur et ses amis après sa mort.

Les voyages de Thoreau sont très différents de ceux qu'Emerson faisait à la même époque ; loin de s'intéresser au développement politique et économique d'un pays étranger, il cherche seulement à pénétrer dans une nature qui soit plus sauvage que celle de son village natal, sans en être essentiellement différente ; c'est un Walden plus grand et plus pur de toute intervention humaine qu'il cherche en allant dans le Maine. Concord, disait-il, contenait pour lui un résumé du monde entier et la flore du Massachusetts qu'il examinait inlassablement lui paraissait aussi riche que celle de n'importe quel climat. Mais il était heureux d'aller faire des explorations dans les bois, les lacs et les montagnes qui lui fournissaient un paysage plus sauvage que celui auquel il était habitué.

Son premier voyage dans le Maine eut lieu en 1846. C'était pendant son second été à Walden ; il avait laissé là sa cabane et ses livres, il était parti avec des amis pour remonter le Penobscot et faire l'ascension du Mont Ktaadn. En route, il avait traversé de nombreux lacs, le Chesuncook, il avait aimé les forêts primitives, les pins sur le bord des grands lacs, « dont les branches soupirent aux quatre vents, chacune de leurs aiguilles tremblant dans le soleil » (1) ; il avait navigué sur les rivières coupées de rapides, dans le léger canoë canadien et parcouru des régions inhabitées.

(1) The white pine tree.. its branches sighing with the four winds, and every individual needle trembling in the sunlight. (Ktaadn).

Il remontait les rivières comme un saumon, enchanté de cette navigation difficile. Dans les forêts splendides, de pins, de bouleaux, de cèdres, d'érables, il y avait partout des oiseaux et des fleurs qu'il cataloguait au passage ; il était enveloppé par l'odeur de la résine ; et au pied des arbres le sol était couvert de mousse et humide comme un marais.

Ce pays est un archipel de lacs ; les rivières s'élargissent, l'eau passe sans transition d'un fleuve à un étang et à une petite mer intérieure au milieu des rochers. Thoreau avait l'impression de se trouver dans un monde vraiment nouveau. Parfois, la nuit, il apercevait au loin un lac à moitié enfoui sous les grands arbres et dont la rive était bleue sous la lune et dans la brume.

Il fit avec joie l'ascension du Ktaadn ; il ne trouvait là aucune trace humaine, les torrents coulaient au milieu des rochers, les sapins noirs étaient accrochés à des ravins profonds, le vent sifflait sans arrêt, tout était sauvage à souhait.

« Cela me rappelait les créations des vieux poètes épiques et dramatiques. Eschyle avait sans doute contemplé des spectacles semblables. C'était vaste, titanique, l'homme n'habite jamais là.

« Une partie du spectateur, une partie vitale, semble s'échapper de lui par la barrière mal fermée de ses côtes pendant qu'il monte. Il est plus seul que vous ne pouvez l'imaginer. Il y a en lui moins de pensée solide, et moins de compréhension claire, que dans les plaines qu'habitent les hommes. Sa raison est ici dispersée et sans substance, plus fine et subtile, comme l'air » (1).

Il y avait là un cadre qui aurait singulièrement bien convenu à son désir d'isolement, de sauvagerie et de beauté. Il aimait trop les

(1) It reminded me of the creations of the old epic and dramatic poets. Aeschylus had no doubt visited such scenery as this. It was vast, Titanic, and such as man never inhabits. Some part of the beholder, even some vital part, seems to escape through the loose grating of his ribs as he ascends. He is more lone than you can imagine. There is less of substantial thought and fair understanding in him than in the plains where men inhabit. His reason is dispersed and shadowy, more thin and subtle, like the air. (Ktaadn).

rivières et les lacs pour ne pas être vivement frappé par ceux du Maine.

« Les lacs sont une chose à laquelle on n'est pas préparé ; ils sont si haut, exposés à la lumière ; la forêt n'est plus qu'une délicate frange sur leur bord avec, ça et là, une montagne bleue, comme des améthystes posées autour d'une pierre de la plus belle eau, — si antérieurs, si supérieurs à tous les changements qui peuvent avoir lieu sur leurs bords » (1).

Dans ce pays à peu près inhabité, il sentait la liberté et la fraîcheur de la vie ; et transporté par l'air plus vif qu'il respirait, il avait l'impression d'être moins matériel et de se sentir détaché de son corps.

« J'éprouve une terreur de mon corps ; cette matière à laquelle je suis lié m'est devenue si étrange. Je n'ai pas peur des esprits, des fantômes ; j'en suis un. C'est mon corps qui pourrait avoir peur de cela. Mais j'ai peur des corps, je tremble à l'idée de les rencontrer. Qu'est-ce que ce Titan qui a pris possession de moi ? On parle de mystères ; — pensez à notre vie dans la nature ; tous les jours, la matière nous est montrée, pour que nous entrions en contact avec elle, — les rochers, les arbres, le vent sur nos joues, la terre *solide*, le monde *réel* ! le *sens commun* ! Le *contact* ! le *contact* ! Qui sommes-nous ? Où sommes-nous ? » (2).

C'était une vraie solitude qui était là à sa disposition et une occasion de se détacher plus complètement de la vie matérielle. Le Maine était presque aussi facile d'accès que la campagne du Mas-

(1) The lakes are something which you are unprepared for ; they lie up so high, exposed to the light, and the forest is diminished to a fine fringe on their edges, with here and there a blue mountain, like amethyst jewels set around some jewel of the first water, — so anterior, so superior to all the changes that are to take place on their shores. (Ktaadn).

(2) I stand in awe of my body, this matter to which I am bound has become so strange to me. I fear not spirits, ghosts, of which I am one — *that* my body might, — but I fear bodies, I tremble to meet them. What is this Titan that has possession of me? Talk of mysteries ! Think of our life in Nature, — daily to be shown matter, to come in contact with it, — rocks, trees, wind on our cheeks ! the *solid* earth ! the *actual* world ! the *common sense* ! *Contact* ! *Contact* ! *Who* are we? *Where* are we? (Ktaadn).

sachusetts. Il aurait pu se construire une cabane au bord du Chesuncook ou du lac Moosehead aussi bien qu'à Concord et il aurait pu rêver devant les montagnes et les forêts séculaires au lieu d'être à quelques pas de la route. Cependant, il revint à Walden terminer son séjour, sans estimer que son étang bleu fût trop petit pour lui.

Il retourna dans le Maine en 1853 pour revoir les mêmes grands lacs, les pins comme une forêt de lances dressées vers le ciel, les marais, le mont Kineo et se plonger dans le grand silence.

« Je crois que je pourrais passer une année dans cette solitude, chassant et pêchant juste assez pour vivre, et que je serais heureux » (1).

Une troisième fois, en 1857, il reprit le même chemin, autant pour étudier les coutumes et le caractère des Indiens que pour revoir le beau pays ; et il fut très impressionné par son guide indien, Joe Polis, silencieux, connaissant les bois et les fleuves d'une connaissance instinctive que Thoreau lui enviait.

Mais chaque fois il revenait à Concord avec satisfaction.

« Cependant, c'était un soulagement de revenir à notre paysage doux et varié. Pour une résidence permanente, il me semble qu'il ne peut pas y avoir de comparaison entre notre pays et la nature sauvage, si nécessaire que soit cette dernière comme ressource et comme arrière plan, matière brute de notre civilisation. La nature sauvage est simple, presque jusqu'à la nudité. C'est la campagne partiellement cultivée qui a inspiré, et qui continuera à inspirer les poètes, et à composer la masse de la littérature » (2).

(1) I think I could spend a year in the woods, fishing and hunting just enough to sustain myself, with satisfaction. (Chesuncook).

(2) Nevertheless it was a relief to get back to our smooth but still varied landscape. For a permanent residence, it seemed to me that there could be no comparison between this and the wilderness, necessary as the latter is for a resource and a background, the raw material of all our civilization. The wilderness is simple, almost to bareness. The partially cultivated country it is which chiefly has inspired, and will continue to inspire, the strains of poets, such as compose the mass of any literature. (Chesuncook).

Un autre paysage étrange attira Thoreau, qui s'y rendit deux fois, d'abord en 1849, avec Ellery Channing, puis en 1855, seul. C'est le Cap Cod, cette longue bande de terre sablonneuse qui se replie au milieu de l'Océan, enfermant la baie du Massachusetts dans son bras anguleux. Spectacle âpre, presque sans végétation ; les arbres y sont souvent réduits à l'état de buissons, à l'est l'océan, à l'ouest la baie ; dans les parties les plus resserrées, on peut entendre le bruit de l'océan des deux côtés. Là, la nature est brutale ; il n'y a guère de maisons heureuses et de champs féconds, mais on a placé sur la côte déserte, de place en place, une hutte primitive, pour que les naufragés en abordant sur le rivage trouvent un refuge et ne meurent pas de froid après avoir échappé aux vagues. En 1850, Thoreau était allé sur cette côte meurtrière chercher le cadavre de Margaret Fuller, qui était morte dans un naufrage en revenant d'Italie avec son mari et son fils.

Sur presque toute la longueur du cap s'étend un désert de sable brillant et Thoreau s'épanouissait à mesure que le paysage devenait plus désolé.

« Voilà la Nature toute nue, inhumaine et sincère, ne perdant pas de temps pour penser à l'homme, mordant les falaises du rivage, où les mouettes tournoient dans l'écume » (1).

Sur cette austérité, toute la richesse de couleurs de l'automne dans les buissons couverts de baies des rouges les plus éclatants, et la variété des verts dans les pins et les chênes nains, et les jaunes chauds des érables et des hêtres, à l'extrémité du Cap, près de Provincetown. Tous ces arbres étant beaucoup plus petits que ceux que Thoreau avait l'habitude de voir, il avait l'impression d'avoir devant lui un tapis splendide au milieu du sable uniforme. Curieux pays, où une grosse pierre et un grand arbre sont considérés comme de rares trésors.

(1) There is naked nature, inhumanly sincere, wasting no thought on man, nibbling at the clifly shore where gulls wheel amid the spray. (Cape Cod, The Sea and the Desert).

Mais ce n'était pas un paysage pour Thoreau, et il ne fit qu'y passer. La mer ne le retint jamais longtemps, c'est toujours aux lacs qu'il revenait.

Il alla aussi au Canada en 1850, s'amusant à noter les coutumes simples des Canadiens de Québec, avec plus de curiosité que d'enthousiasme (1).

(1) A Yankee in Canada.

v

APRÈS 1848 (b)

APRÈS 1848 (b)

Thoreau et Emerson prirent une part active à l'agitation anti-esclavagiste. Car s'ils pouvaient avoir des opinions divergentes sur l'intérêt des vieilles nations et des grandes villes, et si leur vision de la nature était différente, ils étaient toujours pleinement d'accord sur le droit sacré de tous les hommes à la liberté.

Emerson avait toujours été choqué de la situation créée aux Etats-Unis par l'existence des esclaves dans les Etats du Sud et de la complaisance que montraient les Etats du Nord devant cette institution indéfendable.

Dès 1837, il avait prononcé un discours à Concord contre l'esclavagisme ; et toutes les fois qu'il en avait l'occasion, il assistait aux discussions publiques sur ce sujet et prenait la parole pour la liberté. Cependant il ne se croyait pas tenu d'être l'apôtre de l'anti-esclavagisme et jugeait qu'il avait un autre rôle à jouer dans le monde.

« Je me suis éveillé la nuit dernière et me suis désolé parce que je ne m'étais pas jeté entièrement dans cette déplorable question de l'esclavage, qui semble avoir besoin seulement d'un nombre assuré de voix. Puis, revenant à mon bon sens, je me suis repris et j'ai pensé que Dieu doit gouverner ce monde, et qu'il sait comment sortir de cet abîme sans que j'abandonne mon poste, que personne d'autre que moi ne peut occuper. J'ai d'autres esclaves à libérer que ces nègres, ce sont les esprits

emprisonnés, les pensées qui sont emprisonnées tout au fond du cerveau humain, retirées bien loin dans le ciel de l'invention et tout cela, qui est si important dans la république de l'homme n'a pas d'autre gardien, d'autre amant et d'autre défenseur que moi » (1).

Il s'était opposé à l'annexion du Texas et il s'opposa à la loi sur les esclaves fugitifs de 1850, d'après laquelle les citoyens du Massachusetts devaient contribuer à la capture des esclaves échappés qui s'enfuyaient vers le Canada, terre libre. Il disait aux citoyens de Concord :

« Il y a de l'infamie dans l'air. Je m'éveille le matin avec une sensation douloureuse que je garde toute la journée, et qui est l'odieux souvenir de cette ignominie qui s'est abattue sur le Massachusetts » (2).

Cette loi lui fit perdre son admiration pour l'orateur Daniel Webster ; c'est pour sauver l'Union que le Nord acceptait un principe qui lui faisait horreur ; mais que vaut une union basée sur une loi immorale ? L'obéissance à de pareilles lois est un esclavage pour tous, noirs et blancs. Rachetons les esclaves s'il le faut à n'importe quel prix.

Les discours éloquents d'Emerson provoquaient des tempêtes de sifflets et les clameurs des jeunes gens de Cambridge ; mais il continuait malgré l'opposition. Il faut que la société qui accepte un tel état de choses soit frivole, sans foi, mourante d'inanition spirituelle.

(1) I waked last night, and bemoaned myself because I had not thrown myself into this deplorable question of Slavery, which seems to want nothing so much as a few assured voices. But then in hours of sanity I recover myself and say, God must govern his own world, and knows his way out of this pit without my desertion of my post, which has none to guard it but me. I have quite other slaves to free than those negroes, to wit, imprisoned spirits, imprisoned thoughts, far back in the brain of man, far retired in the heaven of invention, and which, important to the republic of man, have no watchman or lover or defender but I. Journal, 1852.

(2) There is an infamy in the air, I wake in the morning with a painful sensation which I carry about all day, and which, when traced home, is the odious remembrance of that ignominy which has fallen on Massachusetts. Discours du 3 Mai 1851.

« En Amérique, une grande âme imaginative, un large esprit cosmopolite, n'ont pas accompagné l'immense énergie industrielle » (1).

Il ne condamne pas pour cela l'idée de gouvernement ; il croit à la mission du gouvernement, et s'il s'élève avec tant d'énergie contre ses décisions, c'est dans l'espoir de provoquer un changement. Lorsque John Brown fit son attaque malheureuse à Harper's Ferry, Emerson prit sa défense et s'attira de violentes critiques. Et lorsqu'en 1861, la guerre commença entre les états du Nord et ceux du Sud, Emerson, apprenant la nouvelle au moment de faire une conférence, dit à son auditoire, sa joie d'avoir enfin retrouvé une patrie.

Thoreau, sortant de son indifférence en matière politique et sociale, s'était jeté dans le conflit avec autant de sincérité et plus de violence.

Pendant des années, toujours pratique, il avait résisté à la *Fugitive Slave law* à sa façon, en aidant les esclaves à s'enfuir ; il faisait partie de ce qu'on appelait *The Underground Railroad*, suite d'étapes gardées secrètes, où les esclaves trouvaient de l'aide, des aliments et des guides. Il en fit ainsi échapper plusieurs, et il exprima son opposition d'une autre façon, en refusant de payer ses impôts à l'Etat qui employait l'argent des citoyens d'une façon que Thoreau désapprouvait. Il passa une nuit à la prison de Concord, bien résolu à y rester aussi longtemps que le gouvernement le voudrait ; mais le lendemain il fut libéré ; on avait payé pour lui.

En 1854, il prononça un discours à Framingham, *Slavery in Massachusetts*, contre la nouvelle loi que les légistes défendaient sous prétexte qu'elle était parfaitement constitutionnelle.

(1) In America a great imaginative soul, a broad cosmopolitan mind, has not accompanied the immense industrial energy. 1855.

« La question n'est pas de savoir si vous, ou votre grand-père, il y a soixante-dix ans, avez fait un contrat pour servir le diable, et si vous êtes obligé maintenant de tenir votre parole ; mais si vous allez, non pas seulement maintenant, mais une fois pour toutes, servir Dieu en obéissant à cette Constitution éternelle, seule juste, que Dieu, et non pas Jefferson ou Adams, a inscrite dans votre être » (1).

John Brown, après avoir attaqué Harper's Ferry, ayant été pris et mis en prison, pendant le jugement, Thoreau entreprit une défense passionnée, employant les arguments les plus élevés pour sauver cet homme qu'il avait vu à Concord et en qui il croyait. John Brown était pour lui un grand Puritain et un vrai transcendantaliste, un homme qui sacrifie sa vie à un principe.

« Pour une fois nous voici élevés au-dessus de la vulgarité et de la poussière de la politique, dans une région de vérité et de virilité » (2).

Parmi ceux qui éprouvaient de la sympathie pour l'antiesclavagisme, beaucoup blâmaient la tentative de John Brown qui, avec une poignée d'hommes, avait échoué dans son attaque de Harper's Ferry et ne prenaient pas au sérieux son effort.

« J'entends condamner ces hommes parce qu'ils étaient si peu nombreux. Chacun de ceux qui ont donné là leur vie était choisi parmi des milliers, sinon des millions, était un homme de principe, de rare courage, dévoué à l'humanité ; prêt à sacrifier sa vie n'importe quand pour son prochain. Sûrement ce sont les hommes les mieux désignés pour être pendus » (3).

(1) The question is, not whether you or your grandfather, seventy years ago, did not enter into an agreement to serve the devil, and that service is not accordingly now due ; but whether you will not now, for once and at last, serve God by obeying that eternal and only just Constitution, which He, and not any Jefferson or Adams, has written in your being. (Slavery in Massachusetts).

(2) For once we are lifted out of the trivialness and dust of politics into the region of truth and manhood. (A Plea for Captain John Brown).

(3) I hear many condemn these men because they were so few. Each one who laid down his life for the poor and oppressed was a picked man, culled out of many thousands, if not millions ; apparently a man of principle, of rare courage, and devoted humanity ; ready to sacrifice his life at any moment for the benefit of his fellow-man. Surely they were the very best men you could select to be hung. (Id.)

Dans son indignation, Thoreau s'efforçait en vain de sauver John Brown, et pouvait seulement raconter avec regret comment cet homme brave était mort, s'il est vrai que les autres puissent être appelés vivants.

« De tous les hommes qu'on dit être mes contemporains, il m'a semblé que John Brown était le seul *qui ne soit pas mort* » (1).

Thoreau n'eut pas la joie de voir la liberté triompher en Amérique, puisqu'il mourut au début de la guerre de Sécession.

Bien que cette grave question de l'esclavage les ait trouvés d'accord, il semble que leur amitié pendant les dernières années de la vie de Thoreau ait subi une transformation.

Emerson avait à maintes reprises noté dans son journal les conversations qu'il avait avec Thoreau, les promenades qu'ils faisaient ensemble et les remarques souvent brutales de son compagnon. « Conversation avec Henry Thoreau hier soir ; nous avons parlé de tout. » (2) Ils comparaient l'Angleterre à l'Amérique, et Thoreau, avec son goût du paradoxe, disait que l'éducation rend les Anglais tous semblables ; alors qu'Emerson, encore plein d'admiration pour ce qu'il avait vu pendant son voyage, reprochait à l'Amérique d'avoir des hommes moins sublimes que la géographie de leur pays.

D'autres fois ils se confiaient leur conviction douloureuse que les êtres humains sont bien seuls au monde.

« Il serait difficile de retrouver toutes les divagations de la conversation que j'aie eue hier soir avec Henry Thoreau. Mais

(1) Of all the men who were said to be my contemporaries, it seemed to me that John Brown was the only one who *had not died*. (The last days of John Brown).

(2) Journal d'Emerson, vol. 8. 27 Octobre 1850.

nous avons affirmé bien des fois, presque jusqu'à la tristesse, l'éternelle solitude. Tous les êtres que nous connaissons, comme ils sont insulaires, dans quel pathétique isolement ils vivent ! » (1).

A mesure que les années passent, on trouve plus souvent dans le Journal d'Emerson des remarques qui constatent une différence d'opinion entre eux. Cela se manifeste dans une quantité de détails. Ils ne travaillaient pas de la même façon.

« Henry Thoreau dit qu'il ne connaît qu'un secret, qui est de faire une seule chose à la fois ; et bien qu'il consacre ses soirées à l'étude, s'il a passé ses journées à inventer des machines pour scier sa plombagine, il inventera des roues toute la soirée et toute la nuit ; et si cette semaine il a fait quelques bonnes lectures, son cerveau est plein de cette pensée toute la journée pendant que les crayons lui passent entre les mains. Je trouve en moi une facilité toute contraire, une sorte de perversité telle que je ne peux pas attendre d'avoir terminé un travail pour en faire bien un autre.

« Je ne peux pas écrire mon poème, avec toute une semaine devant moi ; mais si j'ai promis de faire une conférence après demain, aussitôt le poème me vient à l'esprit et les rimes se pressent. Que l'imprimeur m'apporte en masse les épreuves du Dial à corriger, et me voilà tout prêt à faire ma conférence » (2).

Si Emerson trouvait toujours la même joie à parcourir la campagne avec celui qui en connaissait toutes les plantes et savait où trouver les oiseaux, cependant il regrettait de sentir la froideur de

(1) « It would be hard to recall the rambles of last night's talk with Henry Thoreau. But we stated over again, to sadness almost, the eternal loneliness.

But how insular and pathetically solitary are all the people we know ! » Journal d'Emerson, vol. 8. 27 Octobre 1850.

(2) Henry Thoreau said, he knew but one secret, which was to do one thing at a time, and though he has his evenings for study, if he was in the day inventing machines for sawing his plumbago, he invents wheels all the evening and night also ; and if this week he has some good reading and thought before him, his brain runs on that all day, whilst pencils pass through his hands. I find in me an opposite facility or perversity, that I never seem well to do a particular work until another is done. I cannot write the poem though you give me a week, but if I promise to read a lecture day after to-morrow, at once the poem comes into my head, and now the rhymes will flow. And let the proofs of the Dial be crowding on me from the printer, and I am full of faculty how to make the lecture. E's Journal, vol. 6, 30 Janvier 1844.

Thoreau qui semblait éviter, de plus en plus, de se livrer, qui se réfugiait dans une conversation extérieure et se défendait par des paradoxes au lieu de se laisser aller franchement comme il l'avait fait autrefois.

« Chez lui, j'ai trouvé Henry se plaignant de Clough ou de quelqu'un d'autre, je ne sais plus, parce qu'il récitait à table le paragraphe que tout le monde venait de lire dans le journal, et qu'il évitait avec soin toute conversation intime. On aurait pu croire qu'il se plaignait d'un certain Henry David Thoreau » (1).

Et le reproche qu'Emerson a toujours fait à Thoreau revient sous sa plume.

Il était fatigué de son éternel esprit de contradiction, et de son attitude combative.

« Thoreau donne parfois l'impression d'être un gendarme, très bon pour assonner un cockney, mais privé de ce talent pour donner le réconfort qui fait la valeur d'un ami » (2).

Mais pendant qu'Emerson s'étonnait de sentir que son ami ne se livrait plus autant, Thoreau remplissait des pages entières de son Journal des regrets de se sentir toujours plus seul; la même plainte se retrouve dans ces confidences que les écrivains de Nouvelle Angleterre avaient l'habitude de se faire à eux mêmes. Malgré leur admiration mutuelle, et l'intimité qui avait existé entre eux, il s'établissait une frontière. Thoreau aussi sentait cette difficulté qu'ils avaient quelquefois à se comprendre.

« Causé, ou essayé de causer, avec R. W. E. Perdu mon temps, que dis-je, presque mon identité. Lui, a posé en prin-

(1) At home I found Henry who complained of Clough or somebody that he or they recited to every one at table the paragraph just read by him and by them in the last newspaper, and studiously avoided everything private. I should think he was complaining of one H. D. T. Journal d'Emerson, vol. 8. Décembre 1852.

(2) Thoreau sometimes appears only as a gendarme, good to knock down a cockney with, but without that power to cheer and establish which makes the value of a friend. Journal d'Emerson, 10 Juillet 1847.

cipe une opposition qui n'existait pas, puisqu'il n'y avait pas de différence d'opinion, a parlé aux quatre vents, m'a dit ce que je savais déjà, et j'ai perdu mon temps à essayer de me figurer que j'étais quelqu'un d'autre pour lui fournir la contradiction qu'il attendait » (1).

Son Journal contient parfois des regrets de n'avoir pas su mieux réaliser la haute conception qu'il se faisait de l'amitié.

« Si je n'ai pas réussi dans mes amitiés, c'est parce que je leur ai demandé plus et que je me suis pas contenté de ce que je pouvais avoir ; et je n'ai pas obtenu plus, parce que j'ai donné si peu » (2).

Il essayait de se réfugier dans la conviction que son amitié était au-dessus de ces échecs.

« En ce qui concerne mes amis, je sens que je connais en eux une partie plus fine et plus subtile de leur être, et qu'avec cela je suis en communion ; sous cet aspect, ils ne m'écartent pas quand ils semblent m'écarter, ils ne sont froids avec moi, malgré les apparences, que quand je suis froid moi-même. Je suis lié à eux par un lien plus profond et plus fort, et que l'absence ne peut pas rompre » (3).

Il semble bien que, plus d'une fois, un malentendu se soit glissé entre Emerson et Thoreau ; mais le Journal de Thoreau ne contient pas, comme celui d'Emerson, de fréquentes remarques sur ces discussions sans conséquence ; seulement, tout à coup, au milieu des paisibles notations botaniques et zoologiques, éclate une grande plainte passionnée à la date du 8 Février 1857.

(1) Talked, or tried to talk, with R. W. E. Lost my time, nay, almost my identity. He, assuming a false opposition where there was no difference of opinion, talked to the wind, told me what I knew, and I lost my time trying to imagine myself somebody else to oppose him. Journal de Thoreau, 24 Mai 1853.

(2) If I have not succeeded in my friendships, it was because I demanded more of them, and did not put up with what I could get ; and I got no more partly because I gave so little. Journal de Thoreau, 1^{er} Février 1852.

(3) In regard to my friends, I feel that I know and have communion with a finer and subtler part of themselves, which does not put me off when they put me off, which is not cold to me when they are cold, not till I am cold. I hold by a deeper and stronger tie than absence can asunder. Journal de Thoreau.

« Et maintenant, voilà une autre amitié terminée. Je ne sais pas ce qui a amené mon ami à douter de moi ; mais je sais que l'amour ne se trompe pas, et que tout éloignement est basé sur une bonne raison.

« Je sens une grande douleur physique, comme les dieux pourraient l'éprouver, dans ma tête et ma poitrine, une souffrance et une plénitude.

« Cette brisure d'un lien, ce n'est pas mon œuvre, ni la tienne. Ce n'est pas un accident que nous pouvons éviter ; c'est seulement la destinée qui nous atteint.

« Ma vie est comme une rivière qui est tout à coup arrêtée par une digue et n'a plus d'issue. Mais elle monte plus haut sur la colline qui l'enserre, et deviendra un profond lac silencieux.

« Quand nous avons marché avec un être sur les hautes terres, nous ne pouvons plus jamais descendre dans la vallée avec lui. Pendant tant d'années, nous avons essayé de nous servir l'un de l'autre pour des usages immortels, et nous avons échoué.

« Nous nous sommes fait l'un à l'autre, jusqu'à présent, le plus haut compliment possible ; chacun de nous a constamment reconnu l'autre comme divin ; nous nous sommes mutuellement donné une occasion de vivre qu'aucune autre richesse, aucune bonté ne pouvait offrir. Et maintenant, pour une raison que nous ne pouvons pas apprécier, il est devenu nécessaire de nous retirer cette aide mutuelle. Il n'y a peut-être personne d'autre qui connaisse le dieu en nous, et personne en qui nous le connaissions.

« Je suis parfaitement triste en me séparant de vous. J'aurais préféré que la terre se dérobe sous mes pieds plutôt que de sentir votre pensée se retirer de la mienne.

« J'ai peur qu'il existe d'incessantes tragédies ; qu'on puisse traiter un autre comme un dieu, mais recevoir de lui une estime un peu moindre. En ce moment, presque pour la première fois, j'ai peur de cela » (1).

(1) And now another friendship is ended. I do not know what has made my friend doubt me ; but I know that in life there is no mistake, and that any estrangement is well founded. I am sensible of a grand physical pain, such as gods may feel, about my head and breast, a certain ache and fulness. This rending of a tie, it is not my work, nor thine. It is no accident that we may avoid ; it is only the award of fate

Emerson n'est pas nommé ; mais nul autre ne pouvait être l'ami que pendant des années il avait traité comme un dieu et avec qui il avait marché sur les hauteurs.

Quelques jours plus tard, Thoreau reprenait l'obsédant sujet, et ajoutait ces lignes qui rappellent les mots d'Emerson : « Nous sommes, mes amis et moi, des poissons dans nos habitudes » (1)

• Je me rends compte que certaines personnes sont enveloppées et emprisonnées par leurs manières qui forment une croûte autour d'elles. Cela peut être quelquefois un bel émail transparent, mais cela repousse et attriste le spectateur ; car cette rigidité empêche toute expansion » (2).

Et dans son impatience, il se laissa aller à un mouvement de colère :

« Je dis en pensée à mon voisin qui a été mon ami : c'est inutile de vous dire la vérité, vous ne voulez pas l'entendre. Que puis-je vous dire ? Vous me trompez, vos manières me tiennent à distance. Je ne connais pas d'autre malhonnêteté, pas d'autre démon. Pourquoi cette duplicité, ces compliments ? Ce sont les pires mensonges ; il n'est pas plus mal de mentir entre commerçants que de se faire des compliments

that is affecting us. My life is like a stream that is suddenly dammed and has no outlet. But it rises higher up the hill that shuts it is, and will become a deep and silent lake.

With one with whom we have walked on high ground, we cannot deal on any lower ground ever after. We have tried so many years to put each other to this immortal use, and have failed. We have hitherto paid each other the highest possible compliment : we have recognized each other constantly as divine ; have afforded each other that opportunity to live that no other wealth or kindness can afford. And now, for some reason inappreciable by us, it has become necessary for us to withhold this mutual aid. Perchance there is none beside who knows us for a god, and none whom we know for such.

I am perfectly sad at parting from you. I could better have the earth taken from under my feet than the thought of you from my mind.

I fear that there may be incessant tragedies ; that one may treat his fellow as a god, but receive somewhat less regard from him. (Journal de Thoreau, 8 Février 1857).

(1) My friends and I are fishes in our habits.

(2) I perceive that some persons are enveloped and confined by a certain crust of manners, which, though it may sometimes be a fair and transparent enamel, yet only repels and saddens the beholder ; since, by its rigidity, it seems to repress all further expansion. Feb. 16.57.

entre amis. Le mensonge, à un niveau inférieur, est une offense vénielle comparé à ce que sont la politesse et les compliments au niveau de l'amitié » (1).

Thoreau n'était pas le seul qui eût souffert de la sereine solitude d'Emerson ; Margaret Fuller autrefois s'était étonnée de voir son élan passionné arrêté par cette inflexible douceur souriante, elle aussi avait été éloignée avec des encouragements et des compliments, mais n'avait jamais pu dépasser la barrière que lui opposait le sage. Ce qui était déchirant pour Thoreau était d'avoir pénétré dans la confiance d'Emerson et, après plus de vingt ans, de se débattre contre la même attitude insaisissable qui avait déconcerté beaucoup d'autres avant lui. Malgré tout, le souvenir de cette amitié encore toute proche, adoucissait son chagrin, par moments, pour le raviver bientôt.

« A l'instant où je crois dire adieu pour toujours à celui qui a été mon ami, je me trouve d'une façon inattendue tout près de lui ; et c'est justement notre proximité et notre affection qui donnent tout son sens profond à ce « pour toujours ». Ainsi, je suis prisonnier et impuissant, et je ne sais pas briser ces chaînes. Quand je crois que j'ai brisé un chaînon, je découvre que j'en ai forgé un autre.

« Je crois que je n'ai pas encore vu une amitié cesser. J'ai peur d'en voir la décadence. Le matin, à midi, la nuit, j'éprouve une douleur physique, une souffrance dans la poitrine qui m'empêche de travailler. C'est peut-être plus intense le soir.

« En ce qui concerne l'amitié, je me sens comme un épave chassée par la tempête, avec un équipage souffrant de la faim et de la soif, sans savoir à quel rivage il est possible d'aborder ; pendant si longtemps j'ai lutté contre les vagues de ce

(1) I say in my thought to my neighbour who was once my friend : it is no use to speak the truth to you. You will not hear it. What then shall I say to you ? You cheat me, you keep me at a distance with your manner I know of no other dishonesty, no other devil. Why this doubleness, these compliments ? They are the worst of lies ; a lie is not worse between traders than a compliment between friends. Lying, on lower levels, is but a trivial offence compared with civility and compliment on the level of friendship. 23 Février 1857.

sentiment que la charpente se fend et les planches ne sont plus protégées.

« Je flotte sur la mer de l'amitié simplement parce que mon poids spécifique est moindre que le sien, — mais je ne suis plus ce solide et gracieux vaisseau qui naviguait si joyeusement. Mes planches s'éparpillent, tout ce que je peux espérer est de fabriquer une sorte de radeau d'amitié sur lequel, avec quelques-uns de nos trésors, nous pourrions flotter jusqu'à une terre ferme... » (1).

Le Journal d'Emerson à la même époque ne contient rien qui puisse faire croire à une crise entre eux. Il était allé faire, en janvier 1857, des conférences dans l'Ohio et l'Illinois ; en Février, il avait donné quelques-unes de ses études sur *la Conduite de la Vie* à New-York et à New-Port. C'est pendant ces voyages que Thoreau se désolait et se croyait irrémédiablement seul.

A son retour, en Mai 1857, Emerson notait, plus fréquemment que d'habitude, des promenades faites avec Thoreau dans la campagne. Cherchait-il à calmer la souffrance de son ami trop sensible ? Ils étaient souvent ensemble.

« Je suis allé hier, premier Mai, avec Henry Thoreau à Goose Pond, et au Red Chokeberry Lane. Nous avons trouvé les joncs en fleurs. Nous avons vu le moineau à gorge blanche... Henry a coupé un morceau d'écorce de bouleau... » (2).

(1) « At the instant that I seem to be saying farewell forever to one who has been my friend, I find myself unexpectedly near to him ; and it is our very nearness and dearness to each other that gives depth and significance to that « forever ». Thus I am a helpless prisoner, and these chains I have no skill to break. While I think I have broken one link, I have been forging another.

I have not yet known a friendship to cease, I think, I fear, I have experienced its decaying. Morning, noon and night, I suffer a physical pain, an aching of the breast which unfits me for my tasks. It is perhaps most intense at evening. With respect to friendship I feel like a wreck that is driving before the gale, with a crew suffering from hunger and thirst, not knowing what shore they may reach, — so long have I breasted the conflicting waves of this sentiment my seams open and my timbers laid bare. I float on Friendship's sea, simply because my specific gravity is less than its, — but no longer that staunch and graceful vessel that careered so buoyantly over it. My planks and timber are scattered. at most I hope to make a sort of raft of Friendship on which with a few of our treasures, we may float to some land. » 23 Février 1857.

(2) Walk yesterday, first of May, with Henry Thoreau, to Goose Pond, and to the Red Chokeberry Lane. Found sedge flowering.. Saw the white-throated sparrow.. Henry cut a strip of bark.. Journal d'Emerson, 2 Mai 1857.

« Hier, à la Falaise, avec la famille, Henry Thoreau et Ricketson. Henry a trouvé de nouveaux saules » (1). »

« Sorti cet après-midi avec Henry Thoreau. Vu le coucou. Examiné les jeunes feuilles de chêne. Henry propose de planter d'arbres mon terrain de Wyman... Henry dit que la flore du Massachusetts contient presque toutes les plantes importantes d'Amérique... » (2).

« Sorti hier avec Henry, à la recherche de l'*actaea alba* que nous avons trouvée » (3).

S'il y avait eu un éloignement entre eux, comme Thoreau le croyait certainement, et comme son ami Sanborn l'a cru après lui (4) cela n'a pas été la tragique séparation que Thoreau avait redoutée.

Thoreau, un peu plus tard, notait à son tour les remarques botaniques d'Emerson :

« R. W. E. dit qu'il a vu l'*Asclepias Tuberosa*, abondante et fleurie, à Naushon, la semaine dernière » (5).

Mais il ajoutait, en Juillet, la même année, ces lignes pleines d'enthousiasme sur l'amitié idéale, et de désenchantement devant la certitude qu'à personne il ne peut confier ses plus hautes découvertes.

« Je m'éveille quelquefois la nuit, et je pense à l'amitié et à ses possibilités ; c'est une nouvelle vie pour moi, et une révélation, que je n'avais pas connue, peut-être, depuis bien des mois. Ces pensées fugitives sont la meilleure expression que

(1) Yesterday at the Cliff with a family party, and Henry Thoreau, and Ricketson. Henry has found new willows. Journal d'Emerson, 25 Mai 1857.

(2) Walk this afternoon with Henri Thoreau. Saw the cuckoo. Examined the young oak leaves. He proposes to plant my Wyman lot.. Henry says that the flora of Massachusetts embraces almost all the important plants of America. Journal d'Emerson, 30 Mai 1857.

(3) Yesterday a walk with Henry in search of *actaea alba*, which we found Journal d'Emerson, 9 Juin 1857.

(4) Voir Frank Sanborn, « La Personnalité de Thoreau », et « Thoreau et Emerson ».

(5) R. W. E. says that he saw *Asclepias Tuberosa* abundant and in bloom on Naushon last week. Journal de Thoreau, 28 Août 1857.

j'aie eue de ce sentiment, — et je ne connais personne à qui je puisse les communiquer.

« J'entends l'écho d'une grande musique d'amitié qui se joue quelque part ; cela compense pour moi des mois et des années monotones » (1).

En Août, il indiquait qu'Emerson venait de partir avec un groupe d'amis dont le naturaliste Agassiz, pour entreprendre l'expédition qu'il a racontée avec un plaisir évident dans son poème *The Adirondacks*. Thoreau, qui ne les avait pas accompagnés, trouvait l'attitude d'Emerson ridicule.

« Emerson dit que lui, Agassiz et Compagnie, ont brisé plusieurs douzaines de bouteilles de bière, avec leurs balles, dans les Adirondacks, se servant de ces bouteilles comme cible. C'est plutôt cockney. Il dit qu'il a tué un vanneau huppé pour Agassiz, et que c'est son premier gibier. Peut-on imaginer Emerson en train de tuer un vanneau pour Agassiz, et de briser une bouteille de bière (après l'avoir bue), avec son fusil, à trente mètres ! » (2).

Pendant les dernières années de son Journal, Thoreau s'est contenté de brèves remarques sur Emerson. Il a semé des glands ; il a confié à Thoreau le soin de planter un bois de pins, ce que Thoreau a fait de ses propres mains, laissant seulement les ouvriers creuser les trous qu'il leur indiquait (3).

Et ses notations sur l'amitié prennent maintenant un ton

(1) I sometimes awake in the night and think of friendship and its possibilities, a new life and revelation to me, which perhaps I had not experienced for many months. Such transients thoughts have been my nearest approach to realization of it, thoughts which I know of no one to communicate to...

I catch an echo of the great strain of Friendship played somewhere, and feel compensated for months and years of commonplace. Journal de Thoreau, 13, Juillet 1857.

(2) Emerson says that he and Agassiz and Company broke some dozens, of ale-bottles, one after another, with their bullets, in the Adirondack country, using them for marks. It sounds rather Cockneyish. He says that he shot a peewee for Agassiz, and this, I think he said, was the first game he ever bagged. Think of Emerson shooting a peewee for Agassiz, and cracking an ale-bottle (after emptying it) with his rifle at six rods ! Journal de Thoreau, 23 août 1858.

(3) Journal de Thoreau, 19 Avril 1859.

d'indifférence. Après tout, les transformations que subissent nos affections ne sont pas aussi grandes que nous l'avions cru.

« Je ne crois pas que nous avançons ou que nous reculons d'un pas dans nos relations avec nos amis » (1).

Thoreau a bien peur d'avoir, dans son cas particulier, beaucoup ennuyé ceux qu'il a aimés.

« Combien de temps allons-nous poursuivre une illusion ! Quand je rencontre celui que j'appelle mon ami, je m'aperçois que j'avais imaginé quelque chose qui n'est pas là. Je suis sûr de partir plus triste que je ne suis venu. Rien ne me donne autant de détresse que de rencontrer mes amis, car je me demande s'il est possible d'avoir des amis. Je sens toute ma sottise. Je ne peux pas concevoir de gens qui me soient plus étrangers qu'eux ; ils ne pensent pas, ils ne croient pas, ils n'agissent pas comme moi ; je les interromps. Tout ce qui me caractérise, c'est que je suis le plus grand ennuyeux qu'ils aient jamais vu. Nous ne pouvons pas être d'accord sur un seul point : nous nous heurtons tout le temps. Mais quand je m'éloigne, alors mes pensées reviennent vers eux. C'est ainsi que je *peux* leur rendre visite. Je ne comprends pas pourquoi je tiens à eux.

« Peut-être est-ce assez qu'un jour nous nous soyons rapprochés, et que nous ne puissions plus maintenant l'oublier. Autrefois nous nous sommes fait ce merveilleux compliment ; largement, humainement, divinement, nous nous sommes regardés, et aujourd'hui nous sommes destinés à nous connaître pour toujours » (2).

Tout cela était loin de l'enthousiasme de ses vingt ans. La

(1) I do not think we budge an inch forward or backward in relation to our friends. Journal de Thoreau, 1^{er} Novembre 1853.

(2) How long we will follow an illusion ! On meeting that one whom I call my friend, I find that I had imagined something that was not there. I am sure to depart sadder than I came. Nothing makes me so dejected as to have met my friends, for they make me doubt if it is possible to have any friends. I feel what a fool I am. I cannot conceive of persons more strange to me than they actually are, not thinking, not believing not doing as I do ; interrupted by me. My only distinction must be that I am the greatest bore they ever had. Not in a single thought agreed ; regularly

nature seulement l'assurait d'une bienvenue en toutes circonstances, et il n'avait pas la même obsédante impression d'illusion.

La lutte entreprise en commun au temps de John Brown rapprocha tous les partisans de la liberté, et pendant la dernière maladie de Thoreau, Emerson lui montra une grande affection et vint souvent le voir. Mais sans pouvoir rien affirmer sur des sentiments aussi délicats, il est facile de penser que plus d'une fois les deux écrivains durent remarquer un désaccord entre eux, comme on est forcé de le sentir dans le ton de leurs œuvres. Emerson, après la publication de *Walden*, ne pouvait plus dire que Thoreau répétait en d'autres termes ce que lui-même enseignait, et Thoreau savait bien que sa pensée l'entraînait dans une autre direction que celle d'Emerson.

Pendant ses dernières années, Thoreau vivait chez ses parents, toujours absorbé par ses lectures et par ses travaux d'arpenteur. Sa famille l'adorait et respectait sa liberté. Mais sa santé déclinait. Il prit froid un jour d'hiver en calculant l'âge des arbres pendant trop longtemps. Peut-être la frugalité de sa vie et son habitude de s'exposer à toutes les intempéries dans un climat rude, avaient-elles quelque peu miné sa constitution ? Ce n'était pas impunément qu'il avait pris au sérieux le rôle qu'il s'était donné d'Inspecteur des Tempêtes de neige. , 2

Il mourut avec la plus grande patience en 1862, répondant doucement au clergyman qui lui apportait les consolations de l'au-delà : « Un monde à la fois ». (1)

Emerson écrivit peu de temps après la mort de Thoreau un *Mémoire Biographique*, où il donnait son appréciation sur son

balking one another. But when I get far away, my thoughts return to them. That is the way I can visit them. Perhaps it is unaccountable to me why I care for them.

It may be enough that we have met *some time*, and now can never forget it. Some time or other, we paid each other this wonderful compliment looked largely, humanly, divinely, on one another, and now are fated to be acquaintances forever. Journal de Thoreau, 3 Nov. 1858.

(1) One world at a time.

fidèle collaborateur pendant vingt-cinq ans. Il rappelait avec émotion les bonnes promenades qu'ils avaient faites si souvent ensemble, admirant la force de son caractère, son absolue sincérité, libre de toute affectation, ses terribles yeux bleus qui voyaient tout, son amour de la nature derrière laquelle il savait voir un symbole, son talent pour l'observation, et son originalité qui ne se laissait pas entamer.

C'est dans ce Mémoire qu'Emerson écrit la phrase célèbre :

« Il choisit d'être riche en réduisant ses besoins, et en gagnant sa vie lui-même » (1).

Il admirait aussi la perfection avec laquelle Thoreau avait su écarter de sa vie tous les obstacles à la ligne qu'il s'était tracée :

« Peu de vies contiennent autant de renoncements. Il n'avait pas de profession ; il ne s'est jamais marié, il vivait seul, il n'allait jamais à l'église, il ne vota jamais, il refusa de payer l'impôt à l'Etat, il ne mangeait pas de viande, il ne buvait pas de vin, il ne connaissait pas l'usage du tabac, et quoiqu'il fût naturaliste, il n'employait ni piège ni fusil » (2).

Mais la critique n'est pas absente de cette oraison funèbre. On y trouve d'abord le vieux reproche de froideur extérieure qu'Emerson lui avait toujours fait.

« Il y avait quelque chose de guerrier dans sa nature, toujours viril et fort, mais rarement tendre, comme s'il ne se sentait vraiment lui-même que dans l'opposition.

« Cette habitude est un peu réfrigérante dans les relations sociales ; et quoique ses amis sachent bien qu'il n'y avait en lui ni méchanceté ni mensonge, cependant cela gâte la conver

(1) He chose to be rich by making his wants few, and supplying them himself. Biographical Memoir.

(2) Few lives contain so many renunciations. He was bred to no profession ; he never married, he lived alone, he never went to church, he never voted, he refused to pay a tax to the State, he ate no flesh, he drank no wine, he never knew the use of tobacco, and though a naturalist, he used neither trap nor gun. Id.

sation. C'est pourquoi personne n'avait de relations amicales en toute égalité avec un être aussi pur et innocent. « J'adore Henry, disait un de ses amis, mais je ne peux pas l'aimer ; quant à prendre son bras, je songerais plutôt à prendre le bras d'un orme » (1).

Cet ami était Emerson lui-même, et la phrase est dans son journal. Ce passage du Mémoire d'Emerson prend tout son sens lorsqu'on le compare avec le cri de douleur de Thoreau reprochant à Emerson la même froideur d'attitude.

Faut-il voir un désappointement de la part d'Emerson lorsqu'il remarque que Thoreau méprisait les manières et les goûts de l'Europe, et qu'il rapportait tout au méridien de Concord ? Sans doute, lorsqu'il revint plein d'enthousiasme d'Angleterre, Emerson fut-il déçu de ne pas être suivi dans son admiration par Thoreau, qui était alors en train d'écrire *Walden*. Emerson laisse voir la difficulté que ces deux hommes d'âme délicate et réservée éprouvaient à se laisser aller à leur affection pourtant éprouvée ; il laisse percer son étonnement de ne pas voir toutes ses admirations partagées ; mais c'est la rançon de toute longue amitié .

« Henry Thoreau veut aller dans l'Oregon, et non à Londres. Oui, sans doute ; mais que cherche-t-il, si ce n'est la Nature la plus puissante ? et si c'est cela qu'il cherche, il trouvera l'Oregon également partout ; car on trouve de la neige, du vent, de la chaleur, des adhérences et des obstacles dans le monde entier » (2).

Et un peu plus tard sur un sujet analogue :

(1) There was somewhat military in his nature, always manly and able, but rarely tender, as if he did not feel himself except in opposition. This habit is a little chilling to the social affections ; and though the companion, would in the end acquit him of any malice or untruth, yet it mars conversation. Hence, no equal companion stood in affectionate relations with one so pure and guileless. « I love Henry, said one of his friends, but I cannot like him ; and as for taking his arm, I should as soon think of taking the arm of an elm-tree ». Biographical Memoir.

(2) « Henry Thoreau wants to go to Oregon, not to London. Yes, surely ; but what seeks he but the most energetic Nature ? And, seeking that, he will find Oregon indifferently in all places ; for it snows, and blows, and melts and adheres and repels all the world over ». Journal d'Emerson, Jan. 10, 1847.

« Thoreau pense qu'il est immoral d'aller déterrer de l'or en Californie ; immoral de ne plus créer de la valeur réelle, pour augmenter ce qui représente seulement la valeur, — ce qui altère et diminue la valeur réelle, — et qu'ainsi la fraude deviendra évidente.

« Je pense que ce travail est aussi innocent que n'importe quelle autre spéculation » (1).

Ces phrases, reflet de beaucoup d'autres de leurs divergences, écrites le soir aussitôt après une conversation, montrent mieux que les livres la différence fondamentale entre eux : la tendance d'Emerson à tout voir avec sympathie, celle de Thoreau à ne pas revenir sur une opinion qu'il jugeait bien fondée.

Ce qui est plus grave, c'est qu'Emerson ne semble pas avoir compris avec une pleine sympathie ce qui faisait l'originalité même de son ami.

« Ses vertus étaient parfois extrêmes. La sévérité de son idéal le privait d'une saine société humaine » (2).

Mais de nombreuses pages dans le Journal de Thoreau montrent qu'il regrettait de ne pas pouvoir partager avec ceux qu'il aimait cet idéal sévère dans toute son intégrité.

« Il fallait une rare décision pour refuser de suivre tous les sentiers habituels et conserver sa liberté solitaire, au risque de désappointer l'attente bien naturelle de sa famille et de ses amis » (3).

Emerson se comptait-il parmi les amis qui avaient espéré de

(1) Thoreau thinks 'tis immoral to dig gold in California ; immoral to leave creating value, and go on augmenting the representative of value and so altering and diminishing real value, and that of course, the fraud will appear.

I conceive that work to be as innocent as any other speculating. Journal d'Emerson. March 1854.

(2) His virtues sometimes ran into extremes. The severity of his ideal interfered to deprive him of a healthy sufficiency of human society. Biographical Memoir

(3) It required rare decision to refuse all the accustomed paths and keep his solitary freedom at the cost of disappointing the natural expectations of his family and friends. Biographical Memoir.

Thoreau autre chose que la réalisation de cette liberté intérieure ? Il répond lui-même à cette question à la fin de son mémoire :

« Je regrette d'autant plus la perte de ses rares pouvoirs d'action, que je ne peux pas m'empêcher de penser que c'était un défaut chez lui que de manquer d'ambition. Au lieu de travailler pour toute l'Amérique, il était le capitaine d'une cueillette de baies sauvages » (1).

C'est justement ce qui fait l'originalité de Thoreau, que cette absence d'ambition qui l'a amené à consacrer toute son intelligence et l'acuité de sa perception à autre chose, certes, qu'un travail pour l'Amérique. Et n'est-ce pas injuste de représenter Thoreau passant sa vie à cueillir indolemment les baies sur le bord du chemin ?

Sans doute Emerson était-il déçu par la direction que Thoreau avait donnée sa vie ; lorsqu'il l'avait accueilli à bras ouverts en 1841, ce garçon plein de promesses, cultivé, enthousiaste, se collaborateur dévoué, qui était d'accord avec lui en tous points, et à qui il reprochait affectueusement d'être trop semblable à lui, il s'attendait à tout autre chose qu'à ce que Thoreau était devenu. Quand il l'avait envoyé à Staten Island et à New York, il espérait lui donner une occasion de manifester ce génie qu'il sentait en lui ; et quand la pensée d'Emerson avait évolué, s'ouvrant aux enrichissements que ses voyages lui avait apportés, il avait été surpris que Thoreau ne le suivît pas.

La vie de Thoreau était un échec apparent. Emerson était une grande voix en Amérique et un écrivain estimé en Europe ; Thoreau, confiné dans la petite ville dont il n'était guère sorti que pour aller voir des montagnes et des rivages solitaires, n'avait écrit que des articles dans quelques revues américaines, et deux livres, à peu près sans lecteurs.

(1) I so much regret the loss of his rare powers of action that I cannot help counting it a fault in him that he had no ambition. Instead of engineering for all America, he was the captain of a huckleberry party. Biographical Memoir.

Emerson avait espéré mieux, dans sa généreuse affection. Mais il avait connu Thoreau de trop près, et il l'avait trop aimé, pour ne pas sentir sa plus haute qualité, et ce qui fait qu'il a travaillé pour toute l'Amérique, et pour plus que l'Amérique.

« Je dois ajouter le fait capital qu'il y avait en lui cette excellente sagesse, qu'on trouve dans une rare classe d'hommes, qui lui montrait le monde matériel comme un moyen et un symbole.

Quels que fussent ses défauts, et les obstacles que son tempérament pouvait y apporter, il ne désobéissait pas à la vision céleste » (1).

Emerson savait bien, malgré toutes ses réserves, qu'il avait rencontré chez Thoreau une intelligence rare.

« Je ne connais aucun génie qui sache aussi rapidement déduire une loi universelle d'un fait isolé, » (2).

Et c'est pour cela qu'il éprouvait une impatience en voyant cette intelligence inutilisée.

Mais malgré les paroles qui terminent l'adieu d'Emerson :

« partout où il y a la connaissance, partout où il y a la vertu, partout où il y a la beauté, il sera dans son élément » (3).

il faut bien convenir que l'appréciation d'Emerson, après vingt-cinq années d'amitié intime, ne rend pas pleinement justice à Thoreau.

Emerson, qui était né quatorze ans avant Thoreau, mourut

(1) I must add the cardinal fact that there was an excellent wisdom in him, proper to a rare class of men, which showed him the material world as a means and a symbol. Whatever faults or obstructions of temperament might cloud it, he was not disobedient to the heavenly vision. Biographical Memoir.

(2) I know not any genius who so swiftly inferred universal laws from the single fact. Id.

(3) Wherever there is knowledge, wherever there is virtue, wherever there is beauty, he will find a home. Id.

vingt ans après lui (1882), années remplies presque jusqu'à la fin par son activité littéraire.

En 1860, deux ans avant la mort de Thoreau, il avait publié un de ses livres les plus admirés, *Conduct of Life*, exhortations à la force, à la culture, à la foi intérieure, à la miraculeuse victoire de la vie, à la beauté par l'harmonieux développement de l'être.

Il reprenait le sujet traité vingt ans plus tôt dans *Self Reliance*, avec l'autorité et la persuasion d'un instructeur écouté avec vénération par un public de plus en plus nombreux. Il disait à l'Amérique :

« N'élargis pas ta destinée, disait l'oracle ; ne t'efforce pas de faire plus qu'il ne t'est demandé ».

« La seule prudence dans la vie est la concentration ; le seul mal est la dissipation ; et cela ne fait pas de différence si les dissipations sont grossières ou délicates ; la propriété et les soucis qu'elle entraîne, les amis, la vie sociale, la politique, la musique ou les fêtes.

« Vous devez choisir votre travail ; vous devez prendre ce que votre cerveau peut recevoir, et laisser de côté tout le reste. Seulement ainsi vous pourrez accumuler assez de force vitale pour faire le pas de la connaissance à l'action.

« Plus d'un artiste, n'ayant pas cela n'a rien... et n'a pas le spasme qui concentre et projette l'être tout entier en un seul acte » (1).

Comment pouvait-il, deux ans après avoir écrit ces mots, reprocher à Thoreau de ne pas se consacrer assez à la société des autres hommes, et de manquer d'ambition, sans voir que Thoreau avait, comme Emerson l'exprimait si bien, projeté tout son être en un seul acte, choisi son œuvre et abandonné tout le reste ?

(1) « Enlarge not thy destiny, said the oracle ; endeavour not to do more than is given thee in charge ». The one prudence in life is concentration ; the one evil is dissipation ; and it makes no difference whether our dissipations are coarse or fine ; property and its cares, friends, and a social habit, or politics, or music, or feasting. You must elect your work ; you shall take what your brain can, and drop all the rest. Only so can that amount of vital force accumulate which can make the step from knowing to doing.

Many an artist lacking this lacks all... the spasm to collect and swing his whole being into one act, he has not. *Conduct of Life Power.*

Conduct of Life, comme la plupart des derniers livres d'Emerson, était la publication sous forme d'Essais, des matériaux qui lui avaient servi à faire ses conférences. Après son retour d'Angleterre, il avait commencé à faire des tournées dans l'Ouest, qui occupaient une grande partie de ses hivers. C'étaient quelquefois d'étranges expériences, pour le penseur délicat, d'aller porter son message au public de l'Illinois ou du Wisconsin.

Ces hommes différents du public de Boston ou de Concord intéressaient beaucoup Emerson, et il était heureux du contact humain que cela lui procurait, mais il n'aimait pas la fatigue et les complications des voyages. Il lui arrivait de faire deux conférences en une journée dans des villes différentes ; il parlait avec force et donnait beaucoup de lui-même .

Pendant ces dernières années, il se consacra aussi au Saturday Club de Boston ; en 1866 il reçut le grade de docteur *honoris causa* à Harvard ; en 1867 il fit un discours à la société Phi Beta Kappa ; c'était là que, trente ans plus tôt, il avait prononcé des paroles qui l'avaient forcé à se retirer dans la solitude. En 1870, on lui demanda de faire une série de cours à Harvard.

La nouvelle génération acceptait comme des vérités évidentes ce qui avait paru si audacieux à la précédente.

Cependant il n'avait pas fait école ; la nature de son enseignement, qui se gardait bien de formuler un système, ne le permettait pas, et il avait prudemment écarté de lui ceux dont l'admiration exagérée aurait fait de lui le chef d'un mouvement, ce qu'il ne voulait pas.

« Depuis vingt-cinq ou trente ans, je dis et j'écris ce qu'autrefois on appelait des nouveautés, et je n'ai pas en ce moment un seul disciple. Pourquoi ? Ce n'est pas que ce que je dis ne soit pas vrai ; ce n'est pas que je n'aie pas rencontré des intelligences réceptives ; c'est parce que je ne désirais pas amener les hommes à moi, mais à eux-mêmes.

« Qu'aurais-je pu faire s'ils étaient venus à moi ? Ils m'auraient interrompu et encombré.

« Je suis fier de n'avoir ni école ni disciples.

« J'aurais considéré comme une preuve de l'impureté de ma vision, de n'avoir pas créé chez les autres l'indépendance » (1).

Il s'était donné pour rôle d'éveiller ses contemporains à un sens plus vivant des réalités morales et spirituelles, et n'en avait pas voulu d'autre.

Il déclina lentement pendant les dix dernières années de sa vie. Un voyage en Californie lui avait fait du bien, mais en 1872, sa chère maison de Concord brûla ; pendant que ses amis, avec un soin pieux, la faisaient reconstruire exactement comme elle était avant, il partit en Europe, en Egypte, en France et en Angleterre. Cette fois, comme dans sa jeunesse, il s'intéressa assez peu au paysage, jugeant le Nil monotone, et trouva une de ses meilleures joies dans la conversation de Carlyle.

Son retour à Concord fut triomphal ; le 19 Avril 1875, il prononça un discours pour le centenaire de la glorieuse bataille qui avait ouvert la Guerre d'Indépendance.

Mais il perdait peu à peu la mémoire ; tout en conservant la même sérénité, il s'éteignit en 1882, son œuvre accomplie.

(1) I have been writing and speaking what were once called novelties for twenty five or thirty years, and have not now one disciple. Why? Not that what I have said was not true; not that it has not found intelligent receivers; but because it did not go, from any wish in me to bring men to me, but to themselves. What could I do if they came to me? They would interrupt and encumber me. This is my boast, that I have no school and no followers, I should account it a measure of the impurity of insight if it did not create independence. (Journal, 1859).

VI

INFLUENCE D'EMERSON I.

Influence d'Emerson I

La vie d'Emerson encadre celle de Thoreau par la durée, la déborde par la variété des sujets d'intérêt, et la dépasse par l'influence exercée. A première vue, on est frappé de voir que leurs deux vies se touchent en beaucoup de points essentiels.

Ils vivaient dans la même atmosphère de la Nouvelle Angleterre du *xix*^e siècle, ce qui donnait la même base à leur morale, et provoquait chez eux, comme chez leurs amis, les mêmes réactions devant beaucoup de grands problèmes de la vie. Ils ont trouvé en face d'eux la même tradition puritaine qui ajoutait à la force de leur caractère tout en faisant naître leurs protestations. Emerson, après de mûres réflexions, avait attaqué cette tradition sous son aspect religieux, et avait prouvé sa sincérité en renonçant à sa carrière. Thoreau, influencé par lui, et suivant en même temps son instinct personnel, avait refusé d'emblée de s'y conformer et s'était montré capable de vivre en dehors de toute loi.

Ils avaient tous deux la même sincérité grave qui les obligeait à suivre leur idéal au risque de renoncer au confort et à l'affection de ceux qu'ils aimaient, que ce fût au début de leur vie, quand il s'agissait de choisir et de renoncer d'avance à ce que l'existence leur offrait, ou à la fin quand il s'agissait de défendre le principe de la liberté humaine et de risquer la punition des lois écrites.

Il était naturel que, lorsqu'Emerson s'associa aux les Transcendentalistes et prit part à la direction du *Dial*, Thoreau y contri-

buât, pleinement d'accord avec lui, et il était naturel que, lorsque Emerson luttât franchement contre l'esclavagisme, Thoreau ait pris avec véhémence la même attitude.

Si la même générosité les jetait en avant lorsqu'ils voyaient une grande cause à défendre, le même amour de la solitude et de la nature paisible faisait venir Emerson à Concord, et y retenait Thoreau. Le même amour de la culture littéraire et philosophique dirigeait leurs lectures ; enfin le même calme bon sens les empêchait de rendre révolutionnaire leur anti-traditionalisme ; Emerson s'était réconcilié avec l'hérédité européenne, il allait chercher ses Hommes Représentatifs partout ailleurs qu'en Amérique, acceptant à la fin de sa vie, les honneurs que lui rendait Boston, la « Philistia » de sa jeunesse. Thoreau, son expérience faite, était revenu dans la petite ville, avait vécu en bons termes avec les siens, et était mort dans la maison familiale.

L'idéalisme, l'optimisme, l'obéissance à la voix divine intérieure leur étaient communs, et les moyens qu'ils employaient pour y parvenir n'étaient pas très différents.

Cependant, si on analyse de plus près, il y a bien des différences dans la courbe de ces deux vies.

Emerson avançait au milieu des contradictions ; l'appel des contraires était irrésistible pour lui, et tout en restant dans les bornes que lui imposaient son idéalisme et la hauteur de sa vie, il était attiré par tout à la fois ; il connaissait les changements d'opinion, les cas de conscience douloureusement résolus. La théorie des compensations est restée la grande dominante de sa vie ; il quittait l'Eglise, mais en gardait la morale qu'il n'a pas cessé d'enseigner. Il conseillait au sage le détachement total des joies de ce monde pour s'ouvrir à l'influx divin sans obstacle, puis il se mariait deux fois, et il avait plusieurs enfants qu'il aimait tendrement. Il recommandait à ceux qui l'écoutaient d'éviter la propriété et les soucis qu'elle entraîne, et il tenait beaucoup à sa maison de Concord, à son jardin, à ses livres. Il ne se décidait pas à choisir entre la nécessité pour l'âme d'être seule et dépouillée devant Dieu, et l'aide

que les grands hommes, les intermédiaires, apportent au chercheur dans son difficile voyage. Il n'avait même pas besoin de choisir : sa curiosité intellectuelle préférait le mener d'une alternative à l'autre, il voulait s'enrichir et non pas aboutir.

Pour Thoreau, la vie était plus simple ; son évolution se faisait en ligne droite et sans changement réel. Il n'avait accepté que les influences qui s'accordaient avec son tempérament et poursuivait son chemin (indiqué par Emerson) avec une intransigeance paisible. Peut-être, si son frère John avait continué à diriger l'école de Concord, si Ellen Sewall avait accepté de l'épouser, si les journalistes de New-York n'avaient pas repoussé ses offres de service, eût-il été très différent ; mais il vit bientôt clair en lui-même et ne chercha pas à s'écarter de la ligne qu'il s'était tracée.

Il semble que la vie d'Emerson fasse penser au mouvement d'une marée, avançant et reculant, soumise à l'impulsion des forces universelles, et reflétant dans les mille ondulations de ses vagues la beauté du monde, alors que, à partir de l'époque où il comprit sa destinée, la vie de Thoreau, soumise aux mêmes lois, va droit comme une chute d'eau.

Thoreau avait été vivement attiré par le charme personnel d'Emerson, mélange de douceur et d'inflexible volonté, présence émouvante qui frappait d'abord par la lumière des yeux d'un bleu profond, donnant l'impression d'une transparence qui ne se laissait cependant pas pénétrer.

« Mr Emerson est venu me voir aujourd'hui, écrivait Hawthorne dans son Journal ; il avait un rayon de soleil sur le visage » (1).

(1) « Mr Emerson came, with a sunbeam in his face ». Avril 1842.

Ses traits accusés laissaient deviner la force de sa personnalité ; il plaisait à ceux qui s'approchaient de lui par sa bienveillance, sa simplicité, sa noblesse, sa bonté parfois ironique. Les observateurs superficiels le croyaient timide ; il ne se livrait pas, il se reprochait lui-même d'être incapable d'expansion.

Ceux qui vivaient près de lui savaient que la difficulté qu'on éprouvait à pénétrer dans son intimité ne venait pas seulement de sa réserve un peu distante, mais surtout de la complexité de son caractère ; le don qu'il faisait de sa joie intérieure laissait toujours sentir qu'il possédait en lui beaucoup plus qu'il n'avait pu montrer ; et cette réticence involontaire faisait à la fois la souffrance de ceux qui ne pouvaient pas s'approcher de lui autant qu'ils l'avaient désiré, et un appel incessant à mieux comprendre cette pensée difficile à saisir. Tout en respectant scrupuleusement la liberté de tous, il demandait beaucoup, il provoquait chez les êtres jeunes un intense désir de s'élever jusqu'à sa calme et riche noblesse.

Thoreau avait reçu le don de cette haute présence et il avait eu le plaisir délicat de nombreuses conversations, dans leurs promenades de l'après-midi, lorsque tous deux partaient aux environs de Concord. Thoreau faisait mille remarques pleines de fraîcheur sur la nature et les livres, qui enchantaient le philosophe, lui montrant bien des détails qui lui étaient restés inaperçus. Ils touchaient à tout dans la confiance de leur admiration réciproque. Et le soir dans la maison, dans le grand salon simple ou le bureau tapissé de livres, des amis ardents venaient ; on discutait Transcendantalisme, on préparait le *Dial* et beaucoup d'autres entreprises. Pour Emerson la conversation n'était jamais un jeu brillant ou un monologue : il avait horreur d'imposer son opinion et il ne pouvait pas souffrir un mot qui n'exprimât pas exactement sa pensée, toujours à la recherche d'une meilleure approximation de la vérité ; c'est pourquoi il écoutait avec un intérêt grave, se penchant vers celui dont les paroles le frappaient avec une lueur brusque dans les yeux. S'il encourageait les autres à s'exprimer, il ne le faisait lui-même qu'avec beaucoup d'hésitation. Spontané, toujours sincère, il avait

des arrêts dans la voix que ses amis connaissaient bien et qu'ils eurent l'amusement de voir Thoreau imiter inconsciemment.

L'entendre causer, disait un de ses amis (1), c'était voir quelqu'un traverser un ruisseau sur des pierres. Il restait en suspens sur un mot jusqu'à ce qu'il eût trouvé exactement le terme qu'il lui fallait. Il n'était pas plus orateur que brillant causeur. Il lisait ses manuscrits d'une voix basse, qui s'animait peu à peu ; sans gestes, il allait au cœur de son auditoire par l'expression de son visage et par son sourire. Le rôle qu'il avait pris d'instructeur par conférences était original à l'époque. Thoreau, qui l'entendit bien des fois, à Concord et aux environs, essaya à son tour d'acquérir ce difficile talent ; il devait se servir de ce qu'il avait appris là lorsqu'il voulut prendre la parole pour défendre les antiesclavagistes.

Beaucoup d'Américains ne connaissaient d'Emerson que le conférencier ou l'écrivain ; quelques autres avaient eu avec lui des heures d'entretien ; Thoreau avait le privilège d'avoir sous les yeux l'exemple d'une noble vie privée.

Pour Emerson, la fidélité à la vie spirituelle n'entraînait pas l'abandon du monde ; très humain, il donnait beaucoup de lui-même à son foyer. On sait que son premier mariage lui avait apporté quelques mois de bonheur exquis et douloureux avec un être frêle ; et s'il a parfois affirmé que la vie conjugale est pleine d'illusions et que l'amour qui s'attache à un être individuel éloigne de l'absolu, il savait aussi qu'il existe des mariages qui sont une ascension à deux.

La paix régnait dans cette maison. On peut voir à Concord un charmant portrait de Mrs Emerson : des yeux graves, des traits fermes et une coiffe d'un fin tissu entourant la tête et les épaules, fixée par un ruban du bleu qu'elle aimait ; visage de mère et de maîtresse de maison, enveloppé d'une légère coiffure de religieuse qu'elle ne quittait jamais.

(1) O. W. Holmes.

Thoreau avait pour elle une affectueuse admiration ; il lui écrivit après son départ des lettres où on sent bien qu'elle aussi lui avait donné le désir d'élever sa vie.

Il avait vu une maison dans laquelle il n'y avait pas de luxe mais où la vie matérielle était assurée avec une grâce simple et hospitalière. Emerson disait parfois que la vie matérielle est une entrave et qu'il faut en alléger les soucis ; mais il aimait sa maison, ses livres, les arbres qui ombrageaient sa fenêtre. Il désirait la vie simple, l'intimité chaude, l'absence de toute prétention à la richesse inutile.

Il était attaché à la vie des hommes aussi par son profond amour pour son enfant, Waldo, qui mourut pendant que Thoreau vivait chez lui, et la douleur qu'il éprouva fut une des plus affreuses de son existence ; il en fut labouré dans son cœur et dit sa douleur dans *Threnody*, un de ses plus beaux poèmes.

Il écrivait à Carlyle un mois plus tard :

« Mon fils, un parfait petit garçon de 5 ans et 3 mois, a terminé sa vie terrestre. Vous ne pourrez jamais comprendre entièrement ce que j'éprouve ; vous ne pourrez jamais savoir quelle part de moi-même un enfant si jeune a pu emporter avec lui. Il y a quelques semaines, je me croyais très riche, et maintenant je suis le plus pauvre des hommes... Je ne verrai jamais de promesses semblables à celles de cet enfant » (1).

Ce ne sont pas les paroles d'un homme détaché de tout lien terrestre ; sa tendresse déchirée s'exprime dans le poème où il décrit les jeux et le regard clair du petit Waldo ; dans son Journal, il notait les joies que l'enfant avait eues dans sa courte vie ; tous l'aimaient, il avait charmé Margaret Fuller, Elizabeth Hoar...

(1) « My son, a perfect little boy of five years and three months, has ended his earthly life. You can never sympathize with me ; you can never know how much of me such a young child can take away. A few weeks ago I accounted myself a very rich man, and now the poorest of all.. A promise like that Boy's I shall never see ». Lettre à Carlyle, Février 1842.

« Et puis, Henry Thoreau fait partie de la famille depuis un an, il a amusé Waldo avec une quantité de jouets, des sifflets, des bateaux, des frondes et tous les instruments qu'il pouvait fabriquer ou réparer ; et il a gagné son amour et son respect par la douce fermeté qu'il lui a toujours montrée » (1).

Ce n'est pas auprès d'Emerson que Thoreau aurait pu trouver l'exemple du reniement de la vie terrestre ; il trouvait chez lui la vie la plus semblable extérieurement à celle des autres hommes, mariage heureux, enfant adoré, de nombreux amis, table ouverte, une activité continuelle, une confiance généreuse dans la vie.

Mais en même temps, Emerson prêchait l'appel impérieux de l'esprit, la nécessité de quitter tout pour le suivre ; et Thoreau, qui avait été heureux dans cette maison familiale, ne devait jamais imiter cette vie harmonieuse ; écoutant les fortes paroles, l'appel à l'enivrant idéal, par delà l'exemple qu'il avait vu, il devait conserver vibrant en lui l'écho des paroles entendues et y conformer sa vie ardemment sincère.

En même temps qu'une impulsion, un encouragement à vivre une vie haute, Thoreau avait reçu d'Emerson des exemples de méthode littéraire et de style. On se souvient qu'Emerson, tout en acceptant ses premiers articles pour le *Dial*, analysait et critiquait ses procédés d'écrivain ; les lettres qui nous sont parvenues sur ce sujet sont certainement la suite des nombreuses conversations dans lesquelles l'écrivain expérimenté guidait le débutant. Emerson avait remarqué de bonne heure que Thoreau possédait un style original et il en avait prévu la vigueur et la précision.

(1) « Then Henry Thoreau had been one of the family for the last year, and charmed Waldo by the variety of toys, whistles, boats, pop-guns and all kinds of instruments which he could make and mend ; and possessed his love and respect by the gentle firmness with which he always treated him. Journal, 30 Janvier 1842.

Il serait fastidieux d'énumérer leurs innombrables points de contact au point de vue de la technique littéraire et nous ne suivrons pas ce biographe d'Emerson, O. W. Firkins, qui distinguait avec finesse « quatorze styles » dans son œuvre. On pourrait en trouver beaucoup d'autres que ceux qui sont patiemment analysés par Firkins. Emerson et Thoreau ont eu l'un et l'autre un style riche, qui s'est transformé avec le temps et qui a surtout été différent selon le sujet traité.

Au début de sa carrière, Emerson avait conservé le mouvement académique et oratoire dont il s'écarta ensuite. Dans ses premiers discours, *The American Scholar* et *Address to Divinity Students*, il fait preuve de clarté et de ce développement logique que les critiques lui ont souvent refusé.

Mais c'était plutôt là un résultat de sa formation universitaire que sa tendance naturelle. Dès qu'il n'eut plus besoin de prouver et qu'il put s'exprimer à sa manière, son style se transforma. *Nature* est encore le résultat de l'effort qu'il fit pour traiter les différents points de son sujet dans un ordre logique.

Dans les *Essais*, Emerson a trouvé son attitude littéraire originale. On peut y voir tous les aspects d'un style qui ne cherche pas l'unité. Le suite logique des idées cède le pas à l'allure d'une pensée qui préfère s'adresser à l'imagination et à l'intuition, qui reprend une conception déjà exposée pour en signaler des aspects différents, parfois même contradictoires, s'il le juge utile. Placé au centre de sa pensée, il choisit dans son vaste trésor d'images toutes celles qui lui sont nécessaires et il éclaire un aspect après l'autre sans toujours se soucier de l'ensemble. On a l'impression de voir le soleil matinal dissoudre la brume par places dans la vallée, puis la laisser se reformer, pour réchauffer une autre région ; et on ne peut bien comprendre la valeur relative des plans que si on connaît déjà le paysage.

De même qu'il ne se croit pas tenu de suivre la logique de l'école et de ménager les transitions, il n'est pas esclave de la grammaire et il ne s'enferme pas dans un vocabulaire restreint. Il a toujours aimé les mots vigoureux, les mots saxons précis, serrant de près la réalité

concrète, et cette tendance s'est développée sans cesse ; elle est particulièrement forte dans *English Traits*, qui exprime son admiration pour la vigueur anglaise et dans *Conduct of Life*, qui s'adresse surtout à l'Américain actif et créateur de l'Ouest.

Dans toute son œuvre, il s'est montré admirable créateur d'images ; auprès de la notation directe et sincère, on trouve toujours chez lui la métaphore qui se détache nettement du paragraphe dans un brusque éclair. Il a prodigué les courtes phrases révélatrices, fécondes, qui sont souvent devenues des proverbes américains : « Hitch your waggon to a star », — « Whose would be a man must be a non-conformist », — « Nothing is more rare in a man than an act of his own », etc...

Ces raccourcis saisissants, profondément gravés, forment un contraste avec le mouvement sinueux de son exposition et font que malgré les défauts visibles à tous les yeux, la tension, la construction imparfaite, son style donne la double joie d'une grâce diffuse et d'une forte condensation.

Le style de Thoreau contient beaucoup d'éléments semblables, dans des proportions différentes. Comme Emerson, il s'était mis en route avec le bagage acquis à Harvard, et il ne s'est pas toujours complètement libéré de la rhétorique qu'il avait appris à pratiquer dans sa jeunesse ; *Walden* en contient beaucoup et *The Week*, avec ses transitions maladroites et ses continuelles citations, fait parfois penser au travail d'un bon écolier.

Pas plus que pour Emerson, la construction n'a été pour lui l'essentiel ; mais on ne trouve pas chez lui le mouvement oscillant du paragraphe d'Emerson, qui lui est étranger. Son rythme est toujours plus direct.

Comme Emerson, il s'exprime par symboles ; c'est la forme naturelle de son style : rapprochement incessant du phénomène matériel et de la signification spirituelle. L'image, chez lui, donne l'impression d'être arrachée du sol avec une pioche ; c'est un éclatement plutôt qu'une floraison.

Mais il est venu un temps où le sens de la valeur symbolique des choses l'avait tellement pénétré qu'il n'avait plus autant besoin de l'exprimer. Ses dernières œuvres contiennent une proportion de plus en plus forte de pages d'une absolue simplicité, dépouillées de tout artifice, où il se contente d'exposer des faits très humbles.

De même qu'il se détache de la page d'Emerson de courtes phrases frappantes, Thoreau aussi avait le pouvoir de l'expression concentrée, beaucoup plus violente, avec une brutalité dans l'expression qu'Emerson, avec toute sa vigueur, a très rarement atteinte. Il passe sans effort de l'invective à la ferveur.

L'amertume et l'exagération entraînent Thoreau, surtout dans Walden, à des paradoxes dont le dogmatisme devient vite fatigant ; cette attitude lui cause ses principaux défauts ; il peut être vulgaire à force d'âpreté. Cela vient de l'attitude combative qu'Emerson lui a tant reprochée et qui les a éloignés.

Mais lorsque Thoreau ne cherche pas à défendre une opinion, qu'il sait choquante pour son lecteur, lorsqu'il est en face de lui-même, sa dureté disparaît ; il devient limpide et lyrique, sa description prend une délicatesse pleine de sobriété.

Lorsque Thoreau habitait chez Emerson, en 1841, il disait qu'il se sentait dans une atmosphère de poésie et qu'il était obsédé par le désir d'écrire des vers. Il étudiait avidement ceux qu'Emerson publiait dans le *Dial* ; nous avons vu qu'il avait rédigé, pour mieux comprendre, une longue analyse de *The Sphinx* et qu'il critiquait avec pénétration *Ode To Beauty*.

Emerson a toujours été tenté d'exprimer sa pensée poétiquement ; c'était un grand poète, si, pour l'être, il suffit d'éprouver des émotions poétiques et de les exprimer en termes qui les font partager au lecteur. C'est ce qu'il a fait dans sa prose. Mais lorsqu'il écrit en vers, le rythme et la rime ne se prêtent pas aussi bien à l'inspira-

tion. On se demande si le manque de sens critique, et la froideur que trahit un rythme hésitant, sont ce qui rend si ternes les sujets traités à la même époque avec ampleur et force dans *Self Reliance* et *The Oversoul*. Cela est surtout vrai de son premier recueil publié en 1846 ; ses meilleurs œuvres, *May-Day*, *Brahma*, le célèbre *Days*, *Terminus*, ont paru beaucoup plus tard.

Parmi ces premiers poèmes, que Thoreau étudiait, les meilleurs sentent l'effort. Cependant on y trouve de beaux passages ; si aucun n'est parfait, presque tous contiennent quelques vers d'une heureuse sincérité.

A cette époque, Emerson cherchait dans la nature une joie et une inspiration ; on en trouve le reflet dans les vers charmants de *Woodnotes*, *The Rhodora*, *Musketaquid*, qui décrivent le poète rêvant dans les bois de Concord, avec une simplicité qu'on ne trouve pas dans ses Essais.

« En Mai, quand les vents marins envahissaient nos solitudes,
J'ai trouvé la fraîche Rhodora dans les bois
Exposant ses fleurs sans feuilles dans un coin humide... » (1).

Il s'arrêtait devant les insectes, cueillait des baies sauvages au bord du chemin, notait les détails précis qui le charmaient. En même temps il songeait à la grande présence divine. La Rhodora lui enseignait que la beauté n'a pas besoin de justifier sa présence , dans les champs il se sentait rempli de joie divine.

« La Beauté envahit mes sens.
Je m'abandonnai au Tout parfait... » (2).
« Le bois est beaucoup plus sage que toi » (3).

Dans *Woodnotes*, après avoir montré les connaissances et les

(1) In May when sea-winds pierced our solitudes,
I found the fresh Rhodora in the woods,
Spreading its leafless blooms in a damp nook.. (The Rhodora).
(2) Beauty through my senses stole ;
I yielded myself to the perfect whole. (Each and all).
(3) The wood is wiser far than thou. *Woodnotes*.

rêves que la Nature fait naître chez ceux qui la comprennent, il a tracé un portrait où tous ses amis ont reconnu Thoreau.

« Et j'ai connu un voyant de la forêt...
Il semblait que la Nature ne pût pas faire naître
Une plante dans un lieu secret,
Dans un marécage mouvant, sur un mont neigeux,
Sous l'herbe qui ombrage le ruisseau,
Sous la neige, entre les rochers,
Dans les champs humides connus de l'oiseau et du renard
Sans qu'il vint à l'heure précise
Où elle s'ouvrait ...
On eût dit que le vent l'amenait,
On eût dit que les moineaux le guidaient,
Comme si par une vision secrète il savait
Où dans les champs lointains l'orchidée croissait.
Ce que d'autres entendaient à distance
Et devinaient dans l'ombre du buisson,
Se montrait à ce philosophe,
Et semblait venir à son ordre. » (1)

Dans de nombreux poèmes, *Uriel*, reflet de ses doutes religieux, *The World Soul*, *The Sphinx*, *Xenophanes*, il reprenait ses idées philosophiques, sans ajouter rien qu'on ne puisse trouver dans les *Essais* : l'unité du monde, l'éternelle Compensation, la valeur de l'âme humaine.

(1) And such I knew, a forest seer...
It seemed that Nature could not raise
A plant in any secret place,
In quaking bog, on snowy hill,
Beneath the grass that shades the rill,
Under the snow, between the rocks,
In damp fields known to bird and fox,
But he would come...
It seemed as if the breezes brought him,
It seemed as if the sparrows taught him,
As if by secret sight he knew
Where in far fields the orchis grew,
What others did at distance hear,
And guessed within the thicket's gloom,
Was shown to this philosopher,
And at his bidding seemed to come. (Woodnotes).

Dans *The Concord Hymn*, il a créé un des poèmes nationaux de l'Amérique sur la bataille de 1775.

Mais on trouverait peut-être les accents les plus sincères dans les gracieux lyrics adressés à sa jeune femme : *To Ellen, To Ellen at the South*, et les plus déchirants dans *Threnody*, écrits après la mort de son enfant.

« Je pleure

Le cher petit qui ne reviendra pas...
J'avais le droit, il y a quelques jours,
De veiller sur tes pas, de savoir ta place...
L'avidie destinée qui t'a emporté
A pris de moi la plus grande part
Car cette perte est une vraie mort...
Je suis trop dépouillé.. » (1)

Thoreau lisait ces vers avec émotion et, malgré ses critiques de détail, il soumettait les siens à l'examen de son ami avec une telle confiance qu'il détruisit tous ceux qu'Emerson jugea insuffisants.

La production poétique de Thoreau est assez maigre : quelques courts poèmes, écrits presque tous dans sa jeunesse. Il comprit vite que son talent le portait vers la prose. Il écrivit, sans doute aidé par les traductions grecques qu'il aimait faire, quelques gracieuses invocations à la Brume, à la Fumée.

« Fumée aux ailes légères, Icarien oiseau,
Qui dissous tes ailes dans ton vol,
Alouette sans voix, messagère d'aurore,
Qui tournoie au-dessus des hameaux comme d'un nid,
Rêve qui s'éloigne, ombre

(1) I mourn
The darling who shall not return.
I had the right, few days ago,
Thy steps to watch, thy place to know.
The eager fate which carried thee
Took the largest part of me ;
For this losing is true dying.
I am too much bereft. (Threnody).

Aux robes repliées, d'une vision de minuit,
Qui voiles les étoiles, qui le jour
Obscurcis la lumière et caches le soleil,
Monte, mon encens, de ce foyer,
Demandes aux dieux leur pardon pour cette claire flamme » (1).

Les meilleurs passages dans ses poèmes sont, — on pourrait s'y attendre, — de délicates descriptions : *Smoke in Winter*, *The Summer Rain*, qui donne l'impression de cette intimité de la pluie que Thoreau aimait, *Winter Memories*, qui évoque les précieux souvenirs de l'été passé, les lumières à midi sur les fleurs, *Stanzas written at Walden*, qui analyse les bruits de la glace sur le lac, *The Fall of the Leaf*, qui fait entendre le bruit doux des feuilles, exécutant avec légèreté, dans la nef étroite de la forêt, le prélude de l'automne.

Mais tout cela est peu de chose à côté du traitement magistral que les mêmes thèmes ont reçu dans *Walden* et dans le *Journal*. Thoreau avait besoin de la liberté de la prose pour s'exprimer.

Sa poésie, qui n'ajoute rien à ce que nous savons sur son sentiment de la nature, nous apporte par contre un curieux document sur l'état sentimental dans lequel il vivait vers sa vingtième année. On y trouve une timide tendresse dont il ne reste rien dans le Thoreau affirmé, combatif, qu'il devint plus tard. On le reconnaît avec difficulté dans les douceurs de *Sic Vita*, les invocations à la Muse, les appels romantiques, ô vous Cieux... ô vous Etoiles... de *Stanzas*, tout le convenu littéraire dont il a travaillé ensuite à se débarrasser.

Est-ce bien Thoreau qui a écrit :

(1) Light-winged Smoke, Icarian bird,
Melting thy pinions in thy upward flight ;
Lark without song, and messenger of dawn,
Circling above the hamlets as thy nest ;
Or else, departing dream, and shadowy form
Of midnight vision, gathering up thy skirts ;
By night star-veiling, and by day
Darkening the light and blotting out the sun ;
Go thou, my incense, upward from this hearth,
And ask the gods to pardon this clear flame. (Smoke).

« Je serai ton Mercure,
Sois ma Cythérée.
Le sentier que je prendrai
Je le prendrai pour toi.
Je marcherai d'un pas léger,
Et je choisirai les passages faciles. » (1)

Sympathy est célèbre parce que la plupart des commentateurs y voient une allusion à ses brèves amours ; il s'adresse à un jeune garçon qui représente, dit-on, cette Ellen Sewall, vite disparue de sa vie.

« J'aurais pu l'aimer, si je l'avais aimé moins.
Chaque fois que nous nous approchions l'un de l'autre,
Un sévère respect nous éloignait d'avantage,
Et nous semblions tous deux hors d'atteinte,
Moins connus qu'à la première rencontre. » (2)

Et le récit de cet amour austère se termine par un regret :

« L'Eternité peut-être ne me rendra pas cette occasion ;
Mais il faut que j'aille solitaire,
Pensant tristement qu'un jour nous nous sommes connus,
Et que cette joie est irrévocablement finie » (3).

On est étonné de ne sentir passer aucune émotion dans les courtes

-
- (1) I'll be thy Mercury,
Thou Cytherea to me.
Whatever path I take
It shall be for thy sake.
I'll walk with gentle pace
And choose the smoothest place. (To the Maiden in the East).
- (2) I might have loved him, had I loved him less.
Each moment, as we nearer drew to each,
A stern respect withheld us farther yet,
So that we seemed beyond each other's reach,
And less acquainted than when first we met. (*Sympathy*).
- (3) Eternity may not the chance repeat ;
But I must tread my single way alone,
In sad remembrance that we once did meet,
And know that bliss irrevocably gone (*Sympathy*).

strophes *To My Brother* ; rien ici qui ressemble au déchirement d'Emerson dans *Threnody*. La souffrance de Thoreau avait été profonde à la mort de son frère ; il ne pouvait pas y penser sans un frisson de douleur. Il ne reste rien de ce frisson dans ses vers.

« Mon frère où es-tu ?
Quel soleil brille pour toi maintenant ?
Viens-tu encore hanter les rives
De cette rivière là-bas ?
Et puis-je toujours croire
Que tu es près de moi ? » (1)

Parmi les poèmes de Thoreau, Emerson préférait *Inspiration* ; on y trouve, dans des strophes inégales, parfois très faibles, l'enthousiaste témoignage de la seconde naissance que le Transcendentalisme, l'influence d'Emerson, son propre éveil à la vie, lui ont donnée.

« J'entends, moi qui avais seulement des oreilles,
Je vois, moi qui avais seulement des yeux.
Je vis par instants, moi qui vivais par années,
Et je discerne la vérité, moi qui connaissais seulement la
[science.

J'entends au-delà des sons,
Je vois au-delà de la vision,
Des terres, des mers, des cieux nouveaux m'entourent,
Et dans ma lumière le soleil pâlit.

Je ne douterai plus jamais,
Je ne m'écarterai pas de ma foi fidèle.
Dieu ne reprend pas la parole qu'il a dite » (2).

(1) Brother, where dost thou dwell?

Dost still haunt the brink
Of yonder river's tide?

And may I ever think

That thou art by my side? (To my Brother).

(2) I hearing get, who had but ears,

And sight, who had but eyes before,

I moments live, who lived but years,

And truth discern, who knew but learning's lore.

Emerson avait raison d'aimer cette fervente sincérité, elle venait en partie de lui. Mais, à part ces strophes vibrantes, il ne devait pas voir autre chose que des promesses dans ces vers qui n'essayaient pas comme les siens d'exprimer des idées et qui restaient, avec de rares exceptions, brefs et embarrassés. Pour Thoreau, encore plus que pour Emerson, la poésie a été un violon d'Ingres et il a eu la sagesse de le comprendre de bonne heure.

On n'aurait pas une idée complète de l'enrichissement qu'Emerson apporta dans la vie de Thoreau si on ne connaissait pas l'étendue de la culture philosophique, littéraire et artistique que le penseur plus âgé donnait en exemple à son ami, qui n'était guère qu'un jeune étudiant avide de comprendre la vie.

Emerson avait toujours été grand lecteur et ses livres traitent les sujets les plus variés. Beaucoup de poètes, les anciens, les Anglais de la Renaissance et du *xviii^e* siècle, les philosophes qu'il a pratiqués toute sa vie sans cependant faire l'étude spéciale d'aucune philosophie, revenant avec prédilection à Platon ou à Montaigne, ou à Swedenborg, à d'autres époques s'attachant aux lectures historiques qui l'ont pendant quelques années plus vivement attiré que tout le reste. Ce qu'il a le moins bien connu, c'est la littérature romanesque, exceptant seulement Scott de l'indifférence qu'il éprouvait pour les romans en général, — y compris ceux de Hawthorne.

En même temps il cherchait à s'initier aux découvertes que l'on faisait dans le domaine scientifique, s'intéressant aux sciences natu-

I hear beyond the range of sound,
I see beyond the range of sight,
New earths and skies and seas around,
And in my day the sun doth pale his light.
I will not doubt for evermore,
Nor falter from a steadfast faith.
God takes not back the word which once he saith. (Inspiration).

relles d'assez loin. Et, sans étudier la technique d'aucun art. il cherchait à comprendre la philosophie de l'art.

Un peu avant de rencontrer Thoreau, il s'était plus spécialement occupé de philosophie allemande, d'abord à travers Coleridge et Carlyle ; enfin il venait de découvrir, en même temps que ses amis de Boston, les Ecritures Orientales, qui devaient remplir bon nombre de pages du *Dial*, et les poètes persans.

Thoreau, qui avait reçu à Harvard une instruction surtout classique, trouvait dans la bibliothèque d'Emerson de quoi enrichir sa culture ; il conserva toujours fortement l'empreinte des lectures faites à l'Université. Ses premières œuvres (articles du *Dial* et *A Week*, étaient pleines de souvenirs d'Eschyle, d'Anacréon, des poètes latins ; sous l'influence d'Emerson, il y ajouta toute une culture philosophique, — en particulier l'étude des Orientaux pour qui son enthousiasme grandit avec les années.

Il ne suivit pas Emerson dans le domaine de l'art ; au contraire il devint de plus en plus béotien, volontairement, en tout ce qui concerne les arts plastiques, avec une obstination un peu irritante. Il travaillait à sa propre statue, modelant son caractère selon sa volonté ; mais les tableaux et l'architecture le laissaient froid.

Nous avons vu aussi qu'il ne se laissa pas gagner par l'enthousiasme d'Emerson pour l'histoire. Thoreau recherchait de préférence dans le passé les œuvres les plus impersonnelles et les moins datées : un poème philosophique de l'Inde, une austère tragédie grecque.

Il faut sans doute chercher l'influence d'Emerson sur Thoreau au point de vue de la culture plutôt dans une impulsion générale que dans une direction particulière. Emerson a offert à Thoreau un champ d'études beaucoup plus vaste que celui que Thoreau aurait eu à sa disposition s'il avait vécu seul ; et là, comme pour tout le reste, Thoreau a choisi et n'a pas imité.

VII

INFLUENCE D'EMERSON II.



VII

Influence d'Emerson II.

C'est entre 1837 et 1841 qu'Emerson a eu sa plus forte influence sur Thoreau ; il faudra donc chercher la trace de ses idées de préférence dans les œuvres qu'il donna à cette époque : *Nature*, ses conférences, les articles du *Dial* et les *Essais*, plutôt que dans *Representative Men* ou *Conduct of Life*, écrits plus tard, quand Thoreau avait cessé d'être plastique et qu'il se sentait plutôt disposé à l'opposition contre ce qui ne s'accordait pas avec sa personnalité alors mieux affirmée.

On peut dégager de l'ensemble de leurs œuvres cette impression dominante : à la base de leur pensée se trouve le même grand problème métaphysique qui fait l'unité de leur recherche et qui leur donne une angoissante incertitude : c'est la difficulté que trouve un penseur sincère à réconcilier l'unité absolue du monde, source unique où tout est puisé et dont il a le sens inné, avec la diversité infinie du monde manifesté, dont il trouve la preuve quotidienne dans les personnalités humaines et les œuvres de la nature.

Cette opposition de la pluralité et de l'unité se double d'une autre antinomie qui en est la conséquence, celle de la liberté et de la loi. L'œuvre entière d'Emerson, les longues méditations de sa vie, eurent pour centre et pour point de départ cette recherche, depuis ses premiers doutes de jeune pasteur convaincu de l'existence d'une réalité divine, et en même temps épris d'indépendance ; et Thoreau s'est toujours montré jaloux de son intégrité intellectuelle et soumis fidèlement à une direction qui n'a pas dévié.

Mais si le problème à résoudre était au fond le même, nous verrons qu'ils n'ont pas accordé la même importance aux différents aspects de la question. A mesure qu'Emerson avançait dans la vie, il était de plus en plus attiré par la psychologie humaine et sociale, alors que Thoreau se dirigeait vers le même but par une autre voie, s'écartant des hommes, parfois malgré lui, pour trouver son inspiration de plus en plus dans la Nature.

Pour ceux qui ont connu Emerson autour de 1840, il se présentait surtout comme un apôtre de la liberté individuelle. Ce qui l'avait rendu célèbre était son abandon de toute église, au nom du droit sacré de l'âme à choisir sa voie sans se laisser limiter par aucune entrave. Toutes ses œuvres de cette époque portent la marque de son vibrant combat pour la libération intérieure, joie de la vérité découverte, puissance d'élan vers la lumière entrevue. Les livres qu'il écrira plus tard, dans la plénitude de sa conviction, n'auront plus au même degré cette vibration de la certitude enfin possédée.

Il ne faut jamais suivre aucune convention sociale, intellectuelle ou religieuse, lorsque l'âme se sent sollicitée dans une autre direction ; rien ne peut excuser cette trahison envers l'Esprit. Toute intervention est détestable qui s'interpose entre la vie et la sagesse profonde de chaque être ; car l'homme a le droit de chercher quelle est la vision originale du monde qu'il possède, pour se réaliser sans que le passé vienne obscurcir ses regards.

Ses premiers discours sont pleins de ces exhortations analysant les obstacles qui s'opposent à la libération de l'homme et donnent l'espoir d'une amélioration possible. D'abord, supplie Emerson, apprenez à marcher seul, à ne pas toujours vous appuyer sur un autre.

« N'est-ce pas la plus grande disgrâce en ce monde que de ne pas être une unité, de ne pas être compté comme un caractère,

de ne pas donner ce fruit original que chaque homme est destiné à produire, mais d'être compté à la grosse, au cent, au mille, d'après la section, le parti auxquels nous appartenons et de voir notre opinion fixée géographiquement, comme le Nord ou le Sud ? » (1)

L'avantage de cette sincérité que l'homme seul pourra réaliser est si grand que rien ne pourra prévaloir contre lui ; et en 1841, Emerson écrivait ces paroles prophétiques, dont il devait trouver la preuve dans sa propre vie :

« Si un homme s'appuie inébranlablement sur ses instincts et y demeure fixé, l'énorme monde viendra à lui » (2).

Les obstacles à cette liberté, il les énumère l'un après l'autre. La culture, la vie intellectuelle, sont choses admirables ; mais

« J'aimerais mieux ne jamais voir un livre que d'être détourné par son attraction de mon orbite, devenant ainsi un satellite au lieu d'être un système. » (3)

Il faut repousser la séduction qu'exercent sur nous les siècles passés et les pays lointains ; sinon il arrivera toujours un moment où les meilleurs guides deviendront des tyrans. Les plus dangereux sont ceux qui nous charment le plus, ceux que nous aimons et que nous admirons.

« Si le chercheur reçoit d'une autre pensée sa vérité, fût-ce en torrents de lumière, sans connaître lui-même les périodes de solitude, d'incertitude, d'illumination, c'est pour lui un très

(1) Is it not the chief disgrace in the world not to be an unit, not to be reckoned one character, no to yield that peculiar fruit which each man was created to bear, but to be reckoned in the gross, in the hundred, or the thousand, of the party, the section, to which we belong ; and our opinion predicted geographically, as the north or the south ? The American Scholar

(2) If the single man plant himself indomitably on his instincts, and there abide, the huge world will come round to him. The American Scholar.

(3) I had better never see a book than to be warped by its attraction clean out of my own orbit, and made a satellite instead of a system. The American Scholar.

mauvais service. Le génie est toujours l'ennemi du génie parce qu'il exerce sur lui une trop forte influence. » (1)

Emerson, fidèle à son principe, ne se contentait pas de régler sa vie sur sa propre volonté ; il s'efforçait aussi de ne jamais exercer aucune autorité sur ses amis, sur les plus chers encore moins que sur tout autre. Il ne voulait pas de disciple, tout au contraire ; son influence avait pour seul but d'aider ceux qui venaient à lui à se trouver eux-mêmes.

Les êtres les plus grands, les instructeurs religieux, sont dangereux en proportion directe de leur valeur. Dès que nous suivons un maître humain, nous perdons notre connaissance de Dieu. Thoreau devait aimer cette définition de la liberté religieuse :

« Le sens de l'indépendance spirituelle est comme le charmant éclat de la rosée, qui renouvelle chaque matin notre vieille terre dure et montagnieuse et lui donne le dernier coup de pinceau de l'artiste. Une fausse humilité, une complaisance pour les écoles en faveur ou pour la sagesse de l'antiquité, ne doivent pas me faire perdre la suprême possession de l'heure présente. » (2)

Emerson, au début de sa carrière, montrait la plus vive indignation contre l'esclavage que nous imposent le commerce et la nécessité de choisir une profession. Tous les métiers, pensait-il alors, sont mauvais, tous exigent des compromissions telles que la plupart des hommes se laissent absorber, tombent dans la routine, deviennent obséquieux sous peine de ne jamais réussir à gagner leur vie.

« Supposez qu'un homme soit assez malheureux pour être un saint, doué de perceptions vives, mais ayant la conscience et l'amour d'un ange, et qu'il soit obligé de gagner sa vie dans le

(1) Let it receive from another mind its truth, though it were in torrents of light, without periods of solitude, inquest, and self-recovery, and a fatal disservice is done. Genius is always sufficiently the enemy of genius by over-influence. *American Scholar*.

(2) The sense of spiritual independence is like the lovely varnish of the dew, whereby the old hard, peaked earth and its old self-same productions are made new every morning, and shining with the last touch of the artist's hand. A false humility, a complaisance to reigning schools or to the wisdom of antiquity, must not defraud me of the supreme possession of this hour. *Literary Ethics*.

monde ; il se trouvera exclu de tous les métiers lucratifs ; il n'aura pas de ferme et ne pourra pas en acheter une, car pour gagner l'argent nécessaire, il faudra qu'il concentre son attention sur l'argent à un tel point qu'il sera obligé de se vendre pendant de nombreuses années ; et pour lui, l'heure présente est aussi sacrée et aussi inviolable que n'importe quelle heure à venir. » (1)

A l'époque où Emerson écrivait ces discours, *Address to Divinity Students, The American Scholar, Man the Reformer*, il pensait que le meilleur moyen de réformer le monde était d'apporter d'abord une transformation dans la vie individuelle et il proposait comme moyen à ceux qui voulaient vivre mieux, une meilleure économie.

« L'économie est un haut devoir humain, un sacrement, quand son but est grand ; quand c'est une prudence dictée par des goûts simples ; quand elle est pratiquée pour la liberté, par amour, par dévotion à un idéal » (2).

Cet enseignement d'Emerson est peut-être celui qui a reçu l'adhésion la plus complète de Thoreau. Poussant à l'extrême la conclusion logique des idées exposées par son ami et son maître, séduit, convaincu, retrouvant dans ses paroles tout le désir qu'il avait déjà, il choisit de bonne heure sa vie ; obéissant exactement aux préceptes d'Emerson, il se libéra de toute contrainte et, ne cherchant pas à l'imiter, il se fit une vie sans foyer, sans amour, sans enfant, sans métier, sans autre but que de recevoir en lui-même la vie divine. Il avait suivi point pour point le programme de vie indiqué par Emerson en 1841 dans *Man the Reformer* :

(1) Suppose a man is so unhappy as to be born a saint, with keen perceptions but with the conscience and love of an angel, and he is to get his living in the world ; he finds himself excluded from all lucrative works, he has no farm, and he cannot get one ; for to earn money enough to buy one requires a sort of concentration toward money, which is the selling himself for a number of years, and to him the present hour is as sacred and inviolable as any future hour. *Man the Reformer*.

(2) Economy is a high humane office, a sacrament, when its aim is grand ; when it is the prudence of simple tastes, when it is practised for freedom, for love, or devotion. *Man the Reformer*.

« Mais si on accorde que, pour parvenir à un but aussi sacré et aussi précieux, il faut abandonner quelque chose, je pense que si un homme sent en lui-même une forte tendance à la poésie, à l'art, et à la vie contemplative, l'attirant vers ces choses avec une amour incompatible avec la vie matérielle, cet homme devrait faire ses comptes avec lui-même de bonne heure, et obéissant à la compensation de l'Univers, devrait se racheter des devoirs de l'économie par une certaine rigueur et une privation dans ses habitudes. Pour des privilèges aussi rares et aussi grands, qu'il n'hésite pas à payer un grand prix. Que ce soit un cénobite, un pauvre et, si c'est nécessaire, qu'il reste célibataire. Qu'il apprenne à manger ses repas debout et à aimer le goût de l'eau pure et du pain noir. Il peut laisser à d'autres l'agrément coûteux d'une maison à tenir et d'une large hospitalité et la possession d'œuvres d'art. Il doit sentir que le génie est lui-même une hospitalité et que celui qui peut créer des œuvres d'art n'a pas besoin de les collectionner. Qu'il vive dans une seule chambre, et qu'il évite de trop s'accorder, averti et armé d'avance contre ce malheur fréquent chez les hommes de génie : le goût du luxe. C'est la tragédie du génie : il s'efforce de conduire son char sur l'écliptique avec un cheval céleste et un cheval terrestre ; cela n'amène que la discorde, la ruine et la chute pour le char et le conducteur » (1).

Si ce passage ressemble beaucoup à une description de Thoreau, ce n'est certainement pas un portrait d'Emerson qui aimait, non pas le luxe, mais le confort et les joies domestiques.

Plus tard, Emerson devait exprimer une opinion toute différente

(1) But granting that for ends so sacred and dear some relaxation must be had, I think that if a man finds in himself any string bias to poetry, to art, to the contemplative life drawing him to these things with a devotion incompatible with good husbandry, that man ought to reckon early with himself, and respecting the compensation of the Universe, ought to ransom himself from the duties of economy, by a certain rigor and privation in his habits. For privileges so rare and grand, let him not stint to pay a great tax. Let him be a cenobite, a pauper, and if need be, celibate also. Let him learn to eat his meals standing, and to relish the taste of fair water and black bread. He may leave to others the costly convenience of housekeeping and large hospitality, and the possession of works of art. Let him feel that genius is an hospitality and that he who can create works of art needs not collect them. He must live in a chamber, and postpone his self indulgence, forewarned and forearmed against that frequent misfortune of men of genius : the taste for luxury. This is the tragedy of genius : attempting to drive along the ecliptic with one horse of the heavens and one horse of the earth, the is only discord and ruin and downfall to chariot and charioteer. Man the Reformer.

sur la vie que doit mener un philosophe ; il avait cessé de croire que le penseur doit vivre seul, renoncer à la richesse, se fermer aux complexités de la vie humaine pour trouver la vérité. Bien au contraire, lorsqu'il allait prêcher sa conception de la vie aux Américains de l'Ouest, il leur disait : Enrichissez-vous.

« C'est inutile de prétendre qu'il faut réduire nos besoins : les philosophes ont posé en principe que la grandeur de l'homme consiste à avoir peu de besoins ; mais l'homme peut-il se contenter d'une hutte et d'une poignée de pois secs ? Il est né pour être riche. Il est relié à tout ce qui existe ; il est tenté de sortir de lui-même par ses appétits et ses caprices, il va à la conquête de la nature d'un côté puis d'un autre et finit par trouver le bien-être dans l'usage de cette planète et d'autres. L'homme riche est celui qui peut se servir de toutes les facultés humaines. L'homme le plus riche est celui qui sait tirer un bienfait des travaux du plus grand nombre d'hommes, dans les pays éloignés, et dans les temps passés » (1).

Il est frappant de rapprocher ces deux textes. L'un date de 1841, l'autre de 1861. Entre les deux, il s'est écoulé vingt ans de vie, années pendant lesquelles Emerson a regardé autour de lui et senti croître sa sympathie pour tous les efforts humains. La sagesse pour lui avait consisté à élargir toutes ses conceptions ; la sagesse pour Thoreau avait été de penser jusqu'au bout qu'on pouvait se contenter d'une hutte et d'une poignée de pois secs.

Il n'y a pas de doute qu'Emerson, en écrivant ces lignes, ait pensé à ses amis d'autrefois, ceux du Dial, et forcément à Thoreau. Dans ce même Essai, de *Conduct of Life*, il critiquait leurs rêves, qui autrefois ne l'avaient pas entièrement satisfait et qui plus tard lui parurent naïfs.

(1) « It is of no use to argue the wants down : the philosophers have laid the greatness of man in making his wants few, but will a man content himself with a hut and a handful of dried pease? He is born to be rich. He is thoroughly related, and is tempted out by his appetites and fancies to the conquest of this and that piece of nature until he finds his well being in the use of this planet and of more planets than his own.

He is the rich man who can avail himself of all men's faculties. He is the richest man who knows how to draw a benefit from the labors of the greatest number of men, of men in distant countries and in past times ». *Conduct of Life. Wealth.*

« Nous avons eu dans cette région, il y a vingt ans, une sorte de fanatisme arcadien, un désir passionné de vivre sur la terre, d'unir les travaux de la ferme aux recherches intellectuelles. Beaucoup d'entre nous ont voulu réaliser leur but et tenter l'expérience, et quelques-uns sont devenus de vrais laboureurs ; mais tous ont été guéris de cette idée qu'on pouvait faire à la fois un travail intellectuel, et de l'agriculture pratique, je veux dire manuelle ». (1)

Ces lignes devaient être blessantes pour Thoreau, qui n'avait jamais été guéri de l'idée qu'Emerson condamne ici avec une ironie un peu méprisante ; on ne peut pas s'étonner de trouver dans le Journal d'Emerson des traces de nervosité dans leurs conversations sur ce sujet.

Il semble qu'avec le temps Emerson ait jugé moins indispensable la liberté physique et qu'il ait concentré son attention sur la liberté intellectuelle et spirituelle, trouvant plus important d'élever sa pensée. Il était arrivé à un état dans lequel tous les phénomènes terrestres étaient illusoires, y compris la culture humaine ; pour lui, religions et littérature perdaient leur importance, la morale n'avait plus de fixité, rien n'était stable, tout était emporté dans le changement, sur une sphère qui tournoie follement dans l'espace, emportant dans une direction inconnue nos vains efforts (2).

De ces hauteurs, il était disposé à tout voir avec une indulgente sympathie. Thoreau n'a pas suivi la même évolution. De là l'étonnement d'Emerson devant l'attitude obstinée de son ami, toujours fixé sur le même point et l'impatience de Thoreau devant des idées qui lui paraissaient superficielles, tenté d'exagérer jusqu'au paradoxe et à l'irritation l'expression de sa pensée sincère.

Leur point de départ était le même ; l'indépendance n'est pas

(1) « We had in this region, twenty years ago, among our educated men, a sort of Arcadian fanaticism, a passionate desire to go upon the land and unite farming to intellectual pursuits. Many effected their purpose and made the experiment, and some became downright ploughmen ; but all were cured of their faith that scholarship and practical farming (I mean, with one's own hands) could be united ». (Conduct of Life, Wealth).

(2) *The Transcendentalist*.

un but en soi : elle est destinée à permettre à l'homme de recevoir l'influx divin par la vision intuitive.

Emerson, dans la vie pratique, était plein de conciliation ; ce qu'il voulait, c'était la modération. Il n'avait jamais cherché à réaliser une vie ascétique. Et Thoreau lui-même, bien que beaucoup plus intransigeant, n'allait que jusqu'à « l'économie », sans chercher l'isolement complet du moine catholique ou du yogi hindou. Leur détachement du monde est resté plein de bon sens ; c'est un spiritualisme qui, s'appuyant sur une éducation anglo-saxonne, ne perd jamais pied. Il n'est pas de plus grande joie que de se sentir un avec la grande loi universelle, mais ce n'est pas la plongée sans retour dans l'océan de vie, ce n'est pas le nirvana ; cela reste, toujours, la vie terrestre, sublimée, mais non renoncée.

Emerson a été pour l'Amérique le grand apôtre de la confiance en soi ; il a prêché l'espoir que la connaissance de soi-même fait naître chez tous les êtres, la joie qu'apporte l'histoire en nous faisant voir que d'autres sont grands et que, par conséquent, tous peuvent l'être. De bonne heure il avait adopté les idées de Lamarck sur l'évolution ; il voyait dans l'homme l'aboutissement d'un immense effort de la nature et il entrevoyait la naissance possible d'un « *Plus Man* » qui justifierait notre nostalgie d'une vie haute.

Pour y parvenir il réclamait sans cesse le droit pour chacun d'être lui-même et il exhortait les hommes à se délivrer de tout ce qui les empêchait de parvenir à une complète clarté.

« Je ne peux pas trouver de mots assez forts pour dire combien est sacrée l'intégrité privée. Tous les hommes, toutes les choses, l'Etat, l'Eglise, oui, même les amis de notre cœur, sont des fantômes irréels, comparés au sanctuaire du cœur ». (1)

(1) I cannot find language of sufficient energy to convey my sense of the sacredness of private integrity. All men, all things, the State, the Church, yea the friends of the heart, are phantasms and unreal beside the sanctuary of the heart. Lecture on the Times.

Que chacun mène la vie qui lui convient, même si elle est médiocre, plutôt que d'obscurcir et de fausser son caractère réel.

D'ailleurs aucun homme ne peut aller contre sa propre nature. Emerson est absolument persuadé de la diversité et de la puissance du caractère individuel, persuadé aussi qu'il apparaît dans toutes les actions, dans les traits du visage et qu'il modifie les circonstances extérieures.

Si l'homme est ainsi puissant, c'est parce qu'il possède la faculté de l'intuition et le pouvoir créateur de la pensée. Seulement, il ne connaît pas sa force.

« Tout ce que vous appelez le monde est l'ombre de cette substance que vous êtes, création perpétuelle des pouvoirs de la pensée ». (1)

L'humanité préfère s'appuyer sur la tradition et suivre la foule, car la vie que donne la confiance en soi est héroïque et les exigences de la conscience sont plus grandes que celles de nos lois.

« Et vraiment il faut avoir quelque chose de divin en soi pour laisser de côté les procédés habituels de l'humanité, et s'aventurer à être son propre maître... Si quelqu'un s' imagine que c'est plus facile, qu'il essaie d'obéir à cette loi un seul jour ». (2)

Ce qui fait la valeur d'un homme, c'est son caractère, qu'Emerson affirme et admire mieux qu'il ne l'analyse.

« Voilà ce que nous appelons le Caractère : une force en réserve, qui agit directement par sa présence, et sans se servir d'aucun moyen. C'est une certaine force indémontrable, un Génie familier qui guide l'homme sans pouvoir lui donner de conseils, qui lui tient compagnie, car les hommes qui le possèdent sont souvent solitaires ; s'il leur arrive de vivre avec d'autres, ils

(1) All that you call the world is the shadow of that substance which you are, the perpetual cration of the powers of thought. The Transcendentalist.

(2) And truly it demands something godlike in him who has cast off the common motives of humanity and has ventured to trust himself for a taskmaster... If any one imagines that this law is lax, let him keep its commandments one day. Self Reliance.

n'ont pas vraiment besoin de société, et peuvent trouver beaucoup de joie dans la solitude » (1).

C'est un agent d'action d'une valeur incomparable, car les hommes ont les uns sur les autres une sorte de pouvoir occulte. L'homme fort dirige les événements, et ceux-ci le suivent ; il est la conscience de la société à laquelle il appartient ; il possède la centralité, cette qualité qui inspirait à Emerson tant d'admiration pour les Anglais et à laquelle il donnait dans *Conduct of Life* le nom de *Power*.

« On n'a pas fait l'inventaire des facultés humaines, pas plus qu'on n'a rédigé une bible contenant toutes nos opinions. Qui pourra imposer des limites à l'influence d'un être humain » ? (2)

La vie tout entière est une recherche de ce pouvoir. Pour cela il faut avoir la force physique et Emerson enviait à d'autres la vigueur qui permet les grands efforts. Aucun excès ne l'inquiétait.

Son admiration pour la grandeur de l'individualité humaine lui inspirait de la tendresse pour les êtres ; les personnes, disait-il, ont sur nous une influence extrême.

« Je ne suis pas étonné par les miracles que la poésie attribue à la musique d'Orphée, quand je me souviens de ce que j'ai éprouvé en entendant les sons variés de la voix humaine ». (3)

Aucun espoir ne lui paraissait impossible pour cette créature merveilleuse ; il rêvait qu'un jour peut-être l'homme accomplirait

(1) That is that which we call Character — a reserved force, which acts directly by presence and without means. It is conceived of as a certain undemonstrable force, a Familiar or genius, by whose impulse the man is guided, but whose counsels he cannot impart ; which is company for him, so that such men are often solitary, or if they chance to be social, do not need society but can entertain themselves very well alone Character.

(2) There is not yet any inventory of a man's faculties, any more than a bible of his opinions. Who shall set a limit to the influence of a human being ? *Conduct of Life. Power.*

(3) I do not wonder at the miracles which poetry attributes to the music of Orpheus, when I remember what I have experienced from the varied note of the human voice. (*Lecture on the Times*).

enfin sa mission sur terre ; et il voyait dans le Poète (qu'il appelait aussi The Scholar), l'annonce de ce que pourra être l'humanité entière lorsqu'elle aura affiné sa perception et réorganisé sa vie sociale pour mettre l'intelligence à la première place. Les Hommes Représentatifs sont ceux qui contiennent en eux la promesse de cette humanité supérieure.

On pourrait déduire tout ce qu'Emerson a écrit sur la politique et la vie sociale, des grandes idées qui dominent sa pensée : il ne s'est attaché à aucun parti et ne pouvait pas le faire, car il jugeait chaque système d'après cette pierre de touche : le but de la vie est de former, dans la liberté, des caractères assez forts pour pénétrer dans la réalité spirituelle.

Il ne faut donc pas attendre de lui une constitution politique ni une théorie du gouvernement. Cependant il a formulé l'idéal d'une société qui ne serait réalisable que si tous ses membres étaient des sages. En effet les réformes sociales ne sont valables, et ne peuvent indiquer la bonne direction, que si les réformateurs sont déjà en esprit citoyens de la cité nouvelle qu'ils se proposent de créer.

« Les attaques des institutions sociales, dont nous avons été témoins, nous ont fait clairement comprendre que la société ne fait aucun progrès quand un homme, qui n'est pas lui-même transformé, essaie de transformer les choses qui l'entourent ; il impose son ennuyeuse vertu pour quelque détail, tout en demeurant étroit et négligent pour le reste ; le résultat choquant de tout cela est une hypocrite vanité ». (1)

D'après cette conception, l'Etat (qu'Emerson ne désire pas sup-

(1) The criticism and attack on institutions, which we have witnessed, has made one thing plain, that society gains nothing whilst a man, not himself renovated, attempts to renovate things around him : he has become tediously good in some particular, but negligent or narrow in the rest, and hypocrisy and vanity are often the disgusting result New England Reformers

primer), aurait pour premier devoir de rendre possible et de provoquer par tous les moyens le développement de l'individu. Puisque rien n'a de valeur réelle en dehors de la création d'êtres spirituels, tout doit s'effacer devant ce devoir primordial.

On voit aussitôt que cette idée centrale amène Emerson à critiquer tous les systèmes de gouvernement, sans en proposer un seul qui puisse le satisfaire immédiatement.

Un Etat puissant et dictatorial ne peut pas le satisfaire. Il ne juge pas très importante la protection matérielle qui est le seul but actuel de l'Etat ; la guerre disparaîtra, pense-t-il, lorsque l'homme se sera élevé au-dessus de sa condition actuelle, et la propriété n'a pas l'importance que nous lui accordons. (1)

La monarchie lui déplait par l'élément d'autorité qu'elle comporte ; la démocratie lui semble la seule forme de gouvernement possible, mais il s'élève avec force contre le principe du nombre qui la domine actuellement. Il est dur pour la masse populaire qu'il accuse de brutalité et d'ignorance. Il ne voit le gouvernement possible que par une minorité éclairée ; et en fin de compte cette minorité arrive toujours à se réduire à un seul être dominant les autres par la supériorité de son caractère.

On comprend qu'il fût impossible à Emerson de favoriser un parti quelconque dans les mouvements qui se formaient autour de lui. Il n'avait pas l'aptitude nécessaire aux hommes d'action, de concentrer son attention sur un seul côté des choses. Il voyait dans l'antagonisme irréconciliable des partis politiques un résultat, parmi beaucoup d'autres, de la loi des Compensations ; il y a deux pôles là comme partout, et l'un est aussi nécessaire que l'autre .

* Chacun de ces partis constitue une bonne moitié, mais un tout impossible. Chacun montre les défauts de l'autre, mais dans

(1) The Conservative.

une société normale, comme dans un homme normal, il faut que les deux se combinent ». (1)

Il est donc bien impossible qu'un parti puisse jamais triompher.

« La lutte entre l'avenir et le passé est une lutte entre la Divinité qui entre et la Divinité qui sort ; seul Dieu peut chasser Dieu » (2).

Vivant ainsi très loin des passions sectaires, Emerson s'est cependant vivement intéressé à la psychologie des partis. Il les réduit à deux, qu'il appelle conservateurs et réformateurs.

Les conservateurs (nous pourrions le deviner d'avance) ne trouvent pas grâce devant lui. Il ne pouvait pas aimer l'élément de stabilité qui s'appuie sur le passé ; il l'avait combattu dans sa vie religieuse, et il le retrouvait dans la vie sociale avec la même antipathie.

« Naturellement les conservateurs ont toujours le dessous dans la discussion ; ils sont toujours obligés de s'excuser, d'invoquer la nécessité, de prétendre qu'un changement serait une destruction ; il leur faut accepter intégralement le fardeau de la société, avec ses montagnes de violence et de vices ; ils nient la possibilité du bien, repoussent les idées, soupçonnent et lapident les prophètes ; pendant ce temps, l'innovateur a toujours raison, il triomphe, il attaque, et il est sûr du succès final ». (3)

Les réformateurs avaient sa sympathie en théorie, puisqu'ils cherchaient à transformer un état de choses qu'il jugeait imparfait ; il admirait le courage de ceux qui ne suivent pas les routes tracées,

(1) Each is a good half but an impossible whole. Each exposes the abuses of the other, but in a true society, in a true man, both must combine. The Conservative.

(2) The contest between the Future and the Past is one between Divinity entering and Divinity departing. Nothing but God will expel God. The Conservative.

(3) Of course Conservatism always has the worst of the argument, is always apologizing, pleading a necessity, pleading that to change would be to deteriorate ; it must saddle itself with the mountainous load of the violence and vice of society, must deny the possibility of good, deny ideas, and suspect and stone the prophet ; whilst innovation is always in the right, triumphant, attacking, and sure of final success. The Conservative.

se condamnent à l'incertitude, à la fatigue et à l'isolement ; (1) Mais aucune de leurs réformes ne pouvait le satisfaire ; elles sont partielles et ne s'attaquent jamais à la cause même du mal. Déplacer la fortune, supprimer la richesse, transformer les lois, sont des changements extérieurs, donc inutiles. Et après s'être appuyé sur la critique qu'il fait des conservateurs pour montrer que le triomphe du parti réformateur est inévitable, par un retour de sa pensée sur elle-même, il voit aussi que l'innovation est fatalement engloutie dans le gouffre de la tradition à son tour.

« Vous êtes trahis par votre propre nature. Vous aussi, vous êtes des conservateurs. Quel que soit le nom que les hommes aiment à se donner, je ne peux voir qu'un seul parti, qui est le parti conservateur.

Vous attaquez mon conservatisme ; mais c'est pour mieux édifier le vôtre ; il aura un nouveau commencement, mais le même développement et la même fin, les mêmes épreuves, les mêmes passions ». (2)

Après avoir analysé les aspects divers de la vie politique, il revient à son point de départ : les distinctions que nous faisons n'ont pas d'existence réelle.

« Un homme d'Etat éprouvé sait bien que la société est fluide ; seul celui qui bâtit sur des idées, bâtit pour l'Eternité » (3).

Les réformes valables sont celles qui concernent l'éducation. Là il s'agit de former des hommes, c'est l'élément même de la société qui est en jeu. Il va de soi que l'éducation telle qu'elle est donnée ne satisfait pas Emerson. Rejoignant tous ceux qui depuis Montaigne, Rabelais, Rousseau, ont plaidé pour la Nature, il réclame le

(1) The American Scholar.

(2) You are betrayed by your own nature. You also are conservatives. However men please to style themselves, I see no other than a conservative party. You quarrel with my conservatism, but it is to build up one of your own ; it will have a new beginning, but the same course and end, the same trials, the same passions. The Conservative.

(3) The old statesman, knows that society is fluid. They only who build on ideas, build for eternity. Politics.

libre développement de l'enfant, l'abandon des programmes tout faits imposant une absurde culture classique et mathématique à des êtres auxquels elle ne convient pas.

« N'est-ce pas absurde que tous les hommes de talent de notre pays soient obligés de consacrer leurs meilleures années à des études qui ne mènent à rien ». ? (1)

Il s'indigne devant la perte de vitalité que sont les écoles du monde, et surtout il s'étonne de sentir chez les instructeurs un manque de foi.

« Les hommes ne croient pas au pouvoir de l'éducation. Nous ne croyons pas pouvoir nous adresser aux sentiments divins dans l'homme, et nous n'essayons pas. Nous renonçons à tous les buts élevés. Nous croyons que les défauts de tant d'êtres pervers et frivoles qui constituent la société, sont organiques, et que la société est un hôpital d'incurables. Nous ne croyons pas qu'une éducation, un système de philosophie, une influence de génie, puissent donner de la profondeur de vision à un esprit superficiel ». (2)

Mais Emerson avait enseigné autrefois. Il savait qu'un maître peut faire éclore une jeune pensée, à condition d'y consacrer toute sa patience et toute son abnégation. Il savait aussi que les conditions de l'enseignement actuel rendent cette tâche à peu près impossible. Il ne propose guère de changements qu'on ne puisse trouver chez d'autres écrivains ; on lui doit cependant le système des *Electives*, adopté maintenant dans les universités américaines, permettant aux étudiants de choisir eux-mêmes leurs cours, avec quelques restrictions (3).

(1) Is not this absurd, that the whole liberal talent of this country should be directed in its best years on studies which lead to nothing ? New England Reformers.

(2) Men do not believe in a power of education. We do not think we can speak to divine sentiments in man, and we do not try. We renounce all high aims. We believe that the defects of so many perverse and so many frivolous people who make up society, are organic, and society is a hospital of incurables. We do not believe that any education, any system of philosophy, any influence of genius, will ever give depth of insight to a superficial mind. id.

(3) v. Charles W. Eliot *Four American Leaders*.

Cette grande école qu'est notre vie entière, n'est pas mieux organisée que les classes que nous imposons aux enfants. Il y est tout aussi difficile à chacun d'y trouver sa place. Emerson n'aime pas l'héritage, qui permet à un homme de ne pas travailler ; il sait que le commerce est un instrument nécessaire à la force qui nous pousse en avant, mais il le croit corrompu ; pendant longtemps il n'a pas eu d'admiration pour les progrès mécaniques, qui semblent faciliter la vie humaine et ne font que l'abaisser, en la rendant plus matérielle et en lui retirant beaucoup de joies ; le profit est peu de chose comparé à la perte morale.

En résumé, il estimait qu'il fallait reprendre tout à la base.

« Nous avons à réviser toute la structure sociale, l'Etat, l'école, la religion, le mariage, le commerce, la science, et chercher leur fondation dans notre propre nature ; nous devons nous assurer que le monde n'a pas seulement convenu aux hommes d'autrefois, mais qu'il nous convient à nous, maintenant, et nous devons nous débarrasser de tout usage qui n'a pas sa racine dans notre pensée ». (1)

Il était loin d'être seul à penser ainsi. Autour de lui on s'agitait beaucoup pour régénérer la vie sociale en transformant la vie individuelle. Dans cette Amérique qui glissait de toute la force de sa destinée vers la puissance matérielle, on cherchait généreusement un code de vie d'où les soucis matériels seraient exclus. Emerson était heureux de sentir vibrer cet impitoyable enthousiasme.

« Dans l'histoire du monde, la doctrine de la Réforme n'a jamais trouvé un tel champ d'action qu'à l'heure actuelle. Les Luthériens, les Herrnhutters, les Jésuites, les moines, les quakers, Knox, Wesley, Swedenborg, Bentham, dans leurs critiques de la société, ont tous respecté quelque chose : l'Eglise ou l'Etat, la littérature ou l'histoire, les usages domestiques, le marché,

(1) We are to revise the whole of our social structure, the State, the school, religion, marriage, trade, science, and explore their foundations in our own nature ; we are to see that the world not only fitted the former man, but fits us, and to clear ourselves of every usage which has not its roots in our own mind. Man the Reformer.

le repas ou la monnaie. Mais maintenant tout cela, tout ce qui existe, entend la trompette du jugement et doit se hâter de comparaître. Le Christianisme, les lois, le commerce, les écoles, la ferme, le laboratoire ; il n'est pas au monde un royaume, une ville, une statue, un rite, un métier, un homme ou une femme, qui ne soit menacé par le nouvel esprit ». (1)

Comme il avait conclu à l'optimisme individuel, croyant à la grandeur infinie de l'homme. Emerson était conduit à l'optimisme social par la certitude que l'homme parviendrait à s'exprimer dans ses institutions ; malgré la petitesse des réalisations actuelles, lorsqu'il voyait l'immense développement que prenait la vie américaine il avait l'impression que l'avenir contenait la promesse d'un grandeur devant laquelle son imagination reculait.

« Une chose est certaine pour tous les hommes de sens et de conscience, c'est qu'ici, en Amérique, est l'espoir de l'homme » (2).

Pour bien apprécier ce qui reste d'Emerson dans la morale individuelle et sociale de Thoreau, il faudrait analyser tout ce que Thoreau a pu trouver dans l'atmosphère inquiète de la première moitié du siècle en Amérique. Mais Emerson représentait bien la conscience de cette élite que la vie ne contentait pas, et on retrouve en lui un écho souvent atténué de ce que réclamaient les Theodore Parker ou les Alcott.

Thoreau, qui s'était associé entièrement à l'idéal de liberté que désirait Emerson au temps où il écrivait *Man the Reformer*, était aussi d'accord avec lui pour affirmer le devoir de la confiance en soi

(1) In the history of the world, the doctrine of Reform had never such scope as at the present hour. Lutherians, Herrnhutters, Jesuits, monks, quakers. Knox, Wesley, Swedenborg, Bentham, in their accusations of society, all respected something : church or state, literature or history, domestic usages, the market town, the dinner table, coined money. But now all these and all things else hear the trumpet and must rush to judgment : Christianity, the laws, commerce, schools, the farm, the laboratory ; and not a kingdom, town, state, rite, calling, man or woman, but is threatened by the new spirit. *Man the Reformer*.

(2) One thing is plain for all men of common sense and common conscience, that here, here in America, is the hope of man. *The Young American*.

et la nécessité de suivre l'impulsion intérieure. La vie entière de Thoreau a été l'affirmation consciente d'un caractère qui se cultive avec méthode, et qui croit à un développement toujours plus grand des facultés humaines.

Il ne semble pas qu'il ait vu dans le Poète l'idéal final de l'humanité et qu'il ait cherché chez les grands hommes des siècles passés un exemple qui pût le guider dans sa propre évolution ; sa recherche était trop indépendante des personnalités pour qu'il pût admettre un modèle et il était trop préoccupé du désir de trouver l'essence de l'être pour restreindre son idéal en le formulant.

Au temps où Emerson écrivait les conférences et les Essais qui ont influencé Thoreau, il s'était assez dégagé des entraves sociales pour adopter une attitude désintéressée ; il se sentait libre et, de très haut, il examinait ces mouvements auxquels il lui était devenu impossible de prendre part, avec enthousiasme, mais sans violence.

Le jugement de Thoreau sur la société a toujours été négatif. Nous ne le verrons pas étudier les partis politiques et peser le pour et le contre, mais condamner en bloc la politique ; nous ne le verrons pas analyser avec sollicitude les institutions sociales, dans l'espoir de les améliorer. Il a conservé à l'égard de la société la colère du mystique qui n'y voit qu'une entrave.

L'amitié a joué un grand rôle dans leurs œuvres et dans leur vie. Ils ont tous deux décrit à plusieurs reprises l'amitié idéale ; ils savaient bien qu'elle ne pouvait pas se réaliser, mais ils se sont mutuellement donné la joie de l'approcher.

Emerson, dans son Essai sur l'Amitié, a analysé ce sentiment haut et pur dans lequel il n'admet aucune vulgarité. Il attendait de ses amis la rénovation que lui donnait la réponse à ses pensées :

« Qu'y a-t-il d'aussi charmant que ces jets d'affection qui rajeunissent le monde pour moi ? » (1).

(1) What is so pleasant as these jets of affection which make a young world for me again ? (Friendship).

et il cherchait chez eux la joie de sentir sa vie plus intense.

« Notre vie intellectuelle et active grandit avec notre affection » (1).

Il a beaucoup insisté sur la nécessité de ne pas se laisser absorber par l'amitié au point de parvenir à une ressemblance et à une obéissance de disciple. Il recherchait de préférence des êtres différents de lui, auprès desquels il pût sentir plus vivement, par contraste, sa propre individualité ; et lui qui était toujours tenté par les retours de la pensée sur elle-même, admettait dans son intimité des hommes et des femmes à la personnalité nettement tranchée, à l'action précise et décidée.

Au début de sa vie, c'est vers sa tante Mary Moody Emerson qu'il se tournait pour trouver une direction ; elle était brusque et forte et contribua beaucoup à sa formation.

Puis il s'était senti si vivement attiré vers Carlyle qu'il avait fait un long voyage pour aller à sa recherche ; il avait éprouvé une des plus grandes joies de son existence en face de ce volcanique ami et, dans sa vieillesse, lorsqu'il n'avait plus une conscience très nette de ce qui l'entourait, son visage s'éclairait encore en voyant le portrait de l'Ecossais.

Il redoutait l'influence entraînante de Margaret Fuller, mais il aimait la vigueur de son esprit. Dans la race anglaise, il admirait la force de caractère et, lorsqu'il allait dans l'ouest de l'Amérique faire ses tournées de conférences, il retrouvait chaque hiver la joie d'être en face d'un public énergique qui le stimulait.

Il aimait tout ce qui était fortement caractérisé et lui permettait de se sentir davantage lui-même.

« Que ton ami ne cesse pas un instant d'être lui-même. La seule joie qu'il me donne en étant mien est que le non-mien soit mien » (2).

(1) Our intellectual and active powers increase with our affection. (Friendship).

(2) Let thy friend not cease an instant to be himself. The only joy I have in his being mine is that the not mine is mine.

« Qu'il soit pour toi toujours un bel ennemi, impossible à apprivoiser, traité avec une révérence pieuse, et non pas une commodité vite dépassée et mise de côté » (1).

« Il vaut mieux être une ortie dans le côté de votre ami que son écho » (2).

Il voulait cependant trouver chez ses amis assez de ressemblances essentielles pour qu'il sentît à la fois une réponse et un obstacle.

« L'amitié demande ce rare milieu entre la ressemblance et la différence qui stimule chacun par la présence dans l'autre du pouvoir et du consentement » (3).

Cette définition de l'ami décrit assez fidèlement ce qu'il éprouvait en présence de Thoreau ; on en trouve un écho dans son Journal :

« Si je connaissais seulement Thoreau, je croirais qu'il est impossible de coopérer avec des hommes de valeur. Faut-il toujours parler pour triompher, et jamais une seule fois pour trouver la vérité, le confort et la joie ? Il possède la centralité, la pénétration, une forte intelligence et les dons supérieurs, la vision du réel, qui lui vient du réel, et la droiture morale qui en est la conséquence ; mais tout cela, et toutes les ressources de son esprit et de son invention sont perdus pour moi, chaque fois, pendant tant d'années, que j'essaie d'avoir accès à sa pensée. Il introduit toujours un paradoxe fatigant, et le temps est perdu, et la bonne humeur compromise » (4).

Thoreau était bien vraiment une ortie au côté d'Emerson et lui procurait ce délicieux tourment qu'il attendait de l'amitié.

(1) Let him be tho thee for ever a sort of beautiful enemy, untamable devoutly revered, and not a trivial conveniency to be soon outgrown, and cast aside.

(2) Better be a nettle in the side of your friend than his echo. »

(3) Friendship requires that rare mean betwixt likeness and unlikeness that piques each with the presence of power and of consent in the other party. (Friendship).

(4) If I knew only Thoreau, I should think cooperation of good men impossible. Must we always talk for victory, and never once for truth, for comfort and joy ? Centrality he has and penetration, strong understanding and the higher gifts, the insight of the real or from the real and the moral rectitude that belongs to it, but all this and all the resources of wit and invention are lost to me, in every experiment. year after year, that I make to hold intercourse with his mind. Always some weary captious paradox to fight you with, and the time and temper lost (E's Journal, 1856).

Cette réaction d'Emerson, choqué par l'esprit de contradiction et d'intransigeance de Thoreau, peut-être parfois secrètement agacé de se trouver en face de la conséquence logique d'un principe exprimé autrefois par lui, puis dépassé ou contourné, ne répondant plus à son état d'esprit actuel, — cette gêne se retrouve à maintes reprises dans son Journal.

« Thoreau m'envoie un article, avec son éternel défaut, de continuelle contradiction. Le procédé de sa rhétorique est vite appris : il suffit de substituer au mot ou à l'idée évidents son opposé exact. Cela m'énervé et me rend malheureux de le lire, malgré tous ses mérites » (1).

Malgré toute son admiration pour la sincérité, le charme et la hauteur d'âme de son ami, la pénétration réciproque n'a jamais été totale. Thoreau n'a pas été pour Emerson l'ami à qui on confie son âme, vers qui on s'élance sans entrave. Cette amitié fraîche et vibrante, il l'avait déjà donnée une fois, à Carlyle. Des deux, c'était Thoreau, sans doute, qui aimait le plus.

Et pourtant, Emerson ne pouvait pas se passer de lui.

« La perte de certains êtres serait extrêmement appauvrissante. Thoreau me donne, en chair et en os, en conviction saxonne obstinée, ma propre morale. Il est bien plus réel, il obéit tous les jours à mes principes bien plus pratiquement que moi » (2).

Un an après la mort de Thoreau, avec une belle sincérité, Emerson admirait la vigueur de pensée et d'action de son ami, le mouvement direct de toute sa vie.

« En lisant le journal de Thoreau, je suis frappé par la vigueur de sa constitution. Cette force de chêne que j'ai remar-

(1) Thoreau sends me a paper, with the old fault of unlimited contradiction. The trick of his rhetoric is soon learned ; it consists in substituting for the obvious word and thought its diametrical antagonist. It makes me nervous and wretched to read it, with all its merits. Journal, 1843.

(2) The loss of a few persons would be most impoverishing. Thoreau gives me in flesh and blood, and pertinacious Saxon belief, my own ethics. He is far more real and daily practically obeying them than I » Journal, 1852

quée toutes les fois qu'il marchait ou qu'il arpentait les bois, cette main sûre du laboureur entreprenant un travail, que j'évitais comme une perte de force, Henry la montre dans son œuvre littéraire. Il a du muscle, il affronte et accomplit des tâches que je suis forcé de décliner. En le lisant, je trouve la même pensée et le même esprit qu'en moi-même, mais il va un pas plus loin, et illustre par d'excellentes images ce que j'aurais représenté en une généralité vague » (1).

De la part de Thoreau, son admiration pour Emerson a été grande dès qu'il l'a rencontré ; il lui a voué un culte dès le début, mais n'a jamais consenti à laisser entamer son indépendance, quitte à la défendre par une agressive discussion, peut-être lorsqu'il se sentait trop disposé à céder à une influence chère.

Il exprime, avec plus de réserve qu'Emerson, la même tendance à chercher l'amitié idéale loin de l'ami qui ne comprend pas toujours tout.

« Il y a des moments où nous avons assez même de nos amis, où nous commençons inévitablement à nous profaner, et où nous devons nous retirer religieusement dans la solitude et le silence, pour mieux nous préparer à une plus haute intimité » (2).

Et on sent percer un regret de ne pas avoir réalisé tout ce qu'il avait entrevu. Inutile d'attendre de Thoreau un attachement sentimental. Ce qu'il apporte à ceux qui le comprennent est tout différent.

(1) In reading Thoreau's Journal, I am very sensible of the vigour of his constitution. That oaken strength which I noted whenever he walked, or surveyed wood lots, the same unhesitating hand with which a fied labourer accosts a pièce of work, which I should shun as a waste of strength. Henry shows in his literary task. He has muscle and ventures and performs feats which I am forced to decline. In reading him I find the same thought the same spirit that is in me, but he takes a step beyond, and illustrates by excellent images that which I should have conveyed in a sleepy generality.

(2) There are times when we have had enough even of our Friends, when we begin inevitably to profane one another, and must withdraw religiously into solitude and silence the better to prepare ourselves for a loftier intimacy.

« L'amitié n'est pas aussi douce qu'on le croit ; elle n'a pas en elle tant de sang humain, mais elle consiste en un certain mépris des hommes et de leurs constructions, des devoirs chrétiens et des humanités, pendant qu'elle purifie l'air comme l'électricité. Nous pouvons y voir des relations essentiellement païennes ; libre et irresponsable de sa nature, elle pratique toutes les vertus gratuitement » (1).

Thoreau, plus exigeant qu'Emerson, attendait de ses amis un don plus complet. Il n'y avait dans sa vie ni amour conjugal, ni amour paternel, et l'amitié représentait tout ce qu'il avait accordé aux affections humaines. Il était immuablement fidèle à ceux qui avaient conquis sa confiance ; il avait eu, surtout à la fin de sa vie, de nombreux amis, mais c'est Emerson qui avait été pour lui la grande source d'inspiration, l'éblouissement de sa jeunesse ; c'est pourquoi son Journal trahit sa déception et son tragique désespoir à l'idée de perdre la joie qui représentait tant pour lui.

Tous deux étaient également inquiets de voir s'abaisser leur conception de l'amitié.

« *Stoop to meet* », descendre pour se rencontrer, disait Emerson. « *Cheap and passionate* », passionné et vulgaire, disait Thoreau. Et, malgré l'impatience qu'ils pouvaient éprouver lorsqu'ils se trouvaient en face des divergences de leurs tempéraments et lorsqu'ils s'apercevaient que leur évolution les éloignait l'un de l'autre, en réalité ils savaient bien qu'ils étaient dignes l'un de l'autre et s'en étaient mutuellement reconnaissants.

Leur différence est plus frappante lorsqu'ils parlent de la Nature. Là aussi le point de départ est le même : un amour sincère du

(1) Friendship is not so kind as is imaged ; it has not much human blood in its consists with a certain disregard for men and their erection, the Christian duties humanities, while it purifies the air like electricity. We may call it an essentially henisch intercourse, free and irresponsible in its nature, and practising all the Virtues gratuitously.

monde matériel de l'*Undersoul*, une admiration pour la beauté des choses concrètes et une curiosité scientifique qui est un aspect de l'intérêt que nous portons au monde créé. Autant l'un que l'autre ils aiment la nature de leur pays et ils sont pleins d'enthousiasme devant la splendeur de l'univers.

Mais la différence de leurs tempéraments s'affirme dans leur façon d'approcher la Nature et de la comprendre.

Emerson ne s'intéresse que secondairement aux détails des choses ; ce qui compte pour lui, c'est l'ensemble, l'atmosphère d'un paysage, la beauté d'une nuit d'étoiles. Lorsqu'il veut s'initier à la vie de la forêt ou des animaux, il lui faut un guide ; il ne s'y intéresse pas assez pour faire seul des découvertes de naturaliste. Seulement il a un vif sens intuitif de l'évolution universelle, il est profondément frappé par le mystère du « ver qui s'efforce de devenir homme ». Plutôt que les choses elles-mêmes, ce sont les relations entre les choses qui l'intéressent, le lien qu'elles créent entre lui et l'âme universelle.

Il n'est pas fait pour observer de près ; sa vision n'est pas microscopique :

« La santé de l'œil semble demander un horizon. Nous ne sommes jamais fatigués si nous pouvons voir assez loin » (1).

La Nature ne lui suffit pas. Il faut toujours qu'il la voie par rapport à l'homme.

« La beauté de la Nature n'est pas finale. Elle annonce une beauté intérieure et éternelle, et ne constitue pas à elle seule un bien solide et satisfaisant » (2).

Ce n'est qu'un symbole, ce n'est pas une réalité en soi, c'est un fait qui reste stérile s'il n'est pas allié à la vie humaine.

(1) The health of the eye seems to demand a horizon. We are never tired so long as we can see far enough. (Nature).

(2) Beauty in Nature is not ultimate. It is the herald of inward and eternal beauty, and is not alone a solid and satisfactory good. (Nature).

« Tous les faits de l'histoire naturelle n'ont pas de valeur en eux-mêmes, ils sont stériles, comme un sexe isolé. Mais si elle épouse l'histoire humaine, elle est pleine de vie. Les flores tout entières, les volumes de Linné et de Buffon, sont d'ennuyeux catalogues de faits ; mais le plus banal de ces faits, les mœurs d'une plante, les organes, le travail, le bruit d'un insecte, illustrant un fait de la philosophie intellectuelle, associé à la nature humaine, nous donne l'impression la plus agréable et la plus vive » (1).

Ce symbole, que la contemplation de la Nature apporte à Emerson, c'est celui de la loi morale.

« Si la nature contient toute la gloire des formes, des couleurs et des mouvements, c'est pour murmurer aux oreilles de l'homme, ou pour faire éclater avec un bruit de tonnerre, les lois du bien et du mal, pour faire écho aux Dix Commandements. La loi morale est au centre de la Nature, irradiée jusqu'à la circonférence. Toutes les choses que nous rencontrons nous prêchent la vérité » (2).

La Nature existe pour l'âme. C'est

« une vaste image que Dieu peint sur l'éternité pour la contemplation de l'âme ».

« C'est l'organe au moyen duquel l'esprit universel parle à l'individu et s'efforce de ramener à lui l'individu » (3).

(1) All the facts in natural history taken by themselves have no value, but are barren, like a single sex. But marry it to human history, and it is full of life. Whole florae, all Linnaeus and Buffon's volumes are dry catalogues of facts ; but the most trivial of these facts, the habit of a plant, the organs or work or noise of an insect, applied to the illustration of a fact in intellectual philosophy, or in any way associated to human nature, affects us in the most lively and agreeable manner. Nature.

(2) Therefore is Nature glorious with form, colour and motion, that it shall hint or thunder to man the laws of right and wrong, and echo the Ten Commandments. The moral law lies at the centre of Nature, and radiates to the circumference. All things with which we deal, preach to us, id.

(3) One vast picture which God paints on the instant eternity for the contemplation of the Soul, id.

It is the organ through which the universal spirit speaks to the individual and strives to lead back the individual to it, id.

Justement parce que son tempérament lui faisait regarder la nature de loin, Emerson ne pouvait pas s'intéresser à la vie pratique ; il en dédaigne les multiples activités comme fatigue et perte de temps, il n'a pas le sens de l'intérêt capital que peuvent prendre les moindres détails de la vie matérielle, ni de la transformation qu'on peut faire subir aux choses.

Beaucoup plus intellectuel qu'actif, il ne croyait pas compatibles les soins du jardinage et les travaux du penseur. Il en avait pourtant la preuve sous les yeux, puisqu'il pouvait en même temps confier à Thoreau son potagere et discuter avec lui les articles du Dial.

Lorsqu'après avoir lu les œuvres d'Emerson, on ouvre les livres de Thoreau, on a l'impression qu'on vient de s'arrêter longuement au sommet de la colline, dans un ciel pur et une atmosphère fraîche ; on a contemplé avec joie un riche paysage et admiré de loin son harmonie ; on a pris lentement la route qui tourne et maintenant on est dans la vallée, on entre en contact personnel avec ces objets qu'on avait aimés d'en haut.

Quand Thoreau, dans *The Week*, décrit la Musketaquid, il commence par donner les impressions les plus rapprochées, pour indiquer en dernier lieu seulement les parties les plus éloignées du paysage.

« Elle se glisse au milieu des larges prairies, aux chênes clairsemés, où les airelles abondantes couvrent le sol comme un lit de mousse, Une rangée de saules nains, enfoncés dans l'eau, bordent le courant d'un ou de deux côtés ; *Un peu plus loin*, la prairie est bordée d'érables, d'aunes et d'autres arbres qui aiment les fleuves, couverts d'une vigne qui porte en automne des fruits violets, rouges et blancs, et d'autres raisins aussi. *Plus loin encore* du courant, au bord de la terre ferme, se trouvent les maisons grises et blanches des habitants. » (1)

(1) For the most part, it creeps through broad meadows, adorned with scattered oaks, where the cranberry is found in abundance, covering the ground like a moss bed. A row of sunken dwarf willows borders the stream on one or both sides, while at a greater distance the meadow is skirted with maples, alders, and other fluvial trees, overrun with the grape vine, which bears fruit in its season, purple, red, white and other grapes. Still farther from the stream on the edge of the firm land, are seen the gray and white dwellings of the inhabitants.

Le coup d'œil est donné en sens inverse. Il voit d'abord ce qui est à ses pieds et y prend un intérêt prodigieux. Pour lui, tous les détails de la Nature ont une importance égale, capitale, supérieure aux inventions humaines. Avec quelle sollicitude ravie il examine pendant des heures, on peut dire pendant toute sa vie, les fleurs, les poissons, les arbres et l'eau. Mille détails sur la vie des végétaux et des animaux ont place d'honneur dans ses livres et ses observations n'étaient pas déplacées parmi les naturalistes de profession ; Agassiz était très heureux de recevoir ses remarques sur les poissons.

« Ah ! les brochets de Walden ! Je suis toujours surpris de leur rare beauté... ces grands poissons d'or et d'émeraude... » (1).

Emerson disait : « Il n'y a pas d'hommes ordinaires », et Thoreau aurait pu ajouter : « Il n'y a pas de choses ordinaires ». Par là il rejoint le sens de l'unité de la vie que possédait Emerson. Thoreau n'est pas de ceux que les arbres empêchent de voir la forêt ; c'est justement par l'amour attentif qu'il éprouve pour tout ce qui vit qu'il possède un sens de la vie universelle aussi vaste que celui d'Emerson.

« Nous devons chercher à connaître la nature des poissons, puisque ce ne sont pas des phénomènes confinés seulement dans certaines localités, mais des formes et des phases de la vie qui est universellement dispersée dans la nature » (2).

Il cherche en profondeur ce que Emerson cherche en hauteur et, en contemplant un seul fait naturel il parvient à s'approcher de l'union mystique.

Il lui arrive d'observer l'eau et la terre avec tout son corps, baigné dans le lac, penché sur le sol, couché sur la glace.

(1) Ah ! the pickerel of Walden ! I am always surprised by their rare beauty... this great gold and emerald fish... Walden.

(2) It concerns us to attend in the nature of fishes, since they are not phenomena confined to certain localities only, but forms and phases of the life in nature universally dispersed.

« La première glace est la plus intéressante et la plus parfaite, car elle est dure, foncée et transparente ; c'est la meilleure occasion qu'on puisse avoir de voir le fond là où l'eau est peu profonde ; car on peut s'allonger sur la glace épaisse d'un inch, et étudier le fond à loisir, comme un tableau derrière un verre, et l'eau est forcément toujours calme alors » (1).

Il ne lui en faut pas plus pour sentir la présence d'une réalité plus vraie que celle qu'il touche. Tous deux sont parvenus, avec une démarche différente, à la même conclusion que la nature est un symbole.

L'hérédité d'Emerson le prédisposait à la puissance de la vie intérieure ; et l'insistance qu'il met à réclamer l'indépendance prouve qu'il savait la première nécessité de la vie mystique : il faut faire le vide en soi, se mettre dans un état de passivité recueillie et d'appel en même temps ; résoudre ce problème étrange qui consiste à faire taire tout ce qui semble constituer la vie humaine : perdre le sens de la personnalité.

Mais cela même ne suffit pas. Il faut aller plus haut, dépasser la raison et la pensée, se délivrer des séparations factices que notre intelligence ne peut s'empêcher de mettre partout ; la logique et le raisonnement sont encore des obstacles. Emerson veut les éviter, c'est pourquoi on le voit accepter toujours les idées qui semblent se contredire, sans se soucier de les accorder entre elles ; le rapport que l'intelligence mettrait entre ces notions obtenues directement les fausserait : il expose l'une après l'autre les acquisitions qui lui viennent de son intuition ; il refusait toujours de discuter et de prouver ; ce n'était pas la marche de son esprit ; il présentait ses découvertes en poète, les exprimant avec le soin de ne pas les défor-

(1) The first ice is especially interesting and perfect, being hard, dark and transparent, and affords the best opportunity that ever offers for examining the bottom where it is shallow ; for you can lie at your length on ice only an inch thick, and study the bottom at your leisure, like a picture behind a glass, and the water is necessarily always smooth then. (Walden).

mer et de leur conserver leur fraîcheur, pensant que la réconciliation des notions opposées se ferait dans une région plus haute que celle où pénètre la parole. Ses notations sont volontairement imprécises. Jamais on ne l'a vu forcer l'expression pour mieux se faire comprendre ; qu'importe si la vérité ne nous est pas claire dans notre état habituel ; elle est peut-être plus féconde ainsi.

Il est toujours difficile de comprendre un mystique ; Emerson échappe à notre emprise, à cause de la nature de sa pensée et de son style qui en est un fidèle reflet. La vie spirituelle est à la base de tout pour lui. C'est la raison d'être de toute morale et c'est un état qui est au-dessus de la morale.

« L'âme exige la pureté, mais n'est pas seulement la pureté ; elle exige la justice, mais n'est pas la justice ; elle exige la bienfaisance, mais elle est quelque chose de mieux ; si bien que nous avons une impression de descente et d'accommodation quand nous venons de parler de la nature morale, pour nommer l'une des vertus qu'elle demande. » (1)

Rien ne peut se faire dans la vie sociale que pour l'âme et par elle.

« Toute réforme cherche, par un moyen quelconque, à frayer à l'âme son chemin à travers nous. » (2)

L'univers est l'incarnation de l'esprit dans une forme, et les diverses personnalités sont des ruisseaux destinés à se perdre dans l'océan de la vie ; le monde est le miracle éternel créé par l'âme.

« L'âme connaît seulement l'âme ; le tissu des événements est la robe flottante dont elle est vêtue. » (3)

(1) The soul requires purity, but purity is not it ; requires justice, but justice is not that ; requires beneficence but is somewhat better ; so that there is a kind of descent and accommodation felt when we leave speaking of moral nature to urge a virtue which it enjoins. The Oversoul.

(2) All reform aims in some particular to let the soul have its way through us, id.

(3) The soul knows only the soul ; the web of events is the flowing robe in which she is clothed, id.

La vie humaine semble noyée dans l'illusion, et ses préoccupations perdent toute réalité ; mais elle refrouve sa dignité du fait que l'union est possible entre l'homme et la Sur-Ame.

« Nous vivons en succession, en division, en parties, en particules. Pendant ce temps, dans l'homme est l'âme du tout, le sage silence, la beauté universelle à laquelle toute partie et toute particule est également reliée, l'UNITE éternelle. Et ce pouvoir profond dans lequel nous existons et dont la béatitude nous est tout entière accessible, n'est pas seulement à chaque heure complet et parfait, mais c'est à la fois l'acte de voir et la chose vue, le spectateur et le spectacle, le sujet et l'objet. » (1)

Il faut transformer les relations entre les hommes pour que les âmes puissent mieux se connaître, car c'est seulement dans la grande clarté spirituelle que nous savons qui nous sommes.

« Par le même feu vital, consacrant, céleste, qui brûle jusqu'à dissoudre toutes choses dans les vagues et les flots d'un océan de lumière, nous nous voyons et nous nous connaissons, et nous savons de quoi est fait chaque esprit. » (2)

Il faut repousser l'autorité traditionnelle parce qu'elle empêche l'âme de s'unir à Dieu.

« La foi basée sur l'autorité n'est pas la foi, L'importance donnée à l'autorité montre le déclin d'une religion, le départ de l'âme. » (3)

L'idée d'un Dieu personnel est une conception à laquelle il ne s'attarde pas et il pénètre avec joie dans un état spirituel où le per-

(1) We live in succession, in division, in parts, in particles. Meantime, within man is the soul of the whole, the wise silence, the universal beauty to which every part and particle is equally related ; the eternal ONE. And this deep power in which we exist and whose beatitude is all accessible to us, is not only self-sufficient and perfect in every hour, but the act of seeing and the thing seen, the seer and the spectacle, the subject and the objet, are one. The Over Soul

(2) By the same fire, vital, consecrating, celestial, which burns until it shall dissolve all things into the waves and surges of an ocean of light, we see and know each other, and what spirit each is of.

(3) The faith that stands on authority is not faith. The reliance on authority measures the decline of religion, the withdrawal of the soul.

sonnel et l'impersonnel sont confondus, où l'homme disparaît dans son adoration et où il ne reste que le sentiment de l'inaccessibilité du divin.

« Quand nous aurons brisé notre dieu de tradition et que nous ne penserons plus à notre dieu de rhétorique, alors peut-être Dieu enflammera-t-il notre cœur de sa présence » (1).

La valeur du Christianisme, le rôle du Christ dans notre vie et la place à donner aux Eglises, sont des questions qui se sont imposées à la pensée d'Emerson depuis sa jeunesse, sur lesquelles il n'a jamais cessé de revenir à toutes les époques de sa carrière et auxquelles il n'a pas donné de solution nette.

Il s'emportait avec force dans son *Address to Divinity Students*, contre le formalisme, au nom de l'Esprit qui est progrès, et il estimait que l'Evangile avait perdu sa meilleure puissance en s'alliant avec une Eglise, mais il vénérât la grandeur de Jésus, voyant dans le Christianisme « la plus forte affirmation de la nature spirituelle ». Il voudrait s'éloigner d'une prédication basée sur des livres, pour mieux se rapprocher de l'enseignement chrétien, dans sa vivante participation aux mystères de l'âme.

En refusant de suivre les prêtres chrétiens, Emerson n'avait pas d'autre système religieux que le leur à proposer. Son admiration pour Swedenborg est restée extérieure ; il en a fait un de ses Hommes Représentatifs, l'a souvent cité, mais n'a pas songé à devenir son disciple. Et les emprunts qu'il a faits aux religions orientales, qui colorent beaucoup de ses pages, ont dans le développement de sa pensée une importance égale à l'inspiration qu'il trouve dans la lecture de Platon ou des philosophes allemands.

Aucun système n'a obtenu son adhésion complète ; partout il a pris des éléments dont il a extrait le parfum complexe de sa vie intérieure, nulle part il ne s'est fixé. Car le plan sur lequel il vivait

(1) When we have broken our god of tradition and ceased from our god of rhetoric, then may God fire the heart with his presence. The Over Soul.

n'admettait pas la présence de formes précises ; il lui fallait la liberté de ses mouvements spirituels.

Comment caractériser la nature de sa pensée ? Il ne vivait pas dans un élément intellectuel, puisqu'il avait de l'aversion pour tout ce qui caractérise l'intellect. Centré dans le monde de l'intuition, il ne semble pas avoir connu toute la violence de la prise de possession mystique. Sa découverte spirituelle paraît avoir eu le caractère d'une atmosphère de lumière dans laquelle il se sentait baigné. On ne trouve pas chez lui le récit des expériences foudroyantes qui se sont abattues sur d'autres, brûlant l'homme, laissant sur le corps et sur l'âme la blessure de l'amour divin, faisant succéder à des traits de feu le long supplice des ténèbres intérieures. On a l'impression qu'Emerson a pénétré au prix d'efforts sincères dans une région de clarté et qu'il y est parvenu par une ascension harmonieuse plutôt que par des étapes faites d'avances et de reculs. Ensuite cette lumière douce, sereine, plus ou moins forte selon le degré de son inspiration, ne l'a plus abandonné. L'égalité de son caractère, l'unité de sa vie, le ton de ses livres, jusqu'à son dernier poème *Terminus*, prouvent bien qu'il vivait dans une sorte d'état de grâce perpétuel.

Les images empruntées au feu sont rares dans son vocabulaire ; mais les expressions de lumière : un flot de lumière, un océan de lumière, reviennent souvent sous sa plume. Il serait imprudent de vouloir donner un nom à un état aussi diffus et fluide, cependant aussi clair. Comme il est dans un monde où les formes s'effacent en se confondant dans un ensemble harmonieux, ces formes elles-mêmes perdent leur importance et on comprend l'indifférence d'Emerson, son refus de répondre, lorsqu'on lui posait des questions trop précises sur des sujets qu'il avait dépassés.

Dans cette lumière ambiante, qui baignait son univers, il se détache cependant quelques formes très nettes. Comme un noyau incandescent se sont condensées dans son esprit les lois de la vie, lois morales avant tout.

Thoreau absorba cet enseignement avec avidité. Il sentait en lui le même appel à une vie plus haute, il apportait la même réponse joyeuse ; la soif de réalité qui le possédait l'éloignait des préoccupations quotidiennes qu'il jugeait illusoires.

« C'est quand nous sommes perdus (c'est à dire quand nous avons perdu le monde) que nous commençons à nous trouver. » (1)

De même qu'Emerson admirait

« le frémissement de joie et d'effroi avec lequel toujours l'âme individuelle se mêle à l'âme universelle » (2).

Thoreau, lui aussi, cherchait à perdre le sens de sa personnalité pour mieux connaître la vie ;

« J'étais aussi près que je le fus jamais de ma vie de me dissoudre dans l'essence des choses. » (3)

Et le contact de cette beauté parfaite lui faisait espérer une raison de l'être humain dans l'avenir.

(1) Not till we are lost, in other words not till we have lost the world, do we begin to find ourselves. Walden.

(2) The shudder of awe and delight with which the individual soul always mingles with the Universal Soul. The Oversoul.

(3) I was as near being resolved into the essence of life as ever I was in my life. Walden.

VIII

La Pensée de Thoreau

Il est d'abord, de toute son âme, convaincu de l'immense futilité de la vie humaine. Quand il regarde les hommes qui l'entourent, il est frappé par l'inutilité de leur existence et il se demande comment ils peuvent continuer une pareille absence de foi, un pareil vide.

« La plupart des hommes mènent une vie de tranquille désespoir.

« On peut se demander si l'homme le plus sage a appris quelque chose qui ait une valeur absolue pendant sa vie » (1).

Lorsqu'il a voulu savoir ce qu'était cette existence humaine dans laquelle il se trouvait emprisonné, et où elle pourrait le mener, il a eu l'impression que personne ne savait rien et que tous continuaient leur aveugle tâtonnement sans chercher. Ces gens dorment profondément ; ils n'ont pas commencé à vivre. Et peut-être vaut-il mieux que leur conscience reste toujours dans un état de somnolence, car Thoreau, jugeant d'après lui-même, éprouve un grand dégoût par la nature humaine.

« Ce qui est étonnant, c'est qu'eux, que vous et moi, puissions vivre cette vie de boue et de bête, occupés à manger et à boire ». (2)

(1) The mass of men lead lives of quiet desperation. One may almost doubt if the wisest man has learned anything of absolute value by living. Walden.

(2) The wonder is how they, you and I, can live this slimy beastly life, eating and drinking. Walden.

Quand il essaie d'analyser la nature de cet être complexe qu'il est forcé d'habiter, ce qu'il découvre n'est pas beau.

« Nous sommes conscients de la présence en nous d'un animal qui s'éveille à mesure que notre nature supérieure s'endort. C'est un être reptile et sensuel, et peut-être est-il impossible de le chasser complètement, comme ces vers qui occupent notre corps lorsqu'il est en vie et en bonne santé. Nous pouvons peut-être nous retirer de lui, mais nous ne pouvons pas changer sa nature. J'ai peur qu'il ait une santé à lui, et qu'ainsi nous puissions être bien portants, sans être purs » (1).

Dégoût, étonnement de voir que les autres ne s'étonnent pas de cet état révoltant, telle est brutalement l'opinion de Thoreau sur le corps humain à l'état normal. La faiblesse de l'être humain est égale à son inutilité ; un peu plus de froid, une tempête plus violente et tout est terminé. Et les occupations auxquelles nous nous consacrons sont une agitation vaine ; nous consomons toute notre énergie pour gagner notre vie et, quand nous avons acquis assez d'argent, nous n'avons plus le temps de vivre ; même nos efforts vers une activité supérieure sont mal dirigés.

« Ne cherchez pas si anxieusement à vous cultiver, à vous soumettre à de nombreuses influences dont vous êtes le jouet ; tout cela est de la dissipation » (2).

Ce pessimisme, violent comme celui de Lucrèce, ne s'appuie sur aucun Epicure. Il reste austère, il n'a pas de sauveur à proposer. Il met toute l'humanité, dédaigneusement, sur le même niveau.

« Souvent, pendant le repos de midi, il parvient de l'extérieur à mes oreilles un tintement confus. C'est le bruit de mes contemporains » (3).

(1) We are conscious of an animal in us, which awakens in proportion as our higher nature slumbers. It is reptile and sensual, and perhaps cannot be wholly expelled, like the worms which even in life and health occupy our bodies. Possibly we may withdraw from it, but never change its nature. I fear that it may enjoy a certain health of its own, that we may be well, yet not pure. *Walden*.

(2) Do not seek so anxiously to be developed, to subject yourself to many influences to be played on ; it is all dissipation. *Id.*

(3) Often in the repose of my midday, there reaches my ears a confused tintinnabulum from without. It is the noise of my contemporaries. *Walden*.

Le groupement des êtres grossiers que sont les hommes en société n'a pour résultat que de produire un plus grand gâchis en réunissant leurs imperfections et en les rendant encore plus visibles.

Les idées de Thoreau en matière sociale étaient beaucoup plus intransigeantes que celles d'Emerson. Alors qu'Emerson, resté dans la société, cherchait les moyens de faire vivre les hommes ensemble et de leur donner l'Etat et l'organisation qui leur permettrait de mieux se développer, Thoreau a été convaincu que l'idée sociale en elle-même était une erreur et que la seule issue, pour lui, était la solitude. Solution farouchement individualiste, qui lui a inspiré quelques-unes de ses plus fortes pages.

Emerson s'est tourné vers les hommes et s'est demandé quels étaient les meilleurs moyens de s'adapter à ce monde complexe ; mais Thoreau a résolument porté toute son attention sur l'homme isolé. Pour lui la vie sociale ne s'est pas présentée comme un fait de la nature, aussi réel que la succession des saisons, mais comme un simple obstacle au développement individuel. De là la violence et l'amertume qui caractérisent ses attaques contre le système social et la profession d'anarchisme qu'il lui arrive de faire.

La plus violente de ces déclarations de foi se trouve dans son article *Life Without Principle*, où il exprime son dégoût de la vie telle qu'elle est comprise par la masse ignorante.

- « Ce monde existe pour le commerce,
- « Que d'affairement !
- « Rien, pas même le crime, n'est plus opposé à la poésie, à la philosophie, à la vie même, que ce commerce incessant » (1).

(1) « This world is a place of business. What an infinite bustle ! There is nothing, not even crime, more opposed to poetry, to philosophy, ay, to life itself, than this incessant business ». *Life Without Principle*.

Il ne faut pas attendre de Thoreau une analyse de la vie sociale et une critique fondée sur des faits ; il se reprocherait comme une faute de consacrer son temps précieux à des questions indignes d'un tel soin.

« Ces choses qui retiennent le plus l'attention des hommes, comme la politique et la routine quotidienne sont, il est vrai, des fonctions vitales de la société humaine ; mais elles devraient être accomplies inconsciemment, comme les fonctions correspondantes du corps physique. Elles sont *infra*-humaines, c'est une sorte de végétation. Je m'éveille parfois à une demi-conscience de ces choses qui se passent autour de moi, comme un homme peut devenir conscient de son système digestif dans un état morbide, dans un accès de dyspepsie. C'est comme si un penseur se laissait broyer par le grand gésier de la création. La politique est le gésier de la société, plein de cailloux et d'aspérités » (1).

Il était arrivé à la fin de sa vie à une telle horreur des conventions sociales qu'il ne trouvait pas de termes assez violents pour exprimer sa conviction de l'immense futilité du monde.

« Que notre planète fasse explosion, quelle importance cela aurait-il, si aucun caractère n'était perdu dans la catastrophe ? Je ne me dérangerais pas pour aller voir le monde sauter » (2).

S'il voit rouge lorsqu'il pense à l'énorme gaspillage de force vitale causé par l'organisation sociale, c'est parce que le tissu des conventions cache à nos yeux cette réalité dont nous avons tous en nous le pressentiment, le rêve et — au moins dans notre jeunesse — le désir.

(1) « These things which now most engage the attention of men, as politics and the daily routine are, it is true, vital functions of human society, but should be unconsciously performed, like the corresponding functions of the physical body. They are *infra* human, a kind of vegetation. I sometimes awake to a halfconsciousness of them going on about me, as a man may become conscious of some of the processes of digestion in a morbid state, and so have the dyspepsia. It is as if a thinker submitted himself to be rasped by the great gizzard of creation. Politics is, as it were, the gizzard of society, full of grit and gravel ». *Life Without Principle*.

(2) « Of what consequence though our planet explode, if there is no character involved in the explosion? I would not run round a corner to see the world blow up ». *Life Without Principle*.

« Les hommes vous imposent toujours leur toit surbaissé, avec sa minuscule lucarne, entre le ciel et vous, alors que vous voulez voir les cieux sans bornes. A bas ces toiles d'araignées ; de grâce, lavez vos fenêtres ! » (1).

Sa grande colère lui vient de ce qu'il sent une si grande richesse dans l'être humain et qu'il a hâte de voir se réaliser toutes les possibilités. Il est irrité lorsqu'il entend vanter la culture des nations modernes, qu'il considère comme arriérées.

« Les nations ? Que sont les nations ? Des Tartares, des Huns, des Chinois, qui grouillent comme des insectes, et que les historiens s'efforcent en vain de rendre mémorables » (2)

Ayant ainsi décidé l'absurdité de la vie sociale en général et le danger qu'il y a à s'abandonner à une direction indigne, il en est arrivé à se juger libéré de toute servitude.

« Je sens que mes liens avec la société et les obligations que j'ai envers elle sont très légers et provisoires » (3).

Et puisqu'il ne reconnaît pas la valeur de l'autorité en matière sociale et va jusqu'à penser qu'elle est nuisible à son développement, il en arrive fatalement à désobéir.

« Le meilleur gouvernement est celui qui ne gouverne pas du tout » (4).

Pour en décider ainsi il s'appuie d'abord sur son aversion innée pour toute contrainte, ensuite les critiques viennent en foule à son esprit contre le gouvernement de son pays. Trop passionné pour

(1) « They will continually thrust their own low roof, with its narrow skylight, between you and the sky, when it is the unobstructed heavens you would view. Get out of the way ith your cobwebs, wash your windows, I say ! » *Life Without Principle*.

(2) « Nations ! What are nations ? Tartars, and Huns, and Chinamen ! Like insects, they swarm. The historians strive in vain to make them memorable ». *Id.*

(3) « I feel that my connection with and obligation to society are still very slight and transient ». *Id.*

(4) « That government is best which governs not at all ». *Civil Disobedience*.

voir les immenses difficultés matérielle que présente l'organisation d'un pays neuf, la nécessité de parer au plus pressé, la tâche surhumaine d'assimiler des éléments ethniques inconciliables, Thoreau, si pratique par ailleurs, refuse sur ce sujet de voir autre chose que la perfection idéale qu'il entrevoit ; il y avait des tâches splendides à accomplir et le gouvernement a failli à sa mission ; les hommes qu'il était censé diriger ont suppléé à cette carence par leur force de caractères et la clarté de leur vision, et le gouvernement n'a su leur apporter que des obstacles.

« Ce gouvernement n'a jamais su favoriser une entreprise quelconque, que par son empressement à s'en désintéresser. Ce n'est pas lui qui conserve au pays sa liberté. Ce n'est pas lui qui colonise l'Ouest. Ce n'est pas lui qui organise l'éducation. C'est le caractère inné au peuple américain qui a tout fait, et qui aurait fait plus, si le gouvernement ne l'en avait pas parfois empêché » (1).

Car le gouvernement semble avoir une sorte de génie pour décourager et ruiner ceux qui le servent le mieux.

Sans doute, Thoreau se laisse aller à cette âpre violence parce qu'il souffre de vivre dans un pays où l'esclavage est une institution reconnue ; et ses plus violentes critiques ont été exprimées pendant les années douloureuses qui précédèrent la guerre de sécession, alors que les plus indifférents étaient forcés de prendre parti. Devant l'horreur de cet état de choses, il n'hésite pas à proclamer le droit à la révolution ; il ne voit même pas bien comment un honnête homme peut résister au devoir de lutter contre des lois injustes.

« Si la loi vous demande d'être l'agent d'une injustice envers un autre, alors je dis, violez la loi » (2).

(1) « This government never of itself furthered any enterprise, but by the alacrity with which it got out of its way. It does not keep the country free. It does not settle the West. It does not educate. The character inherent in the American people has done all that has been accomplished, and it would have done somewhat more, if the government had not sometimes got in its way », *Civil Disobedience*.

(2) « If it requires you to be the agent of injustice to another, then I say, break the law ». *Id.*

Thoreau avait raison de s'emporter contre les fautes d'un gouvernement imparfait et d'exprimer ses critiques avec toute la force dont il était capable ; mais comme ses vues sont courtes lorsqu'il s'agit d'apporter un remède aux maux qu'il voyait si clairement. Il ne savait que se jeter en avant avec courage et offrir son corps en pâture au monstre.

« Que votre vie soit le frottement qui arrête la machine » (1).

On sait avec quelle joie il avait saisi le premier prétexte venu pour se faire mettre en prison, protestant ainsi par le sacrifice de sa liberté physique, au nom d'une liberté plus haute. Il ne semble pas avoir pensé qu'il existait des moyens plus efficaces, — non pas d'atteindre d'un seul coup à la Société idéale, — mais de faire accomplir quelques progrès à l'aveugle machine, en se servant avec sagesse et patience des moyens imparfaits que nous avons à notre disposition. Il ne s'intéressait pas à l'élection du président des Etats-Unis.

« La décision que nous apportera le vote n'a aucune importance. Quand donc verrons-nous un homme qui soit vraiment un homme ? » (2).

Il n'avait pas prévu Lincoln, l'homme capable d'être cette majorité d'un seul, dont Thoreau voyait toute la puissance.

Thoreau a compris avec une clarté impitoyable la faiblesse des réalisations dans le domaine politique et social ; comme Emerson, il savait que la démocratie n'est pas le dernier mot de la politique. Seulement il ne s'est pas donné la peine de chercher comment cet état de choses pourrait être amélioré. Il a eu le sens d'un progrès à accomplir : le soleil est une étoile du matin, la vie humaine est à peine commencée ; il existe

(1) *Let your life be a counter-friction to stop the machine* ». *Civil Disobedience*.

(2) « *No matter what decision they may come to, O for a man who is a man* ». *Civil Disobedience*.

« un Etat encore plus parfait et radieux, que j'ai imaginé, mais que je n'ai encore jamais vu nulle part » (1).

Il n'a fait qu'indiquer la voie vers cette vie idéale. D'abord, il veut que l'individu soit reconnu totalement libre et que l'Etat ne s'arroge pas le droit d'intervenir dans son existence.

Il est bien entendu que l'individu humain n'est pas prêt à faire usage de cette liberté. Thoreau a cherché comment la vie individuelle peut être améliorée au point de se prêter à cette libération. Toute son existence a été une expérience faite avec patience, persistance, méthode ; et la première partie de *Walden* est consacrée aux principes de cet art de vivre.

Il a appelé Economy le principe qui permet de diminuer le poids de la vie matérielle sur notre esprit. Il cherchait seulement à maintenir le corps en vie, sans lui accorder aucune des satisfactions superflues que nous passons notre vie à acquérir.

« La plupart des luxes, et des prétendus comforts de la vie, non seulement ne sont pas indispensables, mais encore apportent de véritables obstacles à l'élévation de l'humanité.

« En ce qui concerne le luxe et le confort, les sages ont toujours vécu une vie plus simple et plus dépouillée que les pauvres » (2).

A ce problème, il avait voulu apporter une solution pratique et une démonstration, avec chiffres à l'appui. Ce n'est pas une expérience concluante, puisqu'il n'est pas parti de rien et qu'il n'a pas persisté assez longtemps.

Le remède proposé par Thoreau aux maux de la société n'a rien

(1) « A still more perfect and glorious State, which also I have imagined, but not yet anywhere seen. » Civil Disobedience.

(2) « Most of the luxuries, and many of the so-called comforts of life, are not only not indispensable, but positive hindrances to the elevation of mankind. With respect to luxuries and comforts, the wisest have ever lived a more simple and meagre life than the poor. *Walden*.

en soi de bien original ou nouveau. Cette doctrine de l'Economie et l'application qu'il en a faite s'arrêtent en route. Le célibat et la solitude ne seront jamais en soi une formule de vie sociale et la retraite de Thoreau pendant deux ans, à quelques minutes d'une ville, paraît peu de chose à côté de la rude vie menée par ceux qui ne s'étaient pas contentés de dire qu'ils voudraient bien aller dans l'Oregon.

On pense, en lisant ces pages, à la longue lignée des hommes qui ont été comme Thoreau invinciblement tentés par une vie de pureté et de méditation et qui ont proposé des moyens de la réaliser : les yogis hindoux et les ermites chrétiens avec leur renoncement absolu, François d'Assise demandant à la pauvreté le secret de la libération, ces âmes éprises de perfection, qui avaient laissé de côté entièrement la vie sociale parce qu'il faut choisir et se concentrer sur l'essentiel. Thoreau avait gardé une hutte à lui, des livres et des amis, c'est beaucoup trop.

On pense aussi à l'autre solution du même problème : le groupement des solitaires en une société organisée de façon à favoriser la vie spirituelle, le monastère bouddhiste ou bénédictin, les anciens collèges de prêtres et toute la science de l'homme que représentent ces longues expériences dans l'art de se grouper pour mieux permettre la floraison de la spiritualité.

Thoreau n'est jamais allé dans cette direction. Il n'a même pas été attiré par la pâle copie des grandes sociétés spirituelles, qu'étaient Brook Farms et Fruitlands.

S'il voulait supprimer la société complètement, pourquoi restait-il à Concord, au lieu d'aller dans une région vraiment sauvage, comme il était si facile de le faire en Amérique au milieu du XIX^e siècle ? La vérité est que Thoreau n'était pas complètement détaché et la violence de ses attaques montre que le sujet ne lui était pas indifférent. Il insiste dans *Life Without Principle* sur l'affirmation que sa vie n'avait pas été un échec, ce qui montre bien que l'opinion avait une importance pour lui ; et il s'indigne trop contre le gouvernement américain pour ne pas trahir l'intérêt qu'il porte à sa nation et aux événements extérieurs.

Thoreau n'a été ni un anarchiste complet, ni un ermite, ni un mystique absorbé par sa vision, ni un réformateur. Aucune de ces étiquettes ne lui convient tout-à-fait. La vie sociale n'a été pour lui qu'un obstacle sur sa route. S'il s'était trouvé dans une société constituée de telle façon que son développement individuel ne rencontrât pas d'entraves, il ne se serait jamais soucié des problèmes du groupement humain.

Par là il est nettement moins riche qu'Emerson.

On est étonné de trouver dans *Walden* quelques pages à la louange du Commerce. Ce contempteur de la vie ordinaire a des côtés de Yankee attentif au doit et à l'avoir ; il y a du raidissement dans son abandon des biens de ce monde et une satisfaction inattendue lorsqu'il fait avec grand soin ses comptes à *Walden* et constate qu'après tout, il a fait une bonne affaire. Quand il entendait passer le train qui longe un côté du lac, il se prenait à rêver et le sifflet strident de la locomotive, la fumée qui vient pendant quelques instants souiller l'eau pure, ne lui inspiraient que des sentiments de sympathie. Le train se déplace d'un mouvement planétaire aussi régulier que le lever du soleil.

« Nous avons construit une Destinée, une Atropos qui ne se détourne jamais de sa course » (1).

C'est l'œuvre du Commerce toujours actif.

« Ce que j'aime dans le commerce, c'est son esprit d'entreprise et de courage. Il est confiant, serein, alerte, aventureux et infatigable » (2).

Son âpre critique de la vie humaine, individuelle et sociale, n'est que la partie négative de sa pensée. Il n'y aurait pas apporté tant

(1) We have constructed a fate, an Atropos, that never turns aside. *Walden*.

(2) What recommends commerce to me is its enterprise and bravery. It is unexpectedly confident and serene, alert, adventurous and unwearied. *Id.*

d'intransigeante violence, s'il n'avait pas senti monter en lui un grand désir d'un autre état. Cette vie qu'il voyait si basse, en même temps il la sentait précieuse.

« Ma vie ! ma vie ! pourquoi tarder ? Les années sont-elles courtes et les mois sans valeur ? Combien de fois une longue attente a-t-elle étouffé mes aspirations ! » (1).

De bonne heure il s'est mis au travail sur lui-même pour se transformer et se rendre digne de son idéal inné. Sans défaillance il s'est donné la tâche de marcher vers la perfection qu'il a entrevue. Ses vertus seront la recherche de la réalité, la pureté, la sincérité, la tendance à l'unité.

La réalité, il la veut avec passion.

« Que ce soit la vie ou la mort, nous voulons seulement la réalité. Si nous sommes réellement aux prises avec la mort, nous voulons entendre le râle dans notre gorge et sentir le froid à nos extrémités ; mais si nous sommes vivants, occupons-nous de ce que nous avons à faire » (2).

Il est prêt à tout accepter ; seulement il exige la vérité et il regarde les êtres et les choses avec une sincérité qui n'admet aucun compromis, avec ces terribles yeux bleus qui avaient frappé Emerson.

Pour se rapprocher de son idéal et conserver sa vision claire, il avait compris la nécessité de la pureté et il étendait très loin le sens de ce mot.

« La pureté qu'aiment les hommes est comme la brume qui enveloppe la terre, et non comme l'éther azuré au-delà » (3).

(1) My life ! My life ! Why will you linger ? Are the years short and the months of no account ? How often has long delay quenched my aspirations ! Journal, 11 Mars 1842.

(2) Be it life or death we crave only reality. If we are really dying, let us hear the rattle in our throats and feel cold in the extremities ; if we are alive, let us go about our business. Walden.

(3) The purity men love is like the mists which envelop the earth and not like the azure ether beyond. Walden.

Ce qu'il appelait la pureté était une attitude concernant toutes les choses de la vie. On se rappelle qu'Emerson, résumant la vie de Thoreau, signalait qu'il n'avait pas de profession, ne mangeait pas de viande, ne buvait pas de vin, ne connaissait pas l'usage du tabac, et pratiquait d'une façon générale le renoncement.

C'était pour lui un principe.

« L'homme s'élance vers Dieu dès que le canal de la pureté est ouvert. La sensualité est une, bien qu'elle prenne de nombreuses formes ; et la pureté est une. La nature est difficile à dominer, mais il faut qu'elle soit dominée » (1).

Il avait adopté le végétarisme par sobriété, par préférence et parce qu'ainsi il se conformait à ses principes.

Il ne se contentait pas de ne pas faire ce qu'il jugeait inférieur ; il avait aussi besoin d'action. Emerson le croyait combatif et avait senti avec pénétration qu'il était fait pour la lutte. Thoreau aimait le travail ; il y apportait son amour de la perfection. Ce rêveur était aussi un grand travailleur qui avait de nombreux métiers et qui les exécutait tous avec soin et avec un sérieux bon sens. La vie terrestre est imparfaite, c'est entendu, mais elle est là devant nous et elle demande à être prise au sérieux.

« Je ne trouve pas de satisfaction à commencer la construction d'une arche de pont avant d'avoir assuré de solides fondations. Il y a un fonds solide partout » (2).

Il n'admet pas qu'on puisse se plaindre des conditions dans lesquelles on se trouve ; toutes sont égales et la pauvreté a l'avantage d'éloigner un homme des possessions superflues ; notre vie est peu de chose, mais puisque nous n'en connaissons pas d'autre, il vaut mieux nous mettre à l'œuvre ici-même et immédiatement.

(1) Man flows to God when the channel of purity is open. All sensuality is one, though it takes many forms ; all purity is one. Nature is hard to overcome, but she must be overcome. Id.

(2) It affords me no satisfaction to commence to spring an arch before I have got a solid foundation. There is a solid bottom everywhere, Walden.

« Faudra-t-il qu'un homme aille se pendre parce qu'il appartient à la race des pygmées et ne pas être le plus grand pygmée possible ? » (1).

On sait quel soin il apportait au moindre travail pratique. Planter un clou, greffer un arbre, étaient pour lui des œuvres de la plus grande importance.

Il avait, ce qui manquait à Emerson, la passion de la vie pratique. Construire une maison, bêcher la terre, faire la cuisine, se livrer à l'arpentage, ce n'étaient pas des occupations pour lui, mais une vocation nécessaire et suffisante ; au moment où il agissait ainsi, il s'y consacrait tout entier sans avoir l'impression qu'il perdait là un temps qui aurait été mieux employé à lire un livre de philosophie.

Comment se fait-il donc que Thoreau, plein d'intérêt et d'amour pour les diversités infinies de la nature matérielle, ait été aussi convaincu qu'Emerson, de l'unité de tout et de l'inutilité des œuvres ?

Peut-être trouverait-on une formule qui convînt à son attitude paradoxale dans un des livres orientaux qu'il préférait, le *Bhagavad Gita*. Il n'est pas indifférent qu'il se soit attaché à ce poème et que l'attitude du disciple de Krishna ait éveillé en lui une réponse plus enthousiaste que tout autre. Il relisait souvent ce poème de guerre, ce bréviaire de la vie mystique donné par Krishna à son disciple Arjuna devant les armées ennemies, avant le combat. « Constant dans l'union mystique, accomplis l'œuvre et chasse le désir ». « L'action est préférable à l'inaction ». « Ne prends pas la récompense pour but de ton action ». Et le dieu recommandait l'action, avec le renoncement aux fruits de l'action.

Il semble bien que cela soit l'attitude de Thoreau devant la vie pratique et matérielle. Et cela éclaire quelques contre-sens qui ont été faits sur lui. Emerson s'étonnait du « militarisme » de cet indif-

(1) Shall a man go and hang himself because he belongs to the race of pigmies, and not be the biggest pigmy that he can? Id.

férent et notait dans son Journal : « Thoreau est un général sans armée ». Thoreau accomplissait l'œuvre, c'est-à-dire qu'il se consacrait au travail en cours avec la même intensité d'attention qu'un homme dont la fortune et la destinée en dépendraient ; il cherchait à réaliser une exécution parfaite de son ouvrage.

Mais lorsqu'il y était parvenu, — ou simplement lorsqu'il se rendait compte qu'il pouvait y parvenir — il abandonnait l'œuvre accomplie et renonçait aux fruits de l'action, sans avoir aucun effort à faire. Toute sa vie est une illustration de cette double attitude : concentration dans l'action, indifférence au résultat. Au collège, il étudiait consciencieusement, pour acquérir une culture dont il devait prouver plus tard la profondeur, mais négligeait d'en donner la preuve à ses professeurs et refusait de payer cinq dollars pour son diplôme. Fabricant de crayons, il ne cherchait pas à tirer un profit personnel de son invention, sous prétexte que cela ne l'intéressait plus. Ermite à Walden, il constatait que la vie solitaire lui convenait, que c'était une source de joie pour lui et une bonne affaire et, ayant acquis cette certitude, il s'en allait.

Cela déconcertait Emerson, qui regrettait que Thoreau n'eut pas d'ambition. « Il aurait pu être le plus grand ingénieur d'Amérique, au lieu de diriger la cueillette des airelles ».

Mais l'ambition était justement ce qui était le plus incompatible avec l'esprit de Thoreau. Sinon, il se serait perdu dans la foule de la « *caravane vers l'Ouest* », où son sens pratique, son goût de la vie sauvage, du risque et de la solitude, auraient fait de lui un pionnier de premier ordre.

Il était fatalement amené à se trouver seul. C'est la destinée de tout mystique. On a souvent l'impression que c'est malgré lui que Thoreau a été forcé à la solitude. Il désirait l'amitié et il cherchait des êtres en qui il pût trouver une même aspiration ; il aurait voulu être toujours de plain pied avec ses amis, et il leur demandait une

compréhension totale, avec l'exigence d'un homme qui n'a pas d'autre tendresse humaine dans sa vie.

Il avait trouvé autour de lui de bonne heure des hommes. et des femmes ardemment tournés vers la vie sincère, persuadés que les choses de l'âme sont les seules qui comptent. Il avait eu le durable éblouissement de la présence d'Emerson. Il avait exprimé dans son *Journal* et dans *the Week* les joies et les imperfections de l'amitié.

Dans Walden, — le récit de sa vie solitaire, — il avait fait place aux amis préférés qui venaient le voir en toute confiance ; le chapitre *Winter Visitors* apporte une détente dans les pages denses du livre, et on éprouve un plaisir à voir Thoreau rappeler ses conversations avec « le fermier à longue tête » (Edmund Hosmer), qui venait lui parler de choses simples en croquant des noix. Avec Channing, son compagnon dans presque tous ses voyages, il se laissait aller à une gaieté que tout son pessimisme n'entamait pas.

« Nous faisons vibrer la petite maison de notre bruyante gaieté et du murmure de nos conversations sérieuses, ce qui donnait au vallon de Walden une compensation à de longs silences. Comparé à cela, Broadway était tranquille et désert. De temps en temps résonnaient des éclats de rire, qui pouvaient être dus à la dernière plaisanterie ou à la prochaine. » (1).

Les visites charmantes d'Alcott provoquent de sa part les remarques ironiques et émues auxquelles cet « homme de la plus grande foi » n'échappait pas. C'est un véritable ami des hommes, libre, à l'intelligence hospitalière, avec qui Thoreau s'engageait dans tous les fleuves de la théorie, si doucement que, dans ce courant, « les poissons de la pensée n'étaient pas effrayés ». Quels discours et quelles divagations !

(1) We made that small house ring with boisterous mirth and resound with the murmur of much sober talk, making amends then to Walden vale for the long silences. Broadway was still and deserted in comparison. At suitable intervals, there were regular salutes of laughter, which might have been referred indifferently to the last uttered or the forthcoming jest. Walden.

Mais sur Emerson, quelques mots seulement, pleins de pudeur.

« Il y en avait un autre, avec qui j'avais vécu de solides saisons, dont je devais me souvenir longtemps, dans sa maison du village et qui venait me voir de temps en temps » (1).

D'autres amis devaient lui venir plus tard. Et malgré tant de sympathie et de conversations à cœur ouvert sur tout ce qui était pour lui d'importance capitale, il ne pouvait s'empêcher de se sentir seul dans l'aventure de sa vie.

Lorsqu'il a déblayé sa route des obstacles causés par la faiblesse humaine et la mauvaise organisation de la société, lorsqu'il a travaillé obstinément à se perfectionner, lorsqu'il a compris que ses amis les meilleurs, les plus dévoués, les plus consacrés à la vie spirituelle, ne peuvent quand même pas peupler sa solitude, il est libre et il peut s'engager dans la voie de l'éveil intérieur.

Ce n'est chose facile. N'importe quelle œuvre est plus aisée à exécuter que cette lutte héroïque avec l'inconnu, dans laquelle il faut forger ses armes, trouver la route, faire le voyage, sans autre appui qu'une résolution inébranlable.

« Soyez un Colomb pour les continents nouveaux et les mondes entiers qui sont en vous, ouvrez de nouveaux passages, non pour le commerce, mais pour la pensée. Il est plus facile de voguer pendant des milliers de milles dans le froid et la tempête, au milieu des cannibales, sur un bateau frété par le gouvernement, avec l'aide de cinq cents matelots et mousses, que d'explorer la mer privée, l'océan Atlantique et Pacifique de notre seul être » (2).

(1) There was one other with whom I had « solid seasons », long to be remembered, at his house in the village, and who looked in upon me from time to time. Walden.

(2) Nay, be a Columbus to whole new continents and worlds within you, opening new channels, not of trade, but of thought. It is easier to sail many thousand miles through cold and storm and cannibals, in a goverment ship, with five hundred men and boys to assist one, than it is to explore the private sea, the Atlantic and Pacific Ocean of one's being alone. Walden.

C'est l'œuvre à laquelle Thoreau s'est consacré. Il faut y ramener toute sa vie pour bien le comprendre. Il a engagé cette lutte pendant tous les instants et il s'est servi de tout, êtres, choses et événements pour passer d'une réalité à une autre.

A propos de tout il passe d'une remarque simple à l'interprétation symbolique, montrant le mouvement habituel de sa pensée, dont son style a reçu l'empreinte.

Ce continuel désir de passer du monde des formes et de l'illusion à un monde d'intense réalité lui donne l'impression d'un incessant renouvellement. Il vivait dans « une attente infinie de l'aurore » ; plus que tout il aimait le matin, le printemps, la jeunesse, la fraîcheur des choses, qui s'accordait avec la renaissance inépuisable de son élan. Lorsqu'il voyait les prairies à l'aube, il songeait qu'il n'est pas nécessaire d'avoir d'autre preuve de l'immortalité.

Le passage de l'observation directe du monde manifesté au monde caché se fait pour lui, avec l'aide du symbole, par une saccade qui lui permet de se détacher d'un état pour pénétrer dans un autre. Sa démarche mystique n'est pas l'ascension régulière d'Emerson ; il y a un choc, une séparation, un départ et un retour qui sont très sensibles dans son style. Il s'élance à l'assaut et reprend pied pour une nouvelle attaque.

Il a décrit dans une belle page de Walden ces deux états, et le retour du second au premier au moyen d'un choc, qui se trouve être ici la secousse de sa ligne de pêche. Il allait parfois à minuit pêcher seul dans le lac, écoutant les oiseaux, rêvant à de mystérieux poissons de la nuit, et se laissant aller où sa barque l'emportait lentement, oubliant ce qu'il était venu faire là, puis rappelé brusquement au bateau, à l'étang et à son travail, par un poisson qui venait de mordre à l'hameçon.

« C'était très étrange, surtout par les nuits noires, quand vos pensées erraient sur des sujets vastes et cosmogonaux, dans

d'autres sphères, de sentir cette petite secousse qui venait interrompre vos rêves et vous reliait de nouveau à la nature » (1).

C'est l'observation et le symbole au premier degré. Voici la phrase suivante qui pousse le symbole plus loin.

« Il me semblait que j'aurais pu aussitôt après jeter ma ligne au-dessus de moi dans l'air, aussi bien qu'en bas dans cet élément qui était à peine plus dense. Ainsi, je prenais, pour ainsi dire, deux poissons avec un seul hameçon » (2).

Nous pourrions à notre tour faire de cette description un symbole, et voir dans toute sa vie une symétrie de deux réalités, l'une plus dense que l'autre, dans lesquelles il s'en va pêchant avec une égale conviction, et dont il occupe le centre.

On voudrait comprendre clairement la partie positive de sa pensée. Il ne suffit pas de savoir ce qu'il refusait et ce qu'il repoussait, mais ce qu'il a trouvé, sa découverte.

Ce qui s'impose d'abord à l'esprit du lecteur, c'est sa communion avec la nature. Il faudrait citer presque toute son œuvre pour montrer l'amour passionné qu'il a eu pour les moindres phénomènes de la vie végétale et animale ; car cet idéaliste qui éprouvait un si violent dégoût pour l'animal dans l'homme, était plein de sympathie pour l'animal lui-même, passant des heures à observer la vie des fourmis, des écureuils ou des brochets. Il analysait avec le plus grand soin les mouvements, les sons et les couleurs, rien ne lui semblait petit ou indifférent. Son Journal, base de son œuvre, qu'il a tenu régulièrement à jour pendant toute sa vie, est

(1) It was very queer, especially in dark nights, when your thoughts had wandered to vast and cosmogonical themes in other spheres, to feel this faint jerk, which came to interrupt your dreams and link you to Nature again. Walden.

(2) It seemed as if I might next cast my line upward into the air, as well as downward into this element which was scarcely more dense. Thus I caught two fishes, as it were, with one hook. Id.

une pieuse observation des saisons, des chutes de neige, de l'apparition des fleurs, de l'incessant miracle qu'est cette vie d'où l'homme est absent.

Exact, patient, doué d'une faculté de vision rare, ce n'était cependant pas un naturaliste ; malgré la précision scientifique de sa connaissance des phénomènes naturels, il n'a pas cherché à être un savant ; ce n'est ni un botaniste ni un ornythologiste ; son amour des choses était trop désintéressé pour qu'il y cherchât le profit d'une découverte scientifique ; c'est sur le plan spirituel que ses observations portent leur fruit.

Il arrivait à une sorte d'identité païenne avec la nature.

« Ma sympathie pour le tremble frissonnant et les feuilles de peuplier m'ôte presque le souffle » (1).

« Ne serai-je pas en intelligence avec la Terre ? Ne suis-je pas fait en partie de feuilles et de terre végétale moi-même ? » (2).

Mais ce n'était pas l'absorption du panthéiste dans la vie universelle.

« Nous ne sommes pas complètement absorbés dans la nature » (3).

La nature lui apportait cette sérénité qu'il avait tant cherchée, non pas une réponse, mais l'absence de question, la certitude essentielle.

Lorsqu'il s'analysait, il était étonné de sentir en lui une double aspiration en sens contraire.

« Je trouvais en moi-même, et je trouve encore, un instinct qui m'entraînait vers une vie plus haute, ou, comme on l'appelle, spirituelle, comme la plupart des hommes, et une autre

(1) My sympathy with the fluttering alder and poplar leaves almost takes away my breath. Walden.

(2) Shall I not have intelligence with the earth? Am I not partly leaves and vegetable mould myself? Id.

(3) We are not wholly involved in Nature. Id.

vers une vie primitive, nue et sauvage, — et je les respecte toutes les deux. J'aime la sauvagerie autant que le bien » (1).

Cet instinct était si réel sous l'homme civilisé, l'Américain du XIX^e siècle, l'étudiant de Harvard, qu'il lui arrivait de retrouver des impulsions dignes d'une race cannibale.

« J'ai aperçu une grande marmotte se glissant à travers mon sentier, et j'ai éprouvé un étrange frisson de joie sauvage et une forte tentation de la saisir et de la dévorer toute crue ; je n'avais pas faim, mais j'avais envie de la sauvagerie qu'elle représentait » (2).

En pénétrant dans le fond de son être, il a essayé de comprendre pourquoi il était attiré vers la brutalité, la cruauté, l'absence de civilisation, pourquoi nous avons besoin de ce tonique de la nature toute pure, des marais où vivent les oiseaux solitaires, où aucun autre être humain n'écoute le murmure des roseaux. Il y a trouvé un sentiment de sécurité et une promesse de libération, dans la présence de ces éléments plus rudes, plus vastes que nous.

« En même temps que nous avons le désir d'explorer et de connaître toutes choses, nous avons besoin que toutes choses soient mystérieuses et impossibles à explorer, que la terre et la mer soient infiniment sauvages, inconnues, et insondées par nous parce qu'insondables. Nous avons besoin de constater que nos propres limites sont dépassées, et de voir des formes de vie se développer librement là où nous ne pouvons jamais nous aventurer » (3).

(1) I found in myself and still find, an instinct toward a higher, or as it is named, spiritual life, as do most men, and another toward a primitive rank and savage one, and I reverence them both I love the wild not less than the good. *Walden*.

(2) I caught a glimpse of a woodchuck stealing accross my path, and felt a strange thrill of savage delight and was strongly tempted to seize and devour him raw ; not that I was hungry then, except for the wildness which he represented. *Id.*

(3) At the same time we are earnest to explore and learn all things, we require that all things be mysterious and unexplorable, that land and sea be infinitely wild, unsurveyed, and unfathomed by us because unfathomable.

We need to witness our own limits transgressed and some life pasturing freely where we never wander. *Walden*.

Il s'est trouvé parfois vertigineusement près d'une seconde nature, au delà des apparences sensibles, qu'il avait signalée dans *The Week*, et que les perpétuels symboles de *Walden* sont un effort pour décrire. On peut dire qu'il n'a jamais parlé d'autre chose. Par contraste, par approximation, par intuition, il a cherché à faire connaître cette région sur la frontière de laquelle il a vécu tout le temps. Pourtant, il ne l'a jamais définie, il s'est toujours arrêté avant de donner un nom à ce qu'il sentait.

Ce qu'il savait, c'est qu'elle était pure, essentiellement — différente de l'homme, cependant accessible à celui qui dépouille l'homme — indifférente à notre morale, et cependant ouverte seulement à celui qui pratique des vertus très définies, emportée dans le courant du changement incessant, solidement appuyée sur la terre, et cependant indépendante du temps et de l'espace.

Thoreau lui aussi a fait un effort héroïque pour sortir de l'ornière humaine et se mettre hors du temps et de l'espace. Il s'est placé sur la frontière qui sépare le passé de l'avenir, comme il était sur celle qui sépare la nature matérielle de la nature immatérielle, pour arracher au moment présent le secret de l'éternité.

« Par tous les temps, à toutes les heures du jour et de la nuit, j'ai anxieusement cherché à saisir le moment qui passe, et je l'ai marqué sur mon bâton ; j'ai voulu me tenir au point de rencontre de deux éternités, le passé et l'avenir, qui est exactement le moment présent » (1).

Il avait horreur de la hâte et du gaspillage, qui tuent le temps et l'éternité à la fois. Pour lui tout est présent ; l'histoire perd ses proportions, il ramène tout à l'instant actuel ; et la philosophie de l'Inde, telle qu'il la trouve surtout dans le *Bhagavad Gita*, le séduit

(1) In any weather, at any hour of the day or night, I have been anxious to improve the nick of time, and notch it on my stick too ; to stand on the meeting of two eternities, the past and future, which is precisely the present moment, *Walden*.

parce qu'elle lui semble échapper à nos calculs et appartenir à un état de la pensée disparu depuis plusieurs années de Brahma.

C'est ainsi qu'il est en même temps à la dérive sur le courant du temps et fixé avec acuité sur l'instant qu'il est en train de vivre ; et c'est peut-être une de ses plus sûres réussites que cette indépendance du temps qu'il a réalisée en attaquant le problème de face. Il savait la pleine valeur de chaque minute, et le caractère unique de chaque inspiration, et il était à la fois l'homme le plus libre et le plus occupé de Concord.

Il avait l'impression de vivre dans un autre monde.

« Le lieu et le temps étaient changés, et je me trouvais plus près des parties de l'univers et des époques historiques qui m'avaient le plus attiré. Le monde où je vivais était aussi loin que les régions examinées la nuit par les astronomes. Nous aimons nous imaginer des endroits délicieux dans un coin lointain et plus céleste de notre système, derrière la constellation de Cassiopée, loin du bruit et du trouble. J'ai découvert que ma maison était en réalité située dans une partie de l'univers tout aussi écartée, isolée et toujours nouvelle, loin des profanations » (1).

Cependant il est difficile de croire qu'il se soit libéré des liens de l'espace aussi souvent que de ceux du temps. Il s'était en partie détaché ; il n'hésitait pas à se laisser emprisonner et il gardait toute sa sérénité lorsqu'il était immobilisé par la maladie ; mais il aimait trop Concord, les bois et les lacs, pour être vraiment indifférent aux phénomènes de l'espace. On s'imagine très bien Thoreau vivant à une autre époque ; le *xix^e* siècle l'a peu marqué, il aurait pu conserver les traits essentiels de son caractère en d'autres temps. Mais

(1) Both time and place were changed, and I dwelt nearer to those parts of the universe and to those eras in history which had most attracted me. Where I lived was as far off as many a region viewed nightly by astronomers. We are wont to imagine rare and delectable places in some remote and more celestial corner of the system, behind the constellation of Cassiopeia's chair, far from noise and disturbance. I discovered that my house actually had its site in such a withdrawn, but for ever new and unprofaned, part of the universe. *Walden.*

on ne voit pas bien comment il aurait pu être le même homme dans un autre paysage.

Ayant pénétré dans un état où il ne sent plus les misérables limitations de l'être humain, il trouve la joie au centre des choses. La création devient un poème interrompu, d'une beauté saisissante, et Thoreau qui a vécu toujours dans l'attente d'une pareille révélation, s'abandonne à cette réalité.

« Il arrivait que je ne pusse pas me permettre de sacrifier la fleur du moment présent à un travail quelconque de la tête ou des mains. Je souriais en silence à mon incessante bonne fortune » (1).

Comment pourrait-il alors se sentir seul et triste ? Il est en sécurité dans un monde avec lequel il est en contact ; notre planète est dans la Voie Lactée ; tout est bien ainsi. Il éprouve une sensation de plénitude, l'impression d'avoir accompli sa destinée, qu'il n'est pas facile d'exprimer clairement.

« La vraie moisson de ma vie quotidienne est quelque chose qui est aussi intangible et indescriptible que les teintes du matin ou du soir. C'est un peu de poussière d'étoile que j'ai saisie, un segment d'arc-en-ciel dont je me suis emparé » (2).

Sa croissance spirituelle et son élévation lui rendent l'univers plus simple. Loin de se trouver dans une complexité plus grande à mesure qu'il avance, il voit la vie toujours plus dépouillée et plus une. Il est persuadé que l'homme qui se mettra vraiment à la recherche de la réalité obtiendra un succès inattendu.

(1) There were times when I could not afford to sacrifice the bloom of the present moment to any work, whether of the head or hands... I silently smiled at my incessant good fortune. *Walden*.

(2) The true harvest of my daily life is somewhat as intangible and indescribable as the tints of morning or evening. It is a little star-dust caught, a segment of the rainbow which I have clutched. *Id.*

« Il laissera certaines choses derrière lui, passera une frontière invisible ; des lois nouvelles, universelles et plus libérales commenceront à s'établir autour de lui et en lui ; ou bien les lois anciennes s'élargiront et s'interpréteront en sa faveur dans un sens plus libéral, et il vivra dans la liberté d'un état de l'être plus élevé. A mesure qu'il simplifiera sa vie, les lois de l'univers lui paraîtront moins complexes... » (1)

Et il conçoit un état humain supérieur à l'absurde vie actuelle, une belle vie ailée qui le remplit d'espoir, et à l'avènement de laquelle il nous est possible de travailler dès maintenant en nous servant des matériaux dont nous disposons.

Que restait-il de l'influence d'Emerson dans cette construction originale de Thoreau ? Ces deux hommes d'une grande noblesse intérieure avaient été attirés l'un par l'autre, leurs vies s'étaient rapprochées, et Emerson avait donné à Thoreau l'impulsion, l'exemple, la force de persévérer. La dette de Thoreau envers Emerson est incalculable.

Pendant plusieurs années, ils avaient été charmés mutuellement par leurs hautes qualités ; puis il était arrivé que chacun s'était senti déconcerté par les réactions inattendues de l'autre, car leur évolution suivait un rythme presque contraire. Mais jamais ces moments d'étonnement douloureux n'ont entamé la certitude que chacun possédait de la rare valeur humaine de son ami ; l'intimité a pu leur devenir plus difficile, mais leur confiance est restée intacte.

Leur pensée avait un point d'appui semblable dans leur admiration des lois naturelles et l'affirmation de la liberté humaine. Peut-être n'ont-ils été vraiment ensemble qu'au point de départ, dans leur désir de libération et leur aspiration vers un autre état de l'être.

(1) He will put some things behind, will pass an invisible boundary ; new, universal and more liberal laws will begin to establish themselves around and within him ; or the old laws be expanded and interpreted in his favour in a more liberal sense, and he will live with the license of a higher order of beings. In proportion as he simplifies his life, the laws of the universe will appear less complex... Walden.

Ensuite Emerson, fasciné par le problème de la personnalité humaine, l'a vue s'affirmer comme une vérité aveuglante, et parfois le fuir comme une brume qui se dissout dans l'atmosphère. Chez Thoreau s'est accomplie la difficile réconciliation de l'intérêt intense qu'il porte à la vie matérielle et à tous les détails de la nature, avec le sens aigu de la vanité du résultat. Chez tous deux s'est développé l'amour de l'âme universelle qui absorbe les êtres et les choses.

Vu pour le Doctorat d'Université :

Le Doyen de la Faculté de Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Université de Paris,

CHARLETY.

Note Bibliographique

- J. BROOKS ATKINSON. — **Henry Thoreau the Cosmic Yankee**. Knopf, New-York, 1927.
- LEON BAZALGETTE. — **Henry Thoreau, sauvage**. Rieder, Paris, 1924.
- JOEL BENTON. — **Emerson as a poet**. New-York, 1883.
- JAMES ELLIOTT CABOT. — **A Memoir of Ralph Waldo Emerson**, 2 vol. Houghton and Mifflin, Boston and New-York, 1887.
- The Cambridge History of American Literature**, 3 vol. New-York and Cambridge, 1917. Voir vol. 1 et 2.
- ELIZABETH LUTHER CARY — **Emerson Poet and Thinker**. The Knickerbocker Press, New-York and London, 1904.
- WILLIAM ELLERY CHANNING. — **Thoreau the Poet Naturalist**. Goodspeed, Boston, 1902.
- GEORGE WILLIS COOKE. — **R. W. Emerson, His Life, writings, and Philosophy**. Boston and New-York, 1881.
- SAMUEL Mc CHORD CROTHERS. — **Ralph Waldo Emerson, how to know him**. Indianapolis, 1921.
- The Dial**, a Magazine for Literature, Philosophy and Religion, vols. 1 to 4. Boston and London, 1840 to 1844.
- M. DUGARD. — **Ralph Waldo Emerson, sa vie et son œuvre**. Armand Colin, Paris, 1913.
- CHARLES W. ELIOT. — **Four American Leaders**. The Beacon Press, Boston, 1906.
- EDWARD WALDO EMERSON. — **Emerson in Concord, a Memoir written for the Social Circle of Concord**. Mass, Boston, 1888.
- EDWARD WALDO EMERSON. — **Henry Thoreau as remembered by a young friend**. Houghton Mifflin, Boston, 1917.
- RALPH WALDO EMERSON. — Centenary Edition : **The Complete Works of R. W. Emerson, with a biographical introduction and notes by Edward Waldo Emerson**, 12 volumes, Boston, 1903-1904.
- Journals of Ralph Waldo EMERSON**, edited by Edward Waldo Emerson and Waldo Emerson Forbes, 10 volumes. Houghton Mifflin, Boston and New-York, 1914.

- O. W. FIRKINS. — **Ralph Waldo Emerson**. Boston and New-York, 1915.
- FOERSTER. — **Nature in American Literature**, New-York, 1923.
- ROBERT M. GAY. — **Ralph Waldo Emerson, A Study of the Poet as Seer**. New-York, 1928.
- RICHARD GARNETT. — **Life of Ralph Waldo Emerson** (Great Writers), London, 1888.
- HERBERT W. GLEASON. — **Through the year with Thoreau**. Boston and New-York, 1917.
- CLARENCE GOHDES. — **Henry Thoreau, Bachelor of Arts**. In the *Classical Journal*, vol. XXIII, February 1928, p. 323.
- OLIVER WENDELL HOLMES. — **Ralph Waldo Emerson** (American Men of Letters). Houghton Mifflin, Boston, 1885.
- JAMES RUSSELL LOWELL. — **My study Windows**. Boston and New-York, 1871.
- EDWIN D. MEAD. — **The Influence of Emerson**. Boston, 1903.
- REGIS MICHAUD. — **Mystiques et réalistes anglo-saxons**. Armand Colin, Paris, 1918.
- REGIS MICHAUD. — **Autour d'Emerson**. Bossard, Paris, 1924.
- REGIS MICHAUD. — **L'Esthétique d'Emerson**. Alcan, Paris, 1927.
- WINTHROP PACKARD. — **Literary Pilgrimages of a Naturalist**. Boston, 1911.
- H. A. PAGE (pseudonym for Alex Hay Japp). — **Thoreau, his life and aims**. Chatto and Windus, London, 1879.
- Ed. PERRY WALTON. — **Concord, a Pilgrimage to the Historic and Literary Center of America**. Boston, 1925.
- H. S. SALT. — **The Life of Henry David Thoreau**. London, 1890.
- FRANK B. SANBORN. — **The Emerson Thoreau Correspondence, in The Atlantic Monthly**, vol. LXIX, 1892. V. pp. 577-736.
- FRANK B. SANBORN. — **Emerson and Thoreau, in The Forum**, vol. XXIII, 1897. V. p. 218.
- FRANK B. SANBORN. — **The Life of Henry David Thoreau**. Boston, 1917.
- DENTON J. SNIDER. — **A Biography of Ralph Waldo Emerson, set forth as his life Essay**. St. Louis, 1921.
- FRANK PRESTON STEARNS. — **The real and ideal in literature**. Boston, 1892.
- JOSEPHINE LATHAM SWAYNE. — **The story of Concord, told by Concord writers**. The E. F. Worcester Press, Boston, 1906.
- J. B. THAYER. — **A western Journey with Mr Emerson**. Boston, 1884.
- HENRY DAVID THOREAU (**The Writings of**), 20 volumes. Houghton Mifflin, Boston and New-York, 1906.

HENRY DAVID THOREAU. — **Familliar Letters**, edited by F. B. Sanborn, Houghton Mifflin, Boston, 1894.

MARK VAN DOREN. — **Henry David Thoreau, a oritical study**. Houghton Mifflin, Boston and New-York, 1916.

VAN WYCK BROOKS. — **Emerson and others**. New-York, 1927.

GEORGE EDWARD WOODBERRY. — **Ralph Waldo Emerson** (English Men of Letters). Mac Millan, London, 1907.

TABLE DES MATIÈRES

1. — Avant 1841	5
2. — 1841-1843.. .. .	31
3. — 1843-1848.. .. .	57
4. — Après 1848	81
5. — Après 1848 (suite)	105
6. — Influence d'Emerson. I.	131
7. — Influence d'Emerson. II	151
8. — La pensée de Thoreau.	187
Note bibliographique.	213

Imprimerie des Presses Modernes, 45 rue de Maubeuge - Paris

Ateliers à Troyes — Aube
